Zeitschrift: L'Hôtâ
Herausgeber: Association de sauvegarde du patrimoine rural jurassien
Band: - (1982)

Artikel: Auguste Quiqueres et nos vieilles gens
Autor: Lovis, Gilbert
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1064682

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 24.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Auguste Quiquerez
et
nos vieilles gens

ASPRUJ 1982

Page de couverture:
Auguste Quiquerez et sa famille dans le jardin de Bellerive.
(Collection de M. le Dr Peyer, Laufon)

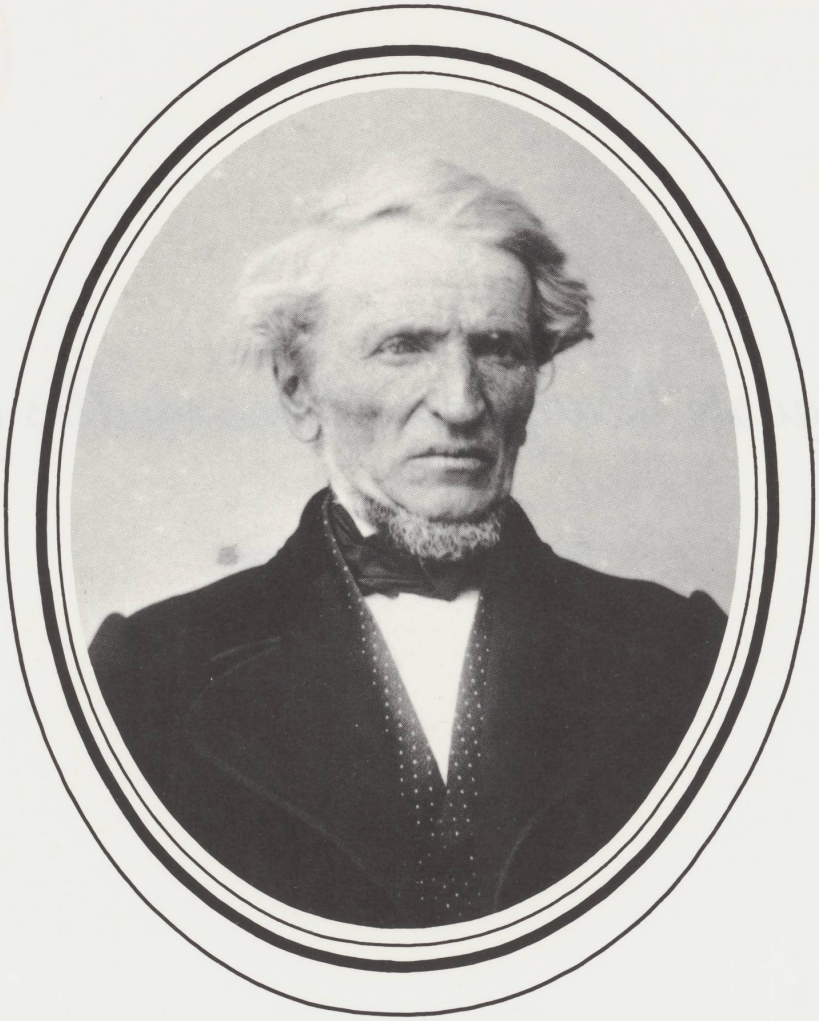
BICJ PORRENTRUY
01052490

PJ 7 A

Auguste Quiquerez et nos vieilles gens

Numéro spécial de «L'Hôtâ»

ASPRUJ 1982
Association pour la Sauvegarde du Patrimoine Rural Jurassien



Auguste Quiquerez 1801-1882.
Photographie prise le 3 août 1855, par l'atelier photographique Ch. Durheim, à Berne.
(Collection de M. le Dr Peyer, Laufon)

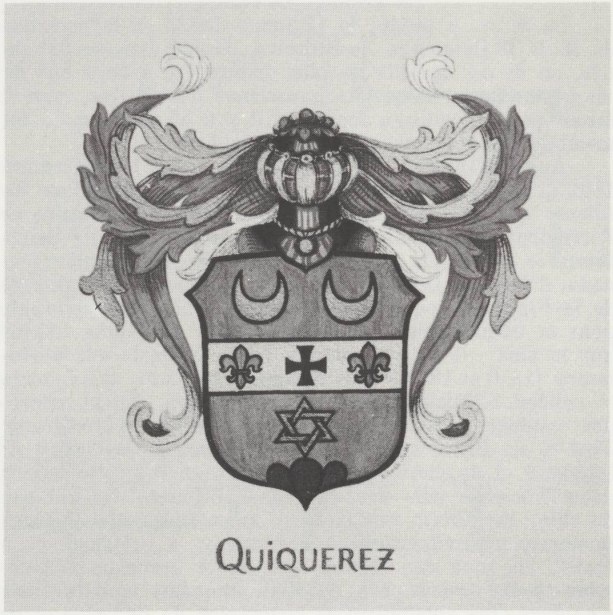
Auguste Quiquerez et nos vieilles gens

par Gilbert Lovis

Pourquoi cette réédition de «Nos vieilles gens»?

Le centenaire de la mort d'Auguste Quiquerez est prétexte à différentes manifestations en son honneur et c'est bien ainsi. Mais est-ce lui rendre hommage que de rééditer un texte rarement cité, publié à la veille de sa mort et, assurément, sans grande importance aux yeux de ses contemporains et des lettrés ou des savants d'hier et d'aujourd'hui? Dès la lecture de «Nos vieilles gens», en 1973 ou 1974 seulement, j'ai aimé ce texte sans prétention et, depuis la création de «L'Hôtâ», rêvé de le rééditer. Cela n'aurait cependant pu être fait si tôt sans l'irremplaçable collaboration d'un ami, lui aussi passionné par la vie et l'oeuvre d'Auguste Quiquerez, un bibliophile généreux qui m'a fait bénéficier de ses trouvailles et ainsi permis de rédiger ces quelques pages, je veux nommer M. André Lachat-Guenal, de Develier. Membre du Bureau de l'Association pour la sauvegarde du patrimoine rural jurassien, il m'a suggéré l'idée de marquer ce centenaire de la mort de notre ami commun par un numéro spécial de «L'Hôtâ», reprenant ainsi un projet cher à M. Marcel Jacquat, de La Chaux-de-Fonds, qui, lui, m'a grandement aidé pour la mise au point de mon texte. Au chaleureux témoignage de gratitude que j'adresse à ces collaborateurs, j'aimerais associer M. le Dr Peyer, médecin à Laufon, qui a très aimablement mis à disposition les documents de sa collection familiale.

En qualité de rédacteur de «L'Hôtâ», je remercie également tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, ont facilité la réalisation de ce numéro spécial: Mme J. Jacquat, conservatrice du Musée de Porrentruy, M. J.-L. Rais, conservateur du Musée jurassien, à Delémont, M. Armand Stocker, photo-lithographe à Saignelégier, qui a réalisé tous les documents photographiques de cette brochure. Que cette modeste publication aide à mieux faire connaître Auguste Quiquerez et, à travers lui, une page de l'histoire jurassienne!



Les armoiries d'Auguste Quiquerez.
(Collection de M. le Dr Peyer, Laufon)

GALERIE D'HONNEUR
DES CONFÉDÉRÉS CÉLÈBRES.

Dr Auguste Quiquerez.

La Suisse a perdu, le 13 juillet 1882, en la personne de M. le Dr Quiquerez, de Bellerive, décédé dans sa 82e année, un de ses savants les plus distingués; le Jura une de ses célébrités, et la société jurassienne d'émulation, dont il faisait partie depuis sa fondation il y a 45 ans, un de ses membres les plus zélés et les plus laborieux.

Auguste Quiquerez était né à Porrentruy le 8 décembre 1801 (17 frimaire de l'an X); il était du même âge que les tilleuls que son père, M. J.-G. Quiquerez, alors maire de Porrentruy, fit planter sur la place de l'église de Saint-Pierre le jour de la naissance de son fils. La première jeunesse d'Auguste Quiquerez se passa à l'époque des guerres de la France, époque qui n'était rien moins que favorable pour la fréquentation des écoles et pour les études. Après que la paix eut été conclue, le jeune Auguste alla à Fribourg (1816 et 1817), dans la pension Boccard, et fréquenta le collége St-Michel, dont les professeurs étaient encore des ecclésiastiques. Du nombre était le célèbre Père Girard; c'est à ses leçons que le jeune Quiquerez puisa l'esprit de tolérance et de charité chrétienne qui régnait à cette époque dans l'ancienne ville des ducs de Zähringen. On sait peu de chose de certain relativement aux études que le jeune homme poursuivit ensuite à Porrentruy, à Delémont et à Paris; en tout cas il dut sans doute beaucoup aux enseignements de son père, qui était lui-même un naturaliste passionné. Les réminiscences historiques de Bellerive et de ses environs, où le jeune Quiquerez revint vivre en 1821 sous le toit paternel, ont certainement contribué encore davantage à lui inspirer l'ardeur avec laquelle il se livra aux études historiques. Ses travaux lui valurent bientôt un nom et le 1er mars 1828 il reçut son diplôme comme membre de la société suisse d'histoire.

Appelé à faire du service militaire, il entra comme cadet dans l'artillerie, fut promu officier en 1827, devint capitaine en 1834 et enfin major, grade qu'il conserva jusqu'en 1855. Lorsque, en l'honneur des hôtes qu'il recevait au château de Soyhières, il chargeait lui-même les canons et les boîtes, il aimait à rappeler les moments qu'il avait passés au camp de Thoune, sous les ordres de Dufour, où il avait Louis-Napoléon pour compagnon d'armes et camarade. Il fut empêché de prendre part à la campagne du Sonderbund, en 1847, par une maladie qui le clouait à son lit. Le capitaine Moll, de Moutier, qui commanda le bataillon à sa place, fit taire le feu des adversaires à Gislikon.

Dans l'intervalle, des événements politiques importants étaient survenus. Le Jura avait successivement passé de la domination de l'évêque de Bâle sous le régime français; puis sous celui des baillis bernois, et de grands changements s'étaient opérés. La situation paraissait intolérable et l'on aspirait à secouer le joug. Ce fut vers l'an 1826 que Xavier Stockmar, Louis et Auguste Quiquerez et Joseph Seuret de Delémont eurent leurs conciliabules au milieu des ruines imposantes du château de Morimont près de Léoncourt, à trois lieues de Porrentruy, et ce fut là qu'ils firent serment de saisir la première occasion pour secouer le joug des patriciens et rendre quelque liberté au pays. Les années s'écoulèrent jusqu'à ce qu'enfin, lors de la révolution de juillet (1830), un moment propice se présenta. Stockmar se mit à la tête des jeunes gens et des mécontents, et le mouvement, auquel les frères Quiquerez prirent une part active, s'étendit rapidement à tout le pays. A la journée de Courrendlin (10 janvier 1831), qui décida de l'issue, Auguste marchait à la tête des volontaires de Courroux. Il tourna les troupes du bailli et leur coupa la retraite. Le bailli capitula, licencia ses hommes, à l'exception de la garnison de Moutier, qui lui servit d'escorte à son départ, et l'arbre de la liberté se dressa sur la place de Courrendlin.

En 1831, Auguste Quiquerez épousa Mlle Thérèse Chariette, de Délemont, qui, après cinquante ans d'une union

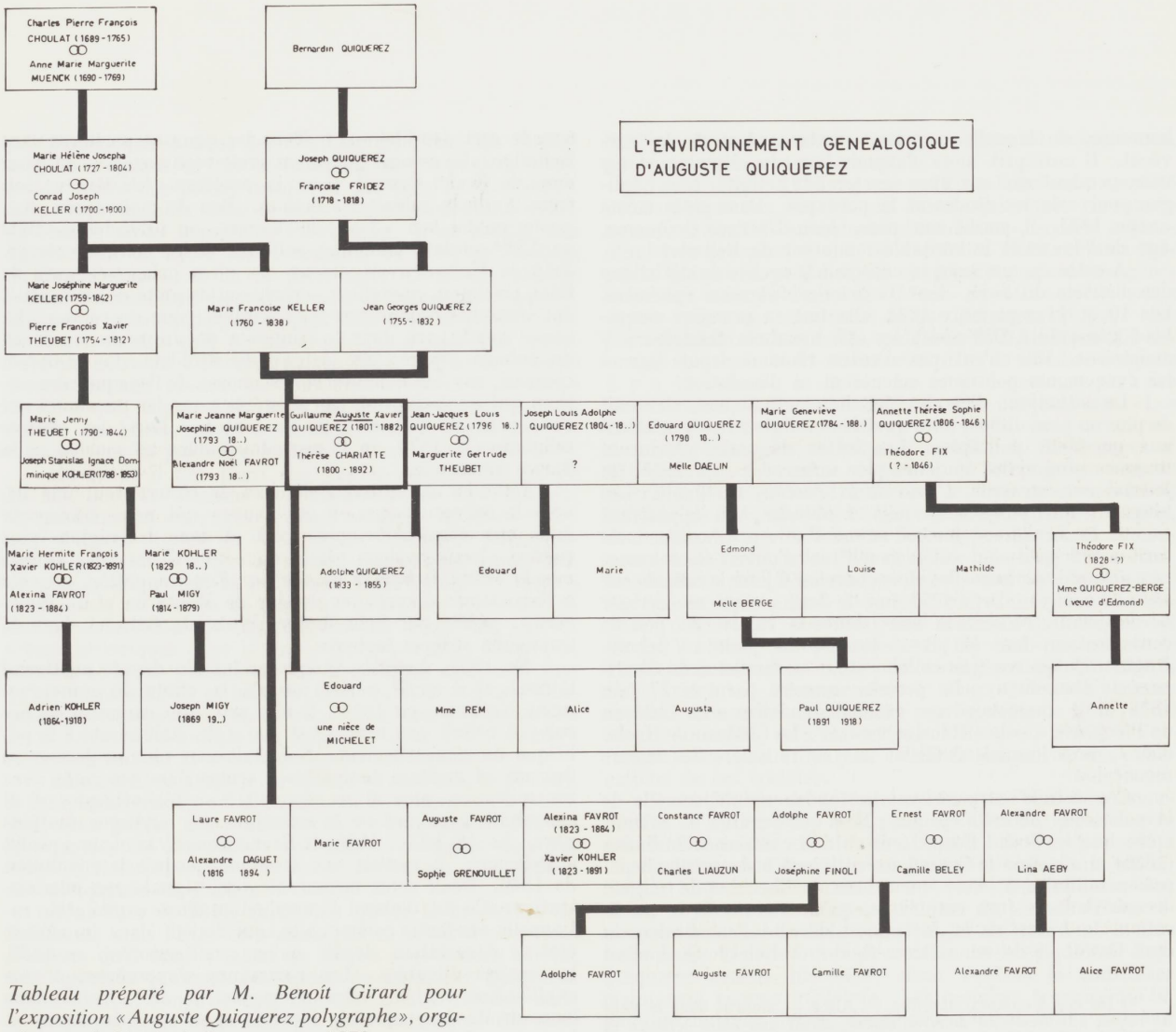


Tableau préparé par M. Benoît Girard pour l'exposition «Auguste Quiquerez polygraphe», organisée par le Musée de Porrentruy en 1978.

heureuse, de laquelle naquirent quatre enfants,*) lui survécut. Il entreprit alors l'exploitation du domaine et s'y voua pendant dix ans avec une grande activité, sans négliger pour cela les études et la politique. Dans cette même année 1831, il perdit son père, Jean-Georges Quiquerez, âgé de 77 ans et le véritable fondateur de Bellerive.

A cette époque aussi se constitua la société de statistique des districts du Jura, dont l'existence fut assez éphémère. Les 10 et 11 septembre 1832, elle tint sa première assemblée générale à Delémont; les 27 membres fondateurs y assistaient. Elle n'eut pas d'autre réunion depuis lors et les événements politiques amenèrent sa dissolution.

La situation, dans les districts catholiques, devenait de plus en plus difficile; les questions religieuses s'y mêlaient aux questions politiques. Les luttes de partis devinrent toujours plus vives, toujours plus acharnées. En 1835, un journal conservateur, *L'Ami de la Justice,* fut fondé. Les libéraux, qui possédaient déjà *L'Helvétie*, lui opposèrent encore *Le Jurassien*, journal animé d'un esprit hostile, mais écrit avec esprit, qui eut le grand tort d'ouvrir ses colonnes aux attaques personnelles et de chercher à jeter le ridicule sur ses adversaires. Depuis 50 ans, le Jura n'a pu se corriger de ce défaut, et c'est là sans doute la raison du peu de considération dont la presse jurassienne jouit au dehors. Auguste Quiquerez était collaborateur au feuilleton du *Charivari* de Porrentruy. Le premier numéro parut le 27 juin 1835; il y commençait ses récits légendaires « Le Château de Pleujouse », « Les Moustaches » et « Le Château de Roche d'Or », dans lesquels il faisait une satire amère des mœurs monacales.

Ces détails caractérisent la tendance intellectuelle de la polémique de cette époque. Mais que devait-il en advenir après que le Grand Conseil eut voté la conférence de Baden (1836), après que le Conseil exécutif eut ordonné une occupation militaire à cause des arbres de liberté et de religion dressés dans le Jura catholique, qu'il eut interdit la publication de *L'Ami de la Justice,* et décrété l'arrestation du curé Cuttat et de ses vicaires Spahr et Bélet? Quel allait être le sort des libéraux? Tous les yeux se portaient vers Bellerive. Le colonel Quiquerez avait voté avec ses collègues dans le Grand Conseil pour la conférence de Baden; son frère Auguste raillait les moines. Peu de mois après, Auguste publia son « Jean de Vienne, ou l'Evêché de Bâle au XIVe siècle », pamphlet politique dirigé contre le clergé. Jean de Vienne avait été un des pires princes-évêques de Bâle, prodigue, querelleur, cruel, qui de gaîté de cœur avait fait incendier Bienne, un type original pour un roman. La chose avait paru dans le feuilleton du *Jurassien*; puis en un volume séparé; elle causait du scandale. Ce feuilleton contient, sur les hommes et les choses de l'époque, des notices qui ne manquent pas d'intérêt pour les personnes qui s'occupent de l'histoire de la contrée. Lors des affaires religieuses de 1873, on le reproduisit dans un journal de la Suisse allemande.

Le nom d'Auguste Quiquerez se trouve toutefois lié, vers la même époque, à une œuvre qui nous transporte dans une atmosphère plus pure et dans des régions plus riantes. Nous voulons parler du « *Recueil des vues suisses sur la route de Bâle à Bienne par l'ancien évêché,* gravées à l'aqua-tinte d'après les dessins de Winterlin et L. Bourcard », publié par Schreiber et Watz, de Bâle, et dont A. Quiquerez rédigea le texte.

En 1837, Auguste Quiquerez fut élu député au Grand Conseil, et il en fit partie jusqu'à la chute du gouvernement Neuhaus, en 1846. Il n'y prit que rarement la parole; il n'était pas orateur et son vote était assuré à la politique du gouvernement. Il n'était non plus ni joueur ni fumeur, et moins il dissipait son temps dans les cafés avec ses collègues, plus il en donnait à sa bibliothèque, où il consultait avec ardeur la collection des ouvrages de Bongars. Le 1er juillet 1838, le Grand Conseil le nomma préfet à Delémont; il revêtit ces fonctions jusqu'à la révolution de 1846. Deux actes mémorables ont signalé son administration. Ce fut d'abord l'introduction d'une exploitation rationnelle des forêts communales, qui étaient dans un affreux état de dévastation depuis qu'on avait autorisé, en 1833, les coupes illimitées. Les communes s'opposèrent à une exploitation réglée; elles s'imaginaient être lésées dans leurs droits de propriété; l'intérêt égoïste eut le dessus et le paysan imprévoyant se vengea du gouvernement et de

*) De ces 4 enfants, une fille — Alice — mourut dans la fleur de l'âge; elle dessinait admirablement, avait une belle écriture et aidait son père dans ses travaux.

ses fonctionnaires dans les élections de 1846. Le second acte dû à Quiquerez fut la fondation de l'hôpital de Delémont. Après des peines inouïes, il eut enfin la satisfaction de pouvoir installer dans le nouvel établissement des sœurs de charité de la maison de Porrentruy. Il ne récolta que l'ingratitude et, après les événements de 1846, on l'éloigna du Grand Conseil et de la préfecture. Ce n'était plus le mérite qui conférait les titres, mais la coterie politique, et Quiquerez avait dédaigné d'appartenir à la nouvelle école. Un autre mérite qu'il s'était acquis fut d'avoir fait transférer de nouveau à Porrentruy, en 1841, et d'avoir rendues accessibles aux savants les anciennes archives de l'évêché de Bâle qui, depuis l'an 1816 et après avoir voyagé en Suisse, en Allemagne et en France, étaient demeurées ensevelies sous la poussière à Berne.

En 1842, il tira parti des études qu'il faisait depuis 20 ans dans le domaine de l'histoire et de l'archéologie, en publiant son ouvrage en deux volumes, intitulé : *Bourcard d'Asuel, légende du XIIIe siècle. Evêché de Bâle.* C'était le pendant de « Jean de Vienne », et sa publication était un acte politique qui fit sensation. Dans les notices et dans l'appendice, on trouve de précieux détails sur les lettres de franchise des villes de l'évêché, sur les Templiers, sur les arbres historiques dans le Jura. Après le roman historique, vint en 1843 la publication de documents demeurés jusqu'alors manuscrits et inédits. Cela valut à Auguste Quiquerez d'être nommé, en octobre 1843, membre honoraire de la société des antiquaires à Zurich, et en 1847, membre correspondant de la société française analogue.

Bâle avait, en 1844, le tir fédéral et célébrait, le 26 août, le 400e anniversaire de la bataille de St-Jaques sur la Birse. Quiquerez publia aussi une brochure à ce sujet. Peu de mois après, ses *Monuments celtiques et romains dans l'évêché de Bâle* parurent dans les *Mittheilungen* de la société des antiquaires de Zurich.

Dans l'été de 1847, Quiquerez quitta la préfecture de Delémont; mais l'Etat ne voulait pas se priver des services éminents qu'il était à même de rendre et le nomma adjoint de l'ingénieur cantonal des mines du Jura, car Quiquerez s'était de tout temps occupé, non-seulement d'histoire, mais aussi de géologie, de métallurgie et de statistique. Ses nouvelles fonctions, qui n'étaient rien moins qu'une sinécure, l'obligèrent à de nouvelles études longues et minutieuses, qui eurent d'importants résultats.

Le 11 février 1847 fut reconstituée l'ancienne « société de statistique des districts du Jura », qui reprit vie sous le nom de « Société Jurassienne d'émulation », société aujourd'hui très prospère et qui, le 2 octobre 1849, nomma Auguste Quiquerez président de sa première assemblée générale. Les « Coups d'œil » et « Actes » de cette société, parus depuis trente ans, montrent ce que Quiquerez fit pour elle. Un catalogue de ses écrits, publié en 1873, indique 203 ouvrages imprimés et 21 manuscrits, dans le nombre desquels il y a 13 volumes in-folio. La série commence par : *Les Monuments de l'Evêché de Bâle,* en tête desquels sont « Les châteaux de l'Evêché de Bâle », avec plans, vues, armoiries, sceaux, généalogies, 4 volumes in-folio, de 3000 pages et 470 planches. Un autre manuscrit de 700 pages non moins remarquable, c'est celui qui porte le titre de *Armorial de l'Evêché de Bâle,* histoire du pouvoir temporaire des évêques, de leurs grands officiers, de leurs fiefs, des états et couvents de l'évêché, avec 850 armoiries coloriées, 224 sceaux, frontispices, etc. D'autres manuscrits traitent de l'histoire des églises de Grandval, St-Imier, Ste-Ursanne (avec 55 planches), d'Asuel (37 planches), des châteaux de Saugeren et de la Vorburg (32 planches). Il n'y eut pas moins de 19 sociétés savantes suisses et étrangères qui, de 1846 à 1871, tinrent à honneur d'avoir Aug. Quiquerez comme membre honoraire ou membre correspondant. Pour notre savant Jurassien, ce n'étaient pas là de vains titres; il s'attachait à les mériter par sa collaboration active aux publications de ces sociétés.

Il est difficile de se faire une idée de l'activité extraordinaire de cet homme qui, pour se distraire, passait avec une facilité inouïe d'un sujet à l'autre, de l'archéologie à l'agriculture, de l'étude du moyen âge à celle de la métallurgie; toujours pleinement occupé, soit dans ses excursions et ses voyages, soit dans son cabinet de travail. Nous renonçons à donner la liste complète de ses travaux et nous pensons avoir donné une idée suffisante de ce qu'était Aug. Quiquerez comme historien; nous voulons le considérer maintenant comme géologue. Les premiers travaux qui lui valurent un nom datent des années 1850 et 1851; c'étaient des études géologiques sur le Keuper de la vallée de Belle-

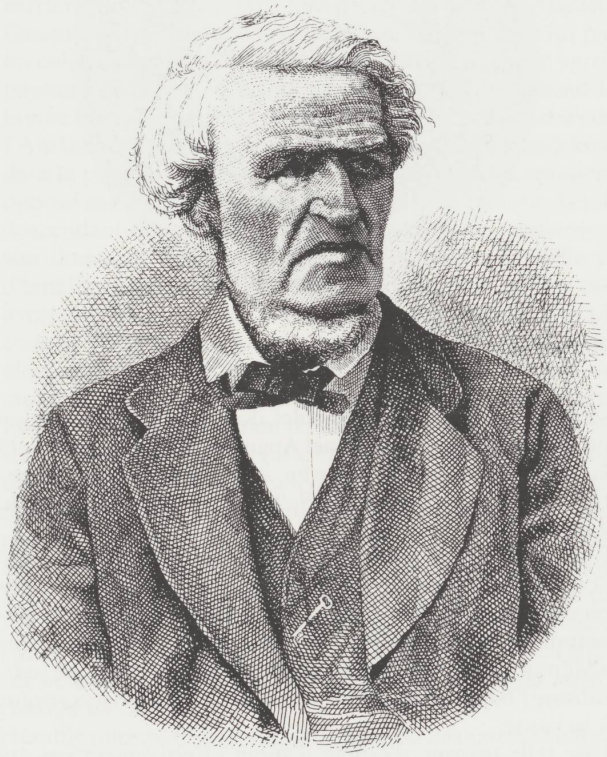
rive, près Delémont, et son *Recueil d'observations sur le terrain sidérolitique dans le Jura bernois et en particulier dans les vallées de Delémont et de Moutier.* Ce dernier compte au nombre des ouvrages géologiques classiques. Enfin, en 1853, il donna ses *Nouvelles remarques sur le sidérolitique,* qui furent lues, le 3 août, dans la réunion de la société suisse d'histoire naturelle à Porrentruy.

Chez Quiquerez, le géologue était inséparable de l'ingénieur des mines, car la question de l'épuisement des minerais de fer dans le Jura était intimément liée à l'étude du sol d'où l'on tirait ce minerai. Quiquerez joua un grand rôle dans cette question pendant les années 1853, 1854 et suivantes, soit comme écrivain, soit comme praticien, expert et membre de la commission d'enquête dans cette affaire qui préoccupait gran lement les divers propriétaires de mines. Dans les rapports que Quiquerez adressa à la commission, en date des 19, 20 et 21 avril 1854, à Bellerive, il arrive aux conclusions que le nombre de tonnes exploitées pendant les années 1834 à 1854 a été de 870,101 et qu'il n'en restait plus que 1,014,000 à exploiter, c'est-à-dire que le minerai serait épuisé au bout de 7 à 10 ans. Son avis, qu'il ne fallait pas, en demandant l'autorisation d'exploiter sur une plus grande échelle, augmenter encore les chances d'un rapide épuisement, fut unanimement partagé par la commission. Le gouvernement fit imprimer le rapport de la commission et remercia Quiquerez pour les services qu'il avait rendus. En 1856, les propriétaires des mines demandèrent la révision de l'ordonnance de 1853; toutefois, en 1859, le Grand Conseil n'avait encore rien décidé. L'agitation croissait et Quiquerez vit un moment sa vie menacée; il ne se laissa toutefois pas intimider et continua tranquillement ses études. Son *Histoire des mines, des forêts et des hauts-fourneaux dans l'ancien Evêché de Bâle* (1855) fut rapidement épuisée chez les libraires; elle lui valut, en 1857, une médaille de bronze à l'exposition de l'industrie à Berne. A l'exposition universelle de Vienne (1873), ses ouvrages d'histoire naturelle obtinrent une mention des plus honorables.

Nous renonçons aussi à énumérer ses nombreux écrits sur l'agriculture; cela nous mènerait trop loin. Mais, en terminant, nous nous arrêterons un instant aux dernières années de la vie de Quiquerez.

La société bernoise d'histoire naturelle avait fixé sa réunion annuelle au 25 juin 1882; le lieu de réunion était Bienne. Quiquerez qui, depuis plus de quarante ans, était membre de la société, se décida à y prendre part et y apporta ses deux récents ouvrages : *Histoire de l'annexion du Jura au canton de Berne* et *Histoire de la révolution de 1831 dans notre pays,* qui étaient destinés à enrichir les actes de la société jurassienne d'émulation. Le vieillard encore robuste, quoique plus qu'octogénaire, revint bien portant de cette réunion; mais ce fut la dernière fois qu'il parut dans une réunion publique de savants. Le 7 juillet, par une pluie diluvienne, on ne put le retenir, malgré son âge, de se rendre à pied de Bellerive au château de Soyhières pour y tailler une haie. Il en revint mouillé jusqu'aux os; vers le soir, les frissons le prirent et le lendemain matin se déclarèrent les premiers symptômes d'une inflammation pulmonaire qui fit des progrès si rapides que, le 12 juillet, on avait perdu tout espoir de pouvoir le sauver. De même que Thurmann, Stockmar, Péquignot et ses anciens compagnons de lutte, les libéraux de 1830, Auguste Quiquerez voulut mourir en chrétien et fit appeler auprès de son lit de souffrance son ami, camarade d'école et contemporain, le curé Frund de Movelier, qui lui donna les derniers sacrements. Le 13 juillet, à 4 heures du matin, cette longue vie consacrée à l'étude, aux siences et au travail, s'était éteinte paisiblement et sans douleur. Escorté d'une foule de parents et d'amis de près et de loin, le corps d'Auguste Quiquerez fut conduit, le 15 juillet, au cimetière. M. le professeur Michaud prononça un discours sur la tombe, au nom de l'université de Berne, qui avait conféré au défunt le titre de docteur *honoris causa;* M. le professeur Alexandre Daguet, de Neuchâtel, et M. Boéchat, président de la commune de Delémont, donnèrent aussi en exemple à la jeunesse et aux générations futures cette vie qui peut se résumer dans les mots :

Labor improbus omnia vincit.



Dr A. Quiquerez

REFERENCES POUR LA BIOGRAPHIE D'AUGUSTE QUIQUEREZ:

La biographie que vous venez de lire est un fac-similé de celle qu'un auteur inconnu fit paraître dans l'ALMANACH FEDERAL SUISSE POUR 1883. Cet almanach fut édité à Berne, chez B.-F. Haller, Editeur. Ce texte était accompagné du portrait d'Auguste Quiquerez reproduit ci-contre.

AUGUSTE QUIQUEREZ AGRICULTEUR

Un paysan médaillé

Un tel sous-titre fera sourire plus d'un Jurassien connaissant bien Auguste Quiquerez et son oeuvre car, en fait, ce n'est pas cette activité qui fit sa réputation. Néanmoins, à l'époque, son travail d'agriculteur attira l'attention et lui valut même de flatteuses distinctions, la plus considérable étant la Médaille d'or que lui décerna la Société économique du canton de Berne. Elle lui fut remise l'année même où il rédigea «Nos vieilles gens». Ses amis de la Société jurassienne d'Emulation ne dédaignèrent pas de mentionner ce fait dans leurs «Actes» 1879: *Ce sont ses travaux agricoles à Bellerive qui ont été visités l'été dernier, par des experts, Messieurs Schatzmann et Rebmann, qui lui ont fait décerner la grande médaille d'or, par la Société économique du canton de Berne.* Il est certain que les Emulateurs se souvenaient encore de tous les efforts accomplis, dès 1849, par Auguste Quiquerez pour doter le Jura d'une Société d'agriculture, efforts qui lui valurent d'être invité à adhérer à la Société d'agriculture de la Suisse romande en 1862. Il en fut même le président trois ans plus tard. Lui qui contribua tant à la création d'associations agricoles dans le Jura, dès 1868 sauf erreur, était tenu en haute estime pour ses travaux d'agriculteur. Quoi d'étonnant dès lors que Xavier Kohler ait cru nécessaire de dire dans la «Nécrologie» qu'il consacra à son ami: *Si nous voulions être complet et rendre justice entière au*

Grande médaille d'or reçue par Auguste Quiquerez pour ses mérites en agriculture – novembre 1878.
(Collection de M. le Dr Peyer, Laufon)

modèle des travailleurs jurassiens, nous lirions ensemble ses excellents rapports sur les concours agricoles(...), nous feuilleterions le Journal d'agriculture de la Suisse romande, l'Economie rurale, les «Actes» de notre Société et profiterions des utiles conseils ou des bons renseignements qu'il nous donne (...); puis, le cœur joyeux, nous assisterions à une fête de famille, quand notre collègue, M. Florian Imer, remit, au nom de la Société économique du canton de Berne, à l'agronome septuagénaire la grande médaille d'or qui lui fut décernée en novembre 1878 pour les progrès qu'il avait imprimés à la science agricole et la belle exploitation de son domaine de Bellerive.[1]

Grâce à M. André Lachat-Guenal, j'ai eu, en mars dernier, le plaisir de retrouver cette médaille parmi toutes les autres décorations qu'on décerna à Auguste Quiquerez. Détail! me direz-vous avec raison. Détail qui fait le charme des recherches «historiques» car, perdu parmi ces décorations et des sceaux arrachés à de vénérables documents, j'ai trouvé un petit bout de papier sur lequel Auguste Quiquerez avait noté la raison pour laquelle, selon lui, il avait mérité cette distinction: *pour les pâturages de Bellerive, les mieux cultivés du Jura.*[2]

Il est évident que ces messieurs les experts n'ont pas visité l'ensemble des pâturages du Jura avant de décerner cette récompense à Auguste Quiquerez; aussi ses ennemis ricanèrent-ils à la manière de Mgr Bélet qui, dans ses «Mémoires» (tome II, page 427), écrivit en 1882: *Le radicalisme l'honora jusqu'à sa mort, à raison des services rendus à sa cause...*

Une telle marque d'estime n'aurait effectivement pas été accordée à n'importe quel paysan jurassien, mais il n'en demeure pas moins que ses amis devaient savoir qu'ils réjouiraient ainsi un homme cultivé, à qui les titres honorifiques n'avaient pas fait défaut pour ses travaux

[1] «Actes» 1881, pages 326 et 327.

[2] Document conservé chez M. le Dr Peyer, à Laufon, en compagnie de toutes les décorations reçues par A. Quiquerez.

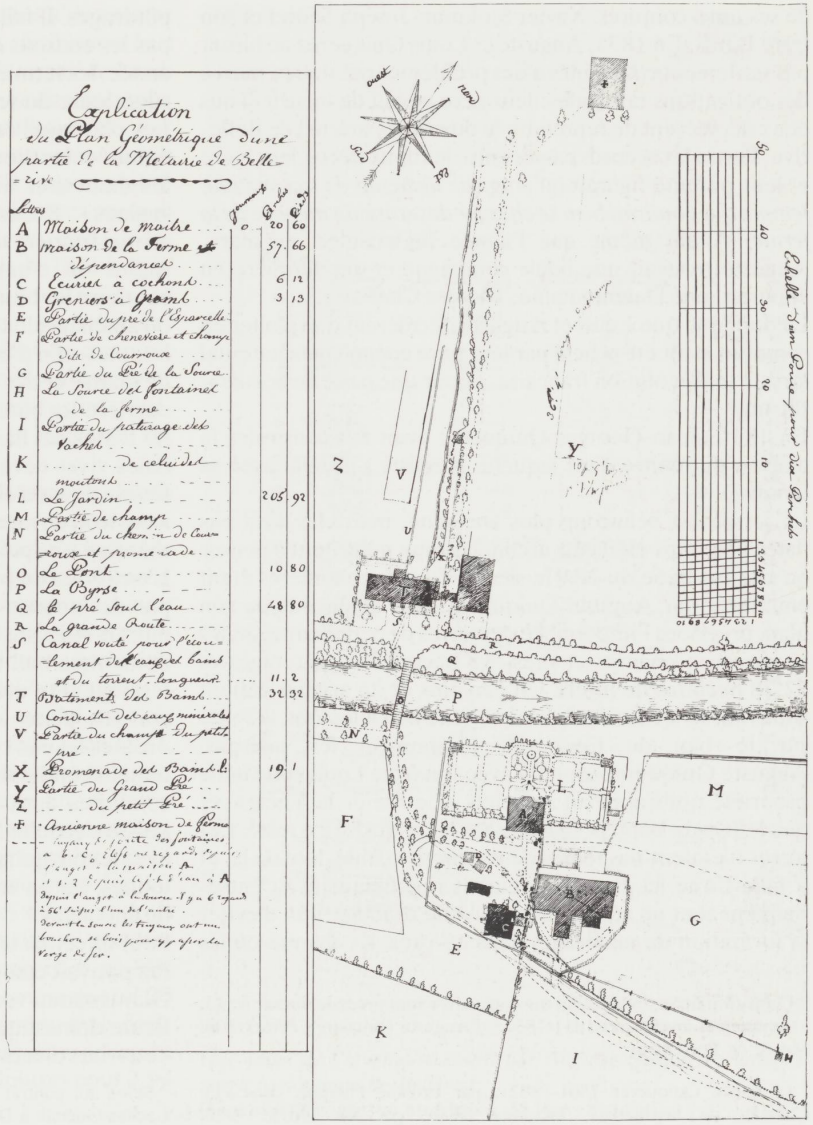
d'historien, d'archéologue ou de géologue. On comprend que ses ennemis n'aient vu dans la Grande médaille d'or décernée par la Société économique du canton de Berne qu'une marque de gratitude délivrée pour «services rendus», mais il est néanmoins certain que ce paysan médaillé n'était pas qu'un intellectuel ayant aussi réussi une carrière politique en tant que préfet ou député. Auguste Quiquerez fut vraiment un agriculteur. Certes, il ne fut pas un cul-terreux de la classe des «petits paysans» ou un «gros paysan» chanceux, il fut un de ces notables composant la bonne bourgeoisie, un propriétaire bien semblable à ceux de l'Ancien régime et, en même temps, un libéral engagé à fond dans la politique progressiste de l'époque, donc violemment opposé aux conservateurs. Dans une certaine mesure, il était descendant des physiocrates, ayant le souci de moderniser son domaine, de pratiquer une agriculture rationnelle et d'améliorer la productivité. En revanche, il ne semble pas avoir été à l'avant-garde pour la mécanisation du travail, restant fidèle aux moyens ancestraux: les bras! On vivait alors une époque éprise de mécanisation, et l'examen du diplôme reproduit à la page 19 vous en donnera un aperçu. Les documents permettant de déterminer avec précision les succès remportés par Auguste Quiquerez dans l'exploitation du domaine de Bellerive font défaut, et des diplômes ou des décorations n'ont de loin pas l'intérêt d'une comptabilité régulière. L'examen des inventaires de 1831 et 1837 laissent apparaître un certain déficit, auquel Quiquerez fait allusion à l'heure du partage des biens. Etant donné le but de l'exercice, il est malaisé d'en tirer des conclusions précises, mais il ne fait guère de doute que l'affaire marchait bien pour cet homme fier d'avoir à Bellerive *les pâturages les mieux cultivés du Jura.*

Humble information en soi, cette note est néanmoins émouvante quand on songe qu'elle est placée entre la *Décoration d'officier d'académie* décernée, en 1878 également, *par le ministre de l'Instruction publique de France pour mes travaux et publications diverses* et la médaille d'argent, obtenue en 1854, pour ses activités d'ingénieur des mines du Jura. Que penser de cette petite phrase empreinte de fierté quand on la place à côté de cet autre «détail» rapporté par Xavier Kohler dans la «Nécrologie»?

Hélas! rien ne présageait une fin prochaine, cependant la mort jalouse s'avançait à grands pas. Auguste Quiquerez menait sa vie de chaque jour. Le 4 juillet, malgré un temps peu favorable, l'ingénieur descendit dans une minière de 360 pieds de profondeur; rentré chez lui dans un costume impossible, couvert de terre et de boue, il riait de bon coeur d'un coup reçu à la tête dans sa longue et trop rapide ascension. – Le 7, par une pluie battante, le robuste vieillard, habitué à braver les éléments, n'écoutant point les recommandations des siens, se rendit au pied du château de Soyhières pour couper une haie et se livrer aux travaux de la campagne. Quand il rentra, au bout de quelques heures, il était mouillé jusqu'aux os. Un refroidissement le saisit dans la soirée; il se coucha... pour ne plus se relever, quittant cette terre tant aimée le 13 juillet 1882, à 4 heures du matin, à l'instant où si souvent il se mit à l'ouvrage.

N'était-ce point parce qu'il aimait avoir *les pâturages les mieux cultivés du Jura* que ce savant avait, à 81 ans, accompli ce travail bien connu de tous les paysans: tailler une haie? Mais, curieusement, il y a un siècle, cette activité n'était pas coutumière aux agriculteurs jurassiens, loin de là. Malgré de nombreux appels, lancés déjà par les princes-évêques au XVIIIe siècle, les paysans négligeaient les pâturages, et nombreux sont ceux qui, aujourd'hui encore, se souviennent de les avoir vus envahis de gros buissons ou «botchets» ornés de ronces, de chèvrefeuilles, d'aubépines, de coudriers ou d'églantiers. Notable, gros propriétaire, physiocrate ou romantique, savant ou touche-à-tout, Jurassien génial ou falsificateur de génie, peu m'importe, cet homme était si follement amoureux de sa terre natale qu'il mourut comme le plus fou des vieux paysans parce qu'il n'avait pas voulu entendre la voix de la raison...

1831 débuta dans l'exaltation patriotique puisque, le 10 janvier, avec ses amis assoiffés de liberté, il malmena le bailli bernois et planta l'Arbre de Liberté sur la place de Courrendlin. Il accomplissait ainsi la promesse faite 5 ou 6 ans plus tôt dans les ruines du château de Morimont, de saisir la première occasion pour secouer le joug des patriciens bernois et rendre la liberté à son pays avec la collaboration



Explication
du Plan Géométrique d'une partie de la Métairie de Bellerive

Lettres		Journaux	Perches	Pieds
A	Maison de maître	0	20	60
B	maison de la Ferme & dépendances		57	66
C	Ecuriet à cochons		6	12
D	Greniers à Grains		3	13
E	Partie du pré de l'Epinevelle			
F	Partie de chenevière et champ dit de Courroux			
G	Partie du Pré de la Source			
H	La Source des fontaines de la ferme			
I	Partie du pâturage des vaches			
K	..... de celui des moutons			
L	Le Jardin		205	92
M	Partie de champ			
N	Partie du chemin de Courroux et promenade			
O	Le Pont		10	80
P	La Byrse			
Q	Le pré sous l'eau		48	80
R	La grande Route			
S	Canal voûté pour l'écoulement des eaux des bains et du torrent longueur		11	2
T	Bâtiments des Bains		32	32
U	Conduite des eaux minérales			
V	Partie du champ & du petit pré			
X	Promenade des Bains		19	1
Y	Partie du Grand Pré			
Z	..... du petit Pré			
+	Ancienne maison de ferme			

Longueur de l'écoulement des fontaines a b. c. d. elles ne regardent depuis l'angle a la muraille B. 1. 2. 3. depuis le 3e pt de l'eau à A depuis l'angle à la Source il y a 6 toises 5 pieds d'un bel ouvrage.
Devant la Source les Fontaines ont un bouchon de bois pour y poser la verge de fer.

Echelle pour les Perches.

Page 12:
Vus depuis le Vorbourg, le domaine de Bellerive et le château de Soyhières – avril 1982.
(Photographie de M. Armand Stocker, Saignelégier)

Plan partiel du domaine de Bellerive réalisé par Auguste Quiquerez à une date inconnue.
(Collection d'André Lachat-Guenal, Develier)

de ses amis conjurés, Xavier Stokmar, Joseph Seuret et son frère Louis. En 1831, Auguste et Louis Quiquerez ne furent pas seulement confrontés à des problèmes politiques, mais à des obligations familiales: leur père venait de mourir. Tous deux décidèrent de reprendre le domaine paternel de Bellerive. Parmi les accords passés entre les deux frères, leur mère et leur parenté figurait qu'*Auguste tâcherait de trouver une femme qui voudrait bien se charger des soins du ménage de la ferme.* Avant même que l'année fût écoulée, en mars, Auguste trouvait une fidèle compagne et une fermière en épousant une Delémontaine, Thérèse Chariatte.[3]

Le domaine que Louis et Auguste décidèrent d'exploiter en commun avait été acheté par leur père comme bien national lors de la Révolution française, «pour une paire de boeufs», dit-on.[4]

En 1810, Jean-Georges Quiquerez avait fait construire la maison de maître dans laquelle Auguste s'installa avec sa femme.

La ferme est beaucoup plus ancienne, mais elle n'est pas datée; certains éléments architecturaux m'incitent à penser qu'elle fut bâtie au XVIIe siècle. Tous les bâtiments étant énumérés par Auguste Quiquerez dans la légende de son plan, précisons l'importance des terres de ce domaine: 26,89 hectares en champs et prés, 31 hectares en pâturages et 32,78 hectares de forêts. Un peu plus de 25 arpents étaient situés sur le territoire de la commune de Delémont, le solde sur le ban de Courroux, notamment les maisons. Auguste Quiquerez exploita avec son frère Louis cette belle propriété qui s'appelait autrefois «Le Pré de la Voëte», et que leur père baptisa «Bellerive», nom qui lui est resté. Les terres n'étaient pas toutes de première qualité, loin de là, et il fallait que les fermiers ouvrent régulièrement et entretiennent tout un réseau de canaux de drainage afin d'éviter la formation de marécages dans les prés, les champs ou les pâturages. Il fallait veiller à ce que des torrents ne ravagent pas les endroits exposés. Dans les champs en pente, chaque année, les fermiers devaient conduire de la terre sur la partie supérieure du terrain labouré.

Les pâturages étaient tout particulièrement entretenus: les épines et les broussailles devaient être extirpées avec soin et les mauvaises herbes fauchées «avant qu'elles ne portent graines». En essartant, on veillait à la conservation des arbres fruitiers sauvages ou greffés, et même des chênes, des sapins ou d'autres arbres laissés sur les pâtures. Pour conduire les bestiaux dans les endroits proches des maisons, on aménageait «une haie provisoire avec des perches, échelles, etc» afin d'empêcher l'accès des alentours de la maison de maître et des jardins, obligeant ainsi le troupeau à passer derrière les bâtiments. On entretenait avec soin «les murs, les fossés, les haies vivantes ou autres clôtures», la taille des haies vives devant être faite chaque année «entre les deux sèves»; quand elles devenaient trop hautes, on les rabaissait à environ un mètre de hauteur «avec la serpette et la scie, de manière à ne point endommager les souches».

L'entretien du pouvoir fertilisant des sols n'était assuré que par des engrais naturels, fumier et purin, et bien après la mort d'Auguste Quiquerez, en 1913, le fermier qui reprit ce domaine à bail trouva pareille exigence dans le contrat de fermage. On avait encore grand soin de maintenir en bon état les places à fumier et les «réservoirs à purin», où «toutes les eaux provenant des écuries» devaient être directement conduites. On nettoyait plusieurs fois par année «les conduites dans et devant les écuries» pour que le purin puisse s'écouler facilement. Quant au fumier, on l'arrangeait avec le soin qui, naguère encore, caractérisait les fermes bien tenues, car on voulait ainsi éviter qu'il ne s'évapore et perde de sa valeur.[5]

Pour effectuer les travaux de la campagne, Auguste Quiquerez pouvait compter sur une nombreuse domesticité: Jacob Glantzmann, vacher, Bernard Kohler, Joseph Steg et Peter Brun, domestiques, Anne-Marie Burger, servante, et 8 à 10 «ouvriers divers». Son frère Louis s'était engagé à participer

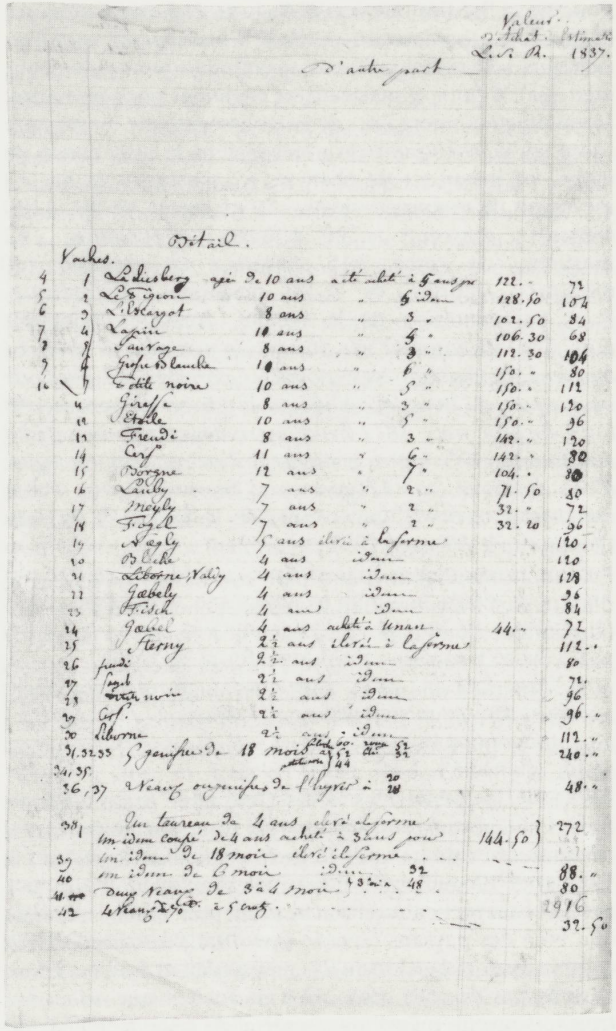
[3] Cette citation et toutes celles qui vont suivre sont tirées du dossier no 43, «Comptes et inventaires 1831-1837» d'Auguste Quiquerez, conservé au Musée de Porrentruy.

[4] «Auguste Quiquerez 1801-1882», par Etienne Philippe, dans «Le Château de Soyhières», brochure éditée par les SACS, 1970.

[5] Selon un contrat de bail à ferme de 1913 conservé par M. André Lachat-Guenal, à Develier.

activement à l'exploitation du domaine, puisqu'ils avaient tous deux convenu *qu'ils y emploieraient exclusivement leur temps et toute leur industrie,* mais, bientôt, *le travail de Louis est allé en décroissant, principalement par suite de son emploi comme commandant d'arrondissement militaire* et, par conséquent, Auguste et son épouse restèrent *seuls chargés de l'administration de Bellerive.* En 1837, la responsabilité du domaine revint totalement à Auguste Quiquerez puisque son frère décéda le 16 mars. Il fallut procéder au partage des biens, en particulier de tous les objets acquis de 1831 à 1837 pour permettre l'exploitation de leur ferme. Pour faciliter ce partage, Auguste Quiquerez établit un long inventaire des fonds engagés et de tout ce qu'ils possédaient en commun avec son frère Louis. De cet inventaire successoral conservé au Musée de Porrentruy, j'ai tiré de nombreuses informations susceptibles de présenter l'outillage et le cheptel de cette ferme modèle pour l'époque.

Pour l'entretien *des vaches et des boeufs,* on trouvait alors à Bellerive: *1 lanterne d'écurie en fer blanc, 1 peigne avec brosse et étrille, 3 cloches de vache, une courroie de cloche (de réserve), 15 demi-liens et 5 liens de fer, 2 baquets à traire.* Pour les transports, on disposait de: *1 chariot monté avec chaîne, sabot et limonière, 1 autre chariot monté, 1 malbrouk avec coffre à fumier, les bois pour remonter une autre malbrouk, les échelles du vieux char à bancs et 1 char à bancs.* Et combien de fourrage récoltait-on avec un tel parc de machines? En 1831: 10 «toises» de foin et regain; en 1837, 6 «toises» de foin et autant de paille. Les cultures faites au printemps 1837 étaient: en blé, 4 journaux au «Champ neuf», 2 2/3 journaux au «Champ sur l'eau», autant aux «Champs du milieu»; en orge, 1/4 de journaux au «Petit champ»; en outre, 3 journaux d'une culture inconnue au «Gros champ» et 1/2 journal de «navettes» à un endroit non précisé. Auguste Quiquerez estimait devoir récolter «56,5 mesures» de blé, «2 mesures» d'orge et je ne sais combien de navets. Faut-il compter ses «mesures» à 20 litres, car c'est ainsi qu'autrefois, avec mon père, nous désignions le double décalitre? Si tel était le cas, le rendement des terres emblavées aurait été de 11,3 hectolitres pour 2,94 hectares, soit 138,5 litres de blé à l'arpent.



Une page de l'inventaire établi par Auguste Quiquerez lorsqu'il reprit le domaine de Bellerive.
(Document conservé au Musée de Porrentruy)

Pour travailler, les ouvriers d'Auguste et Louis Quiquerez disposaient d'un certain nombre d'*instruments aratoires*: rien que... 31 râteaux (dont 6 vieux), 28 fourches (en bois, bien sûr), 8 faux, 2 marteaux et enclumes pour les battre. Voilà de quoi faner! Lors de l'établissement de l'inventaire successoral, les réserves de graine étaient de «100 livres» de trèfle, «4 mesures» de chanvre, «2 mesures» de lin, «3 mesures» de graine de pavot, «70 mesures» de blé, «180 mesures» d'avoine, «220 mesures» d'épeautre, «42 mesures» de vesce, «15 mesures» de sarrasin, «40 mesures» d'orge et «25 mesures» d'esparcette. Pour l'alimentation de la famille, Auguste Quiquerez pouvait alors compter sur *50 sacs de pommes de terre, 14 mesures de légumes secs, poires et pommes, 63 livres de beurre cuit, 24 livres de saindoux, 174 livres de porc sec, 40 livres de porc frais, 1812 livres de fromages frais dont il faut diminuer le 12% pour le déchet ordinaire, deux tonneaux d'eau de prune, soit 176 pots, et 5 mesures de vin.* Telles étaient les réserves alimentaires de la famille d'Auguste Quiquerez le 23 avril 1837.

Le lait produit était d'une part consommé directement, d'autre part transformé en fromage et en beurre. Pour leur fabrication, l'outillage consistait en *1 battoir à beurre, 1 petite cuve, 2 baquets, 1 baril, 2 meltres* (récipients de bois ovales, munis d'une anse), *2 toiles à fromage, 1 chaudière et 1 écumoire en cuivre, 14 rondelats* (petits rondins), *1 couloir, 1 relavoir et* (bien évidemment) *une lanterne d'écurie en fer blanc.*

En 1837, le cheptel des frères Quiquerez comprenait 44 bovins, 6 chevaux et 16 porcs. Le troupeau de bovins se décomposait comme suit: 18 vaches achetées (âgées de 7 à 10 ans) et 12 vaches élevées à Bellerive (ayant 2 1/2 ou 4 ans). Trente vaches! Voilà un beau cheptel! Quand on songe que bien des paysans (encore vers 1950) se considéraient comme assez riches lorsqu'ils en possédaient 5 ou 6... Et ne parlons pas de tous ceux qui n'en avaient que «deux ou trois», souvent même une seule... A cette trentaine de vaches, il faut ajouter 5 génisses de 18 mois, 5 veaux de l'année, 1 taureau de 4 ans *(élevé à la ferme,* comme le précise Auguste Quiquerez), 3 boeufs.

Selon les inventaires, chevaux et boeufs étaient utilisés pour les travaux des champs. Auguste et Louis possédaient *3 harnais* et *2 jougs avec les courroies, les coussins de tête en cuir.* Les machines à disposition étaient, en 1837, quasiment pareilles à celles qu'on connaissait à Saulcy vers 1900/1920: *1 charrue à la Dombasle avec palonnier, 1 versoir et 1 soc en fonte, 1 charrue ordinaire (cédée par notre père,* précise Auguste Quiquerez), *1 herse en bois, 1 herse à la Dombasle avec 21 dents, 1 herse en fer avec 21 dents, 1 houe à cheval avec binette et pièces de rechange, 1 extirpateur, 1 semoir à main.*

Ce semoir à main fut présenté au «Concours agricole de Delémont», en septembre 1868, et Auguste Quiquerez obtint une «prime», ainsi qu'il l'a noté au verso de la liste de ses décorations. Cette machine avait très vraisemblablement été construite à Bellerive pour qu'on lui décerne une distinction. Dans les inventaires, il est fait mention d'*un moulin à vanner fabriqué à la ferme.*

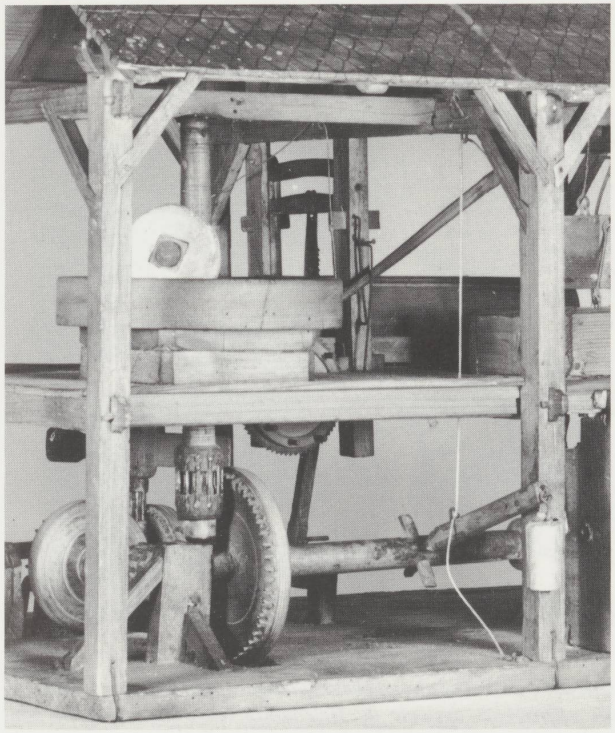
Un bricoleur peu ordinaire

Auguste Quiquerez était un homme habile de ses mains, un bricoleur de classe, qui utilisait les outils achetés par son père entre 1811 et 1822. Il en existe encore plusieurs, en fort bon état, munis des initiales J.G.Q. et de la date d'acquisition chez Lachat.

Ce collectionneur possède même une maquette faite par Quiquerez, où ont été regroupées toutes les installations hydrauliques de son temps: scierie, moulin, «ribe». Ces machines fonctionnent lorsqu'on tourne une manivelle.

Les talents de bricoleur d'Auguste Quiquerez dépassaient ceux dont font habituellement preuve les paysans. On connaît bien les travaux qu'il effectua au château de Soyhières, aussi ne vais-je pas y revenir ici; j'aimerais citer cependant quelques lignes de Xavier Kohler parce qu'elles expliquent dans une très large mesure les compétences manuelles de cet intellectuel par ailleurs peu commun: *Jean-Georges Quiquerez était l'âme de la maison: à lui seul, avec ses enfants et quelques domestiques, il avait plusieurs années dirigé le rural, puis, ayant loué la ferme, il cultivait le vaste jardin, tenait les bains, avait l'oeil à tout. – Tel fut le*

milieu où vécut Auguste Quiquerez à son retour à Bellerive, vers 1821. Comme les autres membres de la famille, il partagea le travail commun; en peu de temps, il devint un habile agriculteur, un jardinier et un arboriculteur expert, capable de faire valoir au mieux un domaine étendu. Mêlé aux gens de la campagne et aux artisans, il se fit tourneur, charron, charpentier, forgeron, ne craignant pas de manier à l'établi la hache ou le marteau, gagnant un surcroît de forces à ces rudes labeurs.[6]



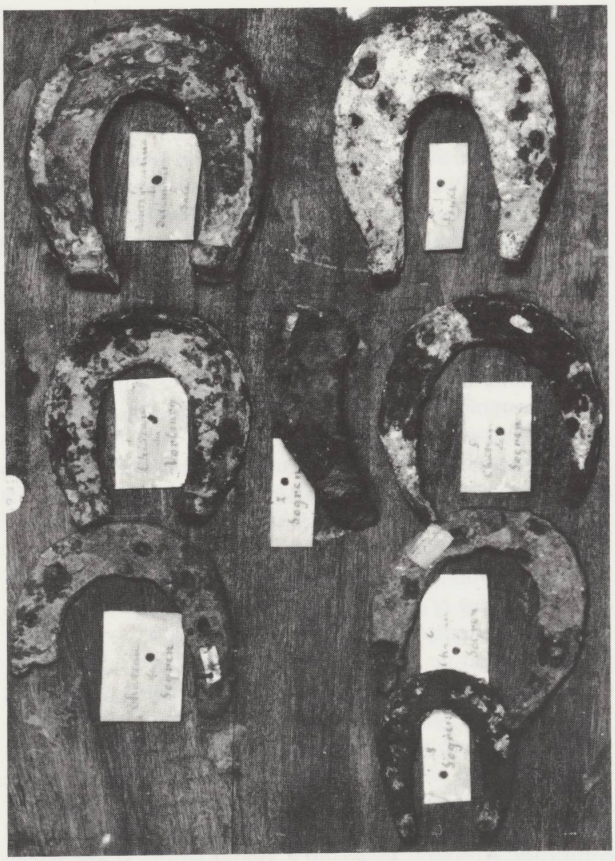
Maquette d'installations hydrauliques réalisée par Auguste Quiquerez.
(Collection André Lachat-Guenal, Develier)

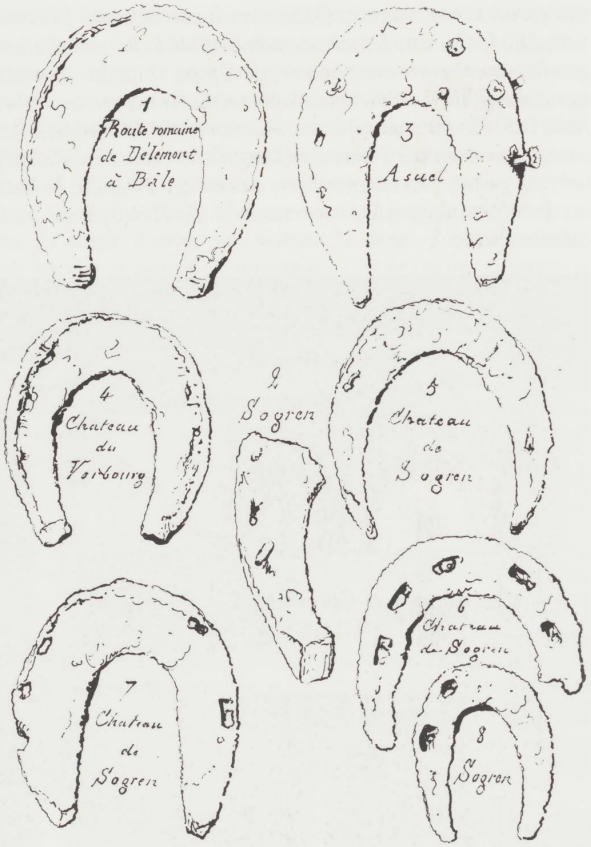
[6] «Actes» 1881.

Au «Concours agricole de Delémont», qui déroula ses fastes du 25 au 29 septembre 1868, il ne remporta pas moins de... dix «primes», ainsi qu'il appela ses succès. Les voici, brièvement résumés: un prix pour une collection d'«essences forestières», qui ne surprend pas quand on se souvient de l'acharnement avec lequel il protégea les forêts, un autre pour «des poules et un coq», puis un pour «des plants» de je ne sais quoi (ses notes sont parfois véritablement illisibles...), un autre encore pour une collection de fruits dont je reparlerai dans un instant, la distinction reçue pour ses expériences dans la culture du maïs depuis 25 ans, celle destinée à l'honorer pour ses... «fleurs d'ornement» (il était grand amateur de dahlias), trois prix pour des eaux-de-vie dont je vous donnerai des nouvelles d'ici peu, et, enfin, une mention honorable pour... *une série de fers à chevaux depuis les plus anciens temps.*

Auguste Quiquerez a soigneusement énuméré tous les fruits qu'il a présentés au «Concours agricole», détaillant les 32 variétés de pommes «Reinette», les 11 sortes de pommes «Calville», etc. La majorité des «87 espèces» exposées ont fait l'objet d'un bref commentaire de sa part: «très productive», «tardive et productive», «hâtive», «belle et productive», etc. Auguste Quiquerez exposa aussi 15 «variétés de poires», allant de la «Beurré blanc» («fruit d'espalier» et également «arbre à haut vent», qui faisaient ainsi deux variétés) à la «Castillac» (considérée comme «très rustique et productive»), de la «Poire de fer ou commune» à la «Poire à cuire et à sécher», etc. Bref, l'ingénieur arboriculteur avait quelques difficultés à indiquer des noms précis, aussi bien pour les pommes que les poires et ceci se comprend d'autant mieux qu'il ajouta au bas d'une page: *Les poires ont manqué en 1868. Il y en a plus de 50 espèces à Bellerive.* Vous avez bien lu: cinquante espèces! Et uniquement pour les poires.

A l'exposition delémontaine Auguste Quiquerez avait aussi tenu à présenter des noix provenant d'un arbre qu'il avait lui-même planté à Bellerive en 1829: ce n'est pas étonnant de la part d'un homme habité par une passion bien romantique pour la nature sous toutes ses formes; mais qu'à ce même concours de 1868 cet agriculteur distingué ait cru





indispensable d'exposer des... fers à cheval, voilà qui est moins ordinaire. Surtout de... «vieux fers dont on ne peut plus rien faire», diraient les campagnards «normaux»! Le jury présidé par J. Pallain ne partagea pas cet avis bien réaliste, puisqu'il décerna un diplôme avec «mention honorable» à cet exposant excentrique aux yeux du commun des mortels. Voici une des trois planches de cette «série de fers à cheval du Jura depuis les temps les plus anciens».

Une des planches de fers à cheval présentées par Auguste Quiquerez au «Concours agricole de Delémont», en 1868. Ces fers sont conservés par M. André Lachat-Guenal, à Develier.
En 1864, A. Quiquerez publia «Notice sur les anciens fers de chevaux dans le Jura», dans les «Mémoires de la Société d'Emulation du département du Doubs», avec trois planches, dont celle reproduite ici.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Ve V. BOUCHARD-HUZARD, RUE DE L'ÉPERON, 5.

Diplôme reçu par Auguste Quiquerez pour du cidre, du kirsch et de l'eau-de-vie de prunes.
(Collection André Lachat-Guenal, Develier)

Page suivante:
Bellerive n'a pas beaucoup changé depuis un siècle.
(Photographie de M. Armand Stocker, Saignelégier)

A Bellerive, au temps où Auguste Quiquerez y vivait

Quel était le cadre dans lequel vivait ce curieux homme? Xavier Kohler décrit cette ferme: *De l'autre côté de la Byrse, une maison de maître coquette, un jardin, où les arbres fruitiers, les charmilles, les fleurs odorantes se mariaient aux plantes potagères; une ferme spacieuse et commode s'élevait derrière, présentant toutes les aisances désirables pour un nombreux bétail et d'abondantes récoltes. Une allée large, que jalonnaient des tilleuls et des marronniers, séparait les deux bâtiments, ainsi que leurs dépendances et conduisait au pont jeté sur la rivière.*

Dès 1840, Auguste Quiquerez n'exploita plus lui-même toute la propriété de Bellerive, ainsi que le précise Kohler: *Après la mort de sa mère, il avait affermé ce bien et était rentré dans la maison paternelle où vivait sa soeur aînée, Melle Geneviève Quiquerez, femme de tant d'esprit et d'un si noble coeur, qui partagea jusqu'à ses derniers jours la vie de famille de son excellent frère. Même préfet, il n'habitait pas Delémont, il y passait seulement la journée; il ne renonça point complètement à l'agriculture, il se réserva le jardin, le pré attenant à la combe du château, où il pouvait toujours satisfaire ses goûts agricoles.*

Grâce à l'inventaire qu'Auguste Quiquerez établit en 1837, on connaît «le mobilier de ménage» à disposition des ménagères de Bellerive. Il nous apprend qu'en 1832, déjà! la traditionnelle potence mobile avec chaudron, marmite et coquelle, avait été remplacée par une installation moderne pour l'époque: *un potager composé de sa platine en fonte avec 4 couvercles, un four, 4 marmites et une casserole.* De l'âtre ne subsistèrent que *1 pelle, 1 pince, 1 tire-braise, 1 soufflet.* Comme ustensiles ménagers utilisés à cette époque relevons encore *4 casseroles en fer, 2 en cuivre, 1 bassin de cuivre, 1 autre en fer blanc, 1 passoire, 1 râpe, 1 couteau à hacher, 1 moulin à café, 1 moulin à poivre, 2 poches (louches) en fer, 3 écumoires, 2 salières, 2 couteaux pour les raves, poutières (?) en bois, 6 cuillères, 6 fourchettes, et encore une demi-douzaine de couteaux, de fourchettes, de cuillères, 18 assiettes de faïence, 6 plats et 1 saladier, 2 carafes, 3 bouteilles émaillées, 10 paniers, 1 pétrin, poches et planche pour la pâte, et des meubles de terre, 2 chandeliers de fer, 1 mouchette et 1 torchon de fer.*

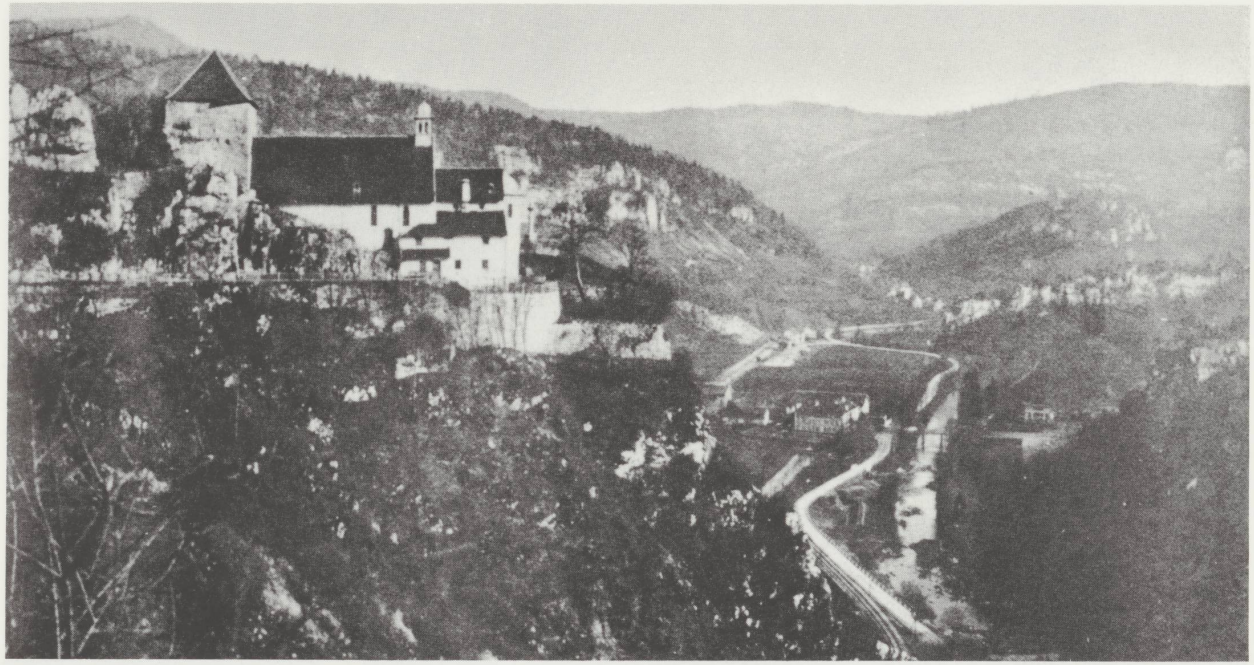
Cette énumération permet de constater que la famille d'Auguste Quiquerez jouissait d'un honnête confort pour l'époque, mais rien d'excessif comparé à des inventaires de paysans riches du XVIIIe siècle ou à ceux de bourgeois aisés. Visitons la maison de maître sous la conduite de Xavier Kohler!

Les visites fréquentes en été, parfois gênantes quand le travail débordait, étaient cependant l'unique distraction de sa vie. Auguste Quiquerez, dans ces circonstances, se multipliait. Il était tout à ses hôtes et leur faisait largement les honneurs de la maison, pourquoi ne pas dire de son musée, car c'en était un que sa demeure champêtre. Les corridors comme les chambres, offraient une ample pâture aux amateurs. Portraits des ancêtres ou des personnes illustres mêlées à notre histoire, d'une part les Keller, les Choulat, les Babé, de l'autre le farouche Bernard de Saxe-Weimar, les derniers évêques de Bâle, les almanachs de cour des derniers siècles, avec les vues curieuses de Porrentruy et d'Arlesheim, les armoiries des seigneuries et des membres du Haut-Chapitre.

Dans sa chambre de travail, sa collection numismatique, comptant plus de mille médailles, soigneusement classées d'après leur provenance, la plupart trouvées dans le pays; ses manuscrits nombreux et variés; cet aimable cicerone montrant en les expliquant les illustrations dont il les avait ornées; sa riche bibliothèque jurassienne où primaient les sources inédites, les trésors accumulés dans les archives de famille. Au grenier encore, deux salles consacrées à la géologie et à la sidérurgie avec les meilleurs spécimens de la faune du terrain sidérolitique, les scories des anciennes forges et des modèles de ces dernières travaillés par lui-même avec une habileté merveilleuse. Puis, le tour de la maison achevé, plaisir nouveau: on suivait l'avenue verdoyante, entrait dans la combe du château, gravissait le sentier au pied d'une source murmurante et, longeant les dahlias en fleurs, on parvenait aux ruines de Sogren, but du pèlerinage des visiteurs, car on n'avait rien vu à Bellerive, si l'on n'avait lié connaissance avec le pavillon qui couronne le donjon, où étaient renfermées les antiquités du maître de céans.

Delémont vers 1880.
Photographie de Jules Enard.
(Collection de M. le Dr Peyer, Laufon)

Aujourd'hui, elle n'est pas sans charme la promenade qu'on peut faire à Bellerive! Suivre le chemin serpentant à travers prés et champs, longer le ruisselet ombragé, gravir le sentier boisé conduisant à la porte du château encore et toujours close pour les visiteurs qui ne montrent pas patte blanche, observer le paysage, tout incite à faire de cette promenade un pèlerinage si l'on a en mémoire quelques notions sur la vie d'Auguste Quiquerez. La nature y est encore si belle et les lieux sont si paisibles qu'on partage volontiers l'attachement de cet auteur pour la terre jurassienne. Là, on tisse sans peine des liens étroits, profonds avec le passé du Jura, surtout si, de retour à Bellerive, on prend le sentier menant au Vorbourg. Depuis ce lieu saint perché sur un promontoire, on jouit d'une vue peu ordinaire, car on peut de là-haut lire l'histoire de la terre et des hommes. Et, ici, Auguste Quiquerez a très vraisemblablement puisé sa passion pour le passé du Jura. A noter que celui dont l'anticléricalisme a été si souvent mis en évidence, n'était pas



Le Vorbourg et Bellerive vers 1880.
Photographie de Jules Enard.
(Collection de M. le Dr Peyer, Laufon)

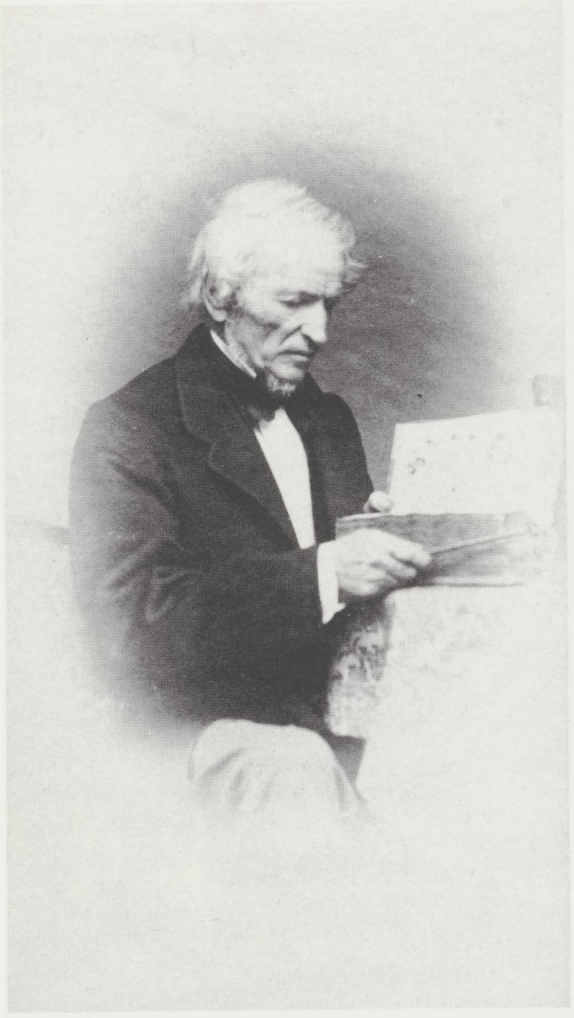
un homme irréligieux. De nombreux documents démontrent le contraire et il est certain qu'il venait se recueillir dans la chapelle séculaire du Vorbourg, dont il connaissait l'histoire et les moindres dédails archéologiques. Dans les papiers retrouvés par M. André Lachat-Guenal figurent maints objets témoignant de sa piété, et si j'en fais mention, c'est que j'en ai été surpris. Mais laissons là cette question si controversée et revenons à Bellerive.

Afin d'alimenter votre éventuelle rêverie lors d'une promenade qui vous conduirait sur les charmantes rives de la Birse, ami lecteur, admirez ces images prises à Bellerive au temps d'Auguste Quiquerez. Qu'on aime ou déteste cet homme, ces documents réalisés voilà plus d'un siècle sont précieux, passionnants même. Ils ne sont malheureusement pas datés, ces documents si propres à rendre plus proche de nous un homme qu'on connaît un peu par ses écrits et surtout par les polémiques entourant son activité politique et son œuvre.

Photos des pages 24, 25 et 26:
Bellerive au temps d'Auguste Quiquerez.
(Collection de M. le Dr Peyer, Laufon)

Quittons maintenant Bellerive et grimpons une fois encore au château de Soyhières afin de découvrir le fameux pavillon des antiquités qu'Auguste Quiquerez aménagea sur ces ruines. Xavier Kohler le décrit ainsi: *Le pavillon est bâti en bois, d'une élégante simplicité; quand on se trouve dans cette salle unique, élevée et vaste, avec son ameublement antique, on se croirait transporté dans quelque vieux manoir. Les portes et le grand buffet portent la date de 1565; les corniches et les chapiteaux des colonnes ont été sauvés de la destruction lorsqu'on reconstruisait d'anciennes églises du pays; les fenêtres ogivales ont été faites avec des fragments de vitraux peints provenant de Ste-Marie, près de Pontarlier; les chaises sont du XVIIe siècle. (...) Parmi les drapeaux appendus aux voûtes de la salle, on en remarque deux, qui ont figuré dans les troubles de 1720 à 1740: celui en soie jaune, avec la double aigle et la légende: «Rauracorum spes et salus», fut porté par le maître-bourgeois Choulat, de Porrentruy. Les vitrines, près des fenêtres, renferment une collection de sceaux des villes, des abbayes, des familles nobles du pays, ainsi que des évêques de Bâle. Quelques vases des XVe et XVIe siècles ornent l'ancien buffet du fond de la salle; le plus intéressant est sans contredit ce grand vase en faience, à couvercle d'étain, qui servit à célébrer la cène dans une église de Delémont, pendant que cette contrée était protestante. Ces petites armoires à côté du buffet, du XVIe et du XVIIe siècles, leurs tiroirs sont remplis d'antiquités celtiques et romaines recueillies dans le Jura. Sur la table, au milieu de la pièce, figurent deux reliefs, faits par M. Quiquerez: l'un représente le château de Sogren* (Soyhières), *tel qu'il devait être avant sa destruction par un parti d'Autrichiens en 1699; l'autre, l'antique collégiale de Moutier, comme elle était les dernières années de son existence, qui coïncident avec celles de Sogren, ayant été brûlée à la même époque par des Autrichiens. Nous avons passé en revue les principales pièces qui composent ce musée jurassien; notons en passant que ce local si bien choisi, est devenu trop petit pour renfermer tous les objets que M. Quiquerez a recueillis depuis trente ans* (Xavier Kohler écrivait en 1855), *sa belle collection s'augmentant chaque jour. Des fenêtres de Sogren on jouit d'une vue charmante sur le village de Soyhières et la vallée de Bellerive...*

L'entrée et l'intérieur du cabinet des antiquités aménagé sur les ruines du château de Soyhières. Les dames assises à l'entrée sont vraisemblablement les filles d'Auguste Quiquerez, qu'on voit parmi ses trésors.
(Collection de M. le Dr Peyer, Laufon)



(Collection de M. le Dr Peyer, Laufon)

Portrait d'Auguste Quiquerez

En guise d'introduction à cette notice sur Auguste Quiquerez figure tout naturellement son portrait. Avant de lire les témoignages suivants, reportez-vous à cette photographie réalisée le 3 août 1855, alors qu'il est en pleine maturité. Regardez une fois encore les autres documents où il est présenté avec sa famille, puis lisez!

Plus nombreuses que je ne l'aurais imaginé sont les personnes qui n'aiment pas Auguste Quiquerez parce qu'elles lui trouvent un visage dur, sévère, austère, rude, même antipathique. Pourquoi pas, car serait-il concevable qu'un tel homme ait eu un visage poupin? Je sais, il y a une grande marge entre ces deux extrêmes, et pour tenter de faire mieux saisir le véritable aspect de ce personnage peu ordinaire, lisons quelques lignes de son ami Xavier Kohler, tirées une fois de plus de la «Nécrologie»: *J'ai parlé tout à l'heure du maître-bourgeois Choulat; son portrait, peint en 1736, quand il était dans la force de l'âge et à l'apogée de sa puissance, orne ma chambre d'étude. Je ne puis jeter les yeux sur la figure sévère du tribun, sans penser à Auguste Quiquerez (son descendant), tant ils ont entre eux de ressemblance: cheveux roux, front haut, yeux bleus et profonds cachés sous un arc sourcillaire proéminent, bouche aux lèvres saillantes. (...) Ils sont de la même race, mais si Auguste Quiquerez avait de son bisaïeul l'air froid, la mine rude, il était tout autre dans l'intimité. Sous cette écorce rugueuse battait un des plus nobles coeurs que nous ayons connus. Il était foncièrement bon, charitable, faisant le bien sans ostentation, aimant à obliger. Que de misères il a soulagées dans ses entours, sans qu'on s'en doutât le moins du monde. Son amitié était sûre, inaltérable...*

Cet amical portrait est à rapprocher de cet extrait de la nécrologie rédigée par Mgr Bélet dans ses «Mémoires» (page 426 du second tome): *Le 16 juillet mourut à Bellerive près de Soyhières, à l'âge de 82 ans, M. Quiquerez, directeur des mines, ancien préfet de Delémont, membre de plusieurs sociétés savantes, grand amateur d'histoire et d'archéologie, auteur de plusieurs travaux historiques se rapportant principalement aux antiquités de notre pays, auteur aussi de quelques romans qui n'ont guère de mérite que pour les*

amateurs de scandales, grand travailleur, il faut lui rendre cette justice, mais travailleur sans bonne foi et sans aucun scrupule de faire faux bond à la vérité. On ne sait pourquoi, ni comment, il avait pris en haine le catholicisme et l'ancienne société; car l'un et l'autre avaient été généreux envers ses ancêtres.(...) Il n'épargna plus la soutane où qu'elle se trouvât, soit dans les presbytères, soit dans les couvents, soit sur les sièges les plus élevés de notre hiérarchie. C'était une manie véritable; mais ce qui doit consoler ses victimes, c'est que, ayant été pris plusieurs fois en flagrant déli de falsification et d'imposture, il ne trouvait plus de créance nulle part, et tout ce qu'il pouvait dire ou écrire n'avait pas plus de valeur qu'une fable ou un roman.

Terribles accusations, qu'il faut mettre en relation avec la lutte acharnée que conservateurs et radicaux se livrèrent en ce XIXe siècle si riche en mutations de toutes sortes. Cette modeste brochure ne saurait permettre une présentation un tant soit peu étendue et sereine de toute cette «histoire» passionnée et passionnante, aussi le seul fait de rééditer un texte d'Auguste Quiquerez devient-il prise de position dans cette querelle. Sans pouvoir empêcher une telle déduction, j'aimerais souligner combien le présent travail se veut non inféodé à quelque théorie que ce soit.

Incompétence et liberté

A quoi servirait-il d'exposer ici l'idéologie d'Auguste Quiquerez pour justifier, confirmer ou infirmer des avis aussi catégoriques que ceux de ses deux contemporains, Kohler et Bélet? Depuis dix ans que je lis les œuvres des gens de cette époque, je ne cesse de m'interroger sur cet antagonisme passionné et je suis toujours incapable de distinguer l'ivraie du bon grain dans ce grand champ verdoyant. Sera-ce faire preuve d'incompétence que de laisser à ces auteurs leurs opinions, de sourire de leurs anathèmes réciproques et de considérer leurs écrits comme des documents dans lesquels chacun, aujourd'hui et demain, puise librement? Si tel est le cas, du fond de mon incompétence je laisse chacun libre de croire ce qui lui plaît, la culture étant plus faite d'amitié que de «justice» rendue.

Buste d'Auguste Quiquerez.
Réalisé à une époque inconnue par un certain «Mulotin de Merus», sculpteur inconnu lui aussi.
(Collection de M. le Dr Peyer, Laufon)

Auguste Quiquerez photographié devant les ruines du château de Soyhières en compagnie de ses filles et petites-filles; de droite à gauche, Augusta Quiquerez, Anne-Louise-Marie, épouse de Joseph Rem, Auguste Quiquerez, les deux filles de Marie (Lucie, qui épousera Jules Gressly, et Augusta, qui se mariera avec Jakob Kleiber).
(Collection de M. le Dr Peyer, Laufon)

AUGUSTE QUIQUEREZ FOLKLORISTE

L'édition originale

Le texte réédité parut dans les «Actes de la Société jurassienne d'Emulation réunie à La Neuveville le 30 septembre 1879» publiés en 1879, à Porrentruy, par les soins de l'Imprimerie & lithographie de Victor Michel. Ce volume est extrêmement rare, peut-être parce qu'il fut le résultat des décisions prises en 1878, ainsi présentées par M. Carnal, secrétaire provisoire de cette société: *Pendant l'année écoulée, la Société a vu s'opérer une nouvelle évolution dans le mode de publication de ses travaux. Conformément à la décision prise à la dernière séance générale, à Moutier, le Journal L'EMULATION a été enterré après 2 ans d'existence, et les «Actes» ont de nouveau reparu.*[1]

Ce volume des «Actes» contient donc le *curieux tableau du mouvement progressif de la civilisation dans les campagnes,* comme M. Carnal définit le manuscrit intitulé *Nos vieilles gens. Leurs habitudes, leur ameublement, nourriture et costume avant la fin du XIXe siècle* qu'Auguste Quiquerez présenta aux Emulateurs réunis à la Neuveville. Pour se rendre à cette assemblée, il avait également emporté un second dossier, ainsi qu'en témoigne cet extrait du compte-rendu des travaux présentés ce jour-là: *M. le Dr Quiquerez dépose sur le bureau et fait passer sous les yeux des sociétaires deux de ses manuscrits. L'un renferme le résumé de ses découvertes d'antiquités dans le Jura; l'autre, intitulé «Nos vieilles gens», contient une description des anciennes maisons, de leur ameublement, de la nourriture et du costume de leurs habitants. M Quiquerez, avec sa verve habituelle, donne lecture de quelques pages de ce dernier travail.*[2]

Ce texte fut donc publié sous le titre un peu simplifié: «NOS VIEILLES GENS. Maisons, meubles, nourriture et costumes avant le XIXe siècle». Il occupe les pages 49 à 82 du volume des «Actes de la Société jurassienne d'Emulation» de 1879. Cette publication fit l'objet d'un tiré-à-part, paru en 1880, à Porrentruy, chez le même éditeur, comme l'indique la reproduction de la page de titre donnée à la page 40.

Que contenait le manuscrit présenté par Auguste Quiquerez lors de cette assemblée du 30 septembre 1879? Le texte reproduit dans les «Actes» 1879 bien évidemment, celui que nous rééditons aujourd'hui, mais aussi d'autres documents, ainsi que le précise M. Carnal dans son «Coup-d'oeil sur les travaux de la Société jurassienne d'Emulation pendant l'année 1879»: *Quarante-cinq planches représentent d'anciennes maisons, et d'autres, en costumes coloriés, des campagnards des XVIIe et XVIIIe siècle.*[3] L'édition originale ne reproduit pas ces 45 illustrations, ce qui a fait courir plus d'un Jurassien curieux de découvrir ces documents. Il va de soi que je me suis aussi préoccupé de retrouver ces dessins, et ce bien avant d'envisager cette réédition. Déjà lorsque je préparais «Que deviennent les anciennes fermes du Jura?», ouvrage publié en 1975 par la Société jurassienne d'Emulation, je fis de nombreuses démarches pour retrouver ces fameuses planches que Gustave Amweg semble avoir vues puisque, dans sa «Bibliographie du Jura bernois — Ancien Evêché de Bâle», il dit: «*Manuscrit 1879; 28 pages folio. Avec 41 planches magnifiquement coloriées. Publié sans les planches*».[4] En précisant que ce manuscrit est déposé à son domicile, dans sa bibliothèque, Gustave Amweg incite à croire que ces planches existaient encore en 1928, année de parution de son ouvrage.

Aujourd'hui, il n'est plus possible d'en retrouver même la trace: toutes ces illustrations coloriées ont disparu. Au Musée de Porrentruy, dans la partie du Fonds Amweg qui concerne Quiquerez on ne trouve plus qu'un gros dossier cartonné portant le numéro 7, dans lequel gisent quelques feuillets épars, de grandeurs différentes, avec deux ou trois croquis reproduits ci-après. Tel est le manuscrit de 28 pages avec 41 planches dont parle Gustave Amweg! Et encore m'a-t-il fallu beaucoup de temps pour reconstituer le texte

[1] «Actes» 1879, pages 13 et 14.

[2] «Actes» 1879, page 25.

[3] «Actes» 1879, page 17.

[4] Op. cit. numéro 6655.

de «Nos vieilles gens» à partir de ces papiers couverts d'une écriture hâtive, comme en témoignent les quelques exemples donnés plus loin. Manifestement, il ne s'agit pas du manuscrit présenté par Auguste Quiquerez aux membres de la Société jurassienne d'Emulation réunis à La Neuveville en septembre 1879, mais de notes préliminaires, d'un brouillon comprenant quelques variantes quant aux thèmes présentés et beaucoup en ce qui concerne la rédaction. Ces détails stylistiques ne seront pas pris en considération dans les pages suivantes, car ils n'apportent rien. En revanche, toutes les variantes susceptibles d'éclairer certains passages du texte publié par Auguste Quiquerez ou de compléter notre information, seront transcrites ci-après.

Les buts poursuivis par Auguste Quiquerez en publiant «Nos vieilles gens»

Auguste Quiquerez lui-même nous indique brièvement les buts poursuivis en rédigeant cette étude puisque, dans l'introduction de ce texte, il écrit: *L'histoire des temps passés offre toujours d'utiles leçons pour le présent. C'est dans ce but que nous avons recueilli quelques-uns de nos souvenirs personnels et de ceux consignés dans des documents divers, sans oublier les traditions qui, en telle matière, ont une certaine valeur. Mais, né en 1801, l'âge nous presse et nous avons hâte de laisser encore courir notre plume, pendant que la main reste ferme et la mémoire fidèle.*[5] Dans les notes manuscrites conservées au Musée de Porrentruy figure ce complément: *Ce recueil est incomplet, mais le temps me presse.*

«Nos vieilles gens» est une notice assez particulière en ce sens que les souvenirs de l'auteur y occupent une place non négligeable, même si le titre de cette étude peut faire croire le contraire lorsqu'il précise que les informations fournies concernent la vie des campagnards jurassiens «avant le XIXe siècle», donc avant la naissance de Quiquerez. A plusieurs reprises, nous le verrons, il fait part d'observations personnelles qui prouvent bien que ce repère chronologique ne doit pas être pris à la lettre. En fait, il voulait ainsi faire référence à la société traditionnelle, à celle qui commençait de disparaître sous ses yeux, à celle de la fin du XIXe siècle. Mais il est aussi certain que bon nombre des informations fournies concernent les siècles antérieurs, spécialement le XVIIe et le XVIIIe, car Auguste Quiquerez a consulté beaucoup de documents au cours de sa longue vie. Vivre 81 ans à cette époque-là n'était pas commun et M. Carnal le souligne ainsi dans son «Coup-d'oeil»: *Les sections de Delémont et des Franches-Montagnes n'ont pas répondu à l'appel du comité central, et n'ont pas envoyé de rapport à votre secrétaire. Seul, notre vénérable collègue, M. le Dr Quiquerez, a prouvé par diverses communications aux journaux, que les ans n'ont pas encore ralenti son infatigable activité.*[6]

Qu'est-ce qui pouvait bien inciter ce vieil homme à venir présenter un texte aussi différent de ses autres écrits à ses amis de la Société jurassienne d'Emulation? Quel motif le poussait à faire le voyage de Bellerive à La Neuveville malgré son âge? En guise de réponse, je citerai l'opinion du secrétaire central de l'Emulation qui, ce 30 novembre 1879, déclarait: *Beaucoup de membres semblent s'intéresser assez peu à la vie de la Société, d'autres au contraire en sont les fidèles soutiens et ne se lassent pas d'apporter le résultat de leurs études personnelles, poursuivant ainsi deux grands et nobles buts: encourager la jeunesse au travail, par l'exemple de l'activité, et enrichir notre littérature jurassienne de documents où nos descendants pourront puiser de précieux renseignements.*[7]

Ce texte me semble résumer toute la vie d'Auguste Quiquerez, sur le plan intellectuel tout au moins. Je crois que sa notice «Nos vieilles gens» atteint parfaitement les buts précités, de même que celui formulé par l'auteur lui-même au terme de son récit: *Puissent ces quelques points de comparaison entre le passé et le présent être de quelque utilité aux descendants de nos vieilles gens.*

En abordant ce thème, Auguste Quiquerez faisait-il preuve d'originalité? Oui et non! Réponse de Normand, direz-vous! Peut-être, mais pas tout à fait car, en cette année

[5] Voir page 41.

[6] «Actes» 1879, page 17.

[7] «Actes» 1879, page 20.

1879, il n'était pas le seul membre de la Société jurassienne d'Emulation à traiter un sujet en rapport avec l'art de vivre des humbles. En effet, le peintre Bachelin fit un exposé sur l'«Histoire du costume et des moeurs aux XVe et XVIe siècles» et M. Morgenthaler présenta un «Mandement de moeurs au XVIIe siècle».[8] Ces problèmes étaient donc dans l'air et, en ce sens, Auguste Quiquerez ne faisait pas preuve d'une grande originalité. Il innovait cependant en publiant «Nos vieilles gens» car, pour la première fois (tout au moins à ma connaissance), un Jurassien instruit s'exprimait par écrit sur les plus menus faits de l'existence des humbles, délaissant les thèmes à la mode qu'étaient devenues les légendes, les croyances ou les superstitions populaires. Il est évident que «Nos vieilles gens» n'était qu'un sujet d'étude parmi beaucoup d'autres puisque, pour la seule année 1879, il publia aussi «Mémoire sur les établissements burgondes dans le Jura» (dans l'Indicateur d'antiquités suisses), «Notice sur les églises du Jura» (remise à la Société d'Emulation du Doubs), «Notice sur le Cerf dans le Jura» (parue dans le Rameau de Sapin), et deux articles introuvables, hélas!: «Notices sur la croissance des arbres et la culture des arbres fruitiers» et «Amélioration de la race bovine» (bien en rapport avec mes investigations sur «Auguste Quiquerez agriculteur»...). Enfin il acheva la rédaction de son manuscrit «Les antiquités du Jura». On le voit, sa recherche sur les traditions populaires n'a pas constitué pour lui le principal sujet de préoccupation et, à tort ou à raison, je prétends que ce texte est semblable à tous ceux qu'il prépara pour venir aux assemblées de la Société jurassienne d'Emulation. En général, il traitait un thème en rapport avec l'endroit choisi pour la réunion annuelle des Emulateurs; un rapide examen des «Actes» le démontre aisément. Il arrivait cependant qu'il fît exception; ainsi, par exemple, en 1855, lorsqu'il accueillit ses amis à Delémont et Bellerive, il leur fit un exposé sur la chasse dans l'ancien Evêché de Bâle. Dès lors, la brièveté de «Nos vieilles gens», ses insuffisances aussi, tendent à prouver qu'il prépara rapidement ce texte, et je pense que c'était en vue de cette manifestation.

[8] «Actes» 1879, page 14.

La première étude folklorique d'Auguste Quiquerez?

En publiant «Nos vieilles gens», Auguste Quiquerez se préoccupait-il pour la première fois de traditions populaires? Nullement. L'examen de la «Bibliographie» de Gustave Amweg et des repères bibliographiques qu'il publia lui-même[9] montre que son premier travail sur ce sujet date de 1851.[10] Sans prétendre être exhaustif, je vais brièvement délimiter le cadre dans lequel s'inscrit cette étude intitulée «Notice sur les us et coutumes de l'ancien Evêché de Bâle.» Par les «Actes», on sait que Quiquerez la présenta aux membres de la Société jurassienne d'Emulation lors de l'assemblée du 30 septembre 1851.

Elle n'a pas le caractère ethnographique que son titre laisse supposer à un amateur de folklore d'aujourd'hui. Ce texte juridico-historique est très lié aux «rôles» des communautés jurassiennes tels qu'on peut encore les consulter dans les archives: des documents rédigés aux XIVe et XVe siècles qui ressemblent (fonctionnellement) à nos règlements communaux. Certes, ces coutumes sont fondamentales mais, à mon avis, pas déterminantes pour l'art de vivre, les croyances ou savoir-faire propres à la société dite traditionnelle, celle de «Nos vieilles gens». Au goût de l'amateur de folklore que je suis, cette notice de 1851 n'est guère marquée par des préoccupations ethnographiques. En conclusion, j'estime que ce travail n'est pas à prendre en considération comme oeuvre folklorique d'Auguste Quiquerez, même si Gustave Amweg l'a considéré comme telle, probablement à cause de son titre; il s'agit essentiellement d'une oeuvre historique à tous points de vue.

[9] Voir la fin de l'«Histoire des Institutions...».

[10] Pour la bibliographie des oeuvres d'Auguste Quiquerez consacrées aux traditions populaires, consulter la «Bibliographie» de Gustave Amweg ou «Aus: Auguste Quiquerez, Traditions et Légendes du Jura, 1877», de M.-K. Steffi, dans «Archives suisses des traditions populaires», 1971, p. 357.

Celtes et légendes populaires

En revanche le texte qu'il soumit aux Emulateurs réunis en assemblée générale à Bienne, le 23 septembre 1856, est beaucoup plus riche en documents folkloriques. N'allez pas imaginer qu'il aborda les menus faits de l'existence des humbles, des savoir-faire populaires ou des traditions sans rapport avec les Grecs, les Romains ou les Celtes! Il reste à déterminer dans quelle proportion les sources de «Souvenirs et traditions celtiques dans l'Evêché de Bâle» sont livresques, mais sans nul doute Auguste Quiquerez rapporta-t-il des faits recueillis oralement, des observations faites personnellement au cours d'enquêtes, devenant ainsi un témoin et, dans une mesure malaisément quantifiable, un folkloriste avant l'heure. Pour illustrer cela, je me contenterai de donner un exemple:

Près du chalet des Ortières il y avait un chêne colossal, au tronc duquel pendaient souvent des pattes de lièvres et quelques débris de gibier, qu'un vieux braconnier y clouait religieusement, prétendant par-là s'assurer constamment du succès à la chasse. Il tenait cet usage de son père.[11] Ayant rapporté cette information recueillie par enquête orale, comme nous dirions aujourd'hui, il l'accompagna de références puisées dans l'«Histoire des Celtes», de Pelloutier, où il est précisé que *le scoliaste d'Aristophane dit qu'en Grèce les chasseurs, qui ont fait quelque capture, ont aussi coutume, en l'honneur de Diane, d'attacher à quelqu'arbre de la forêt où ils ont chassé, la tête ou le pied de l'animal qu'ils ont tué.*

A mon avis, cet exemple illustre bien la méthode de travail d'Auguste Quiquerez dans cette recherche: établir des liens entre des travaux scientifiques parus sur ce sujet à l'étranger (notamment en France) et les traditions du Jura. Il n'est guère douteux qu'il cherchait plutôt à découvrir des traces de coutumes connues par ses lectures que l'inverse, mais il est certain que ses recherches furent accomplies avec le souci de recueillir et transmettre des traditions authentiquement jurassiennes. Pour mener ses enquêtes, il n'avait pas, me semble-t-il, qu'un but précis en tête; tout en ayant un thème déterminé, il recueillait tout ce qu'il trouvait, et, de retour au logis, il notait ses observations. Xavier Kohler en fait part, citant une lettre d'Auguste Quiquerez datée du 12 décembre 1852:

Lundi dernier, j'étais à St-Ursanne occupé à dessiner et mesurer dans l'église; mercredi, à Liesberg, mesurant et reconnaissant des antiquités romaines; jeudi, à Delémont, aux minières; vendredi, à Moutier, dessinant, mesurant, récoltant des TRADITIONS (je souligne) *– ; samedi, sous terre et pataugeant dans les boues profondes et incroyables de la commune de Courroux. Ce matin, depuis 4 heures, la plume à la main. A 8 heures, je serai à la messe à Delémont; à 9 heures, chez l'ingénieur-vérificateur du cadastre pour copier un plan de Moutier. A 1 heure, il arrive des mineurs pour faire leurs comptes annuels, et ce soir, Dieu sait si ma plume trottera de l'encrier au papier et du papier à l'encrier.(...) En voilà assez pour une chandelle qui expire dans le suif fondu et me permet à peine de vous dire à revoir, pendant que la cloche du Vorbourg sonne l'Angélus.*[12]

Qu'on me pardonne d'avoir allongé cette citation au-delà du mot «traditions», qui la motivait, mais je m'en serais voulu d'abréger ce témoignage si riche en informations sur un auteur toujours (trop) pressé... Ainsi donc, on a la preuve qu'Auguste Quiquerez s'occupait toujours de plusieurs sujets d'études en même temps et, au moment opportun, il n'avait qu'à..! puiser dans ses notes.

Même s'il a recueilli des informations auprès des vieux, il est néanmoins évident que les sources livresques et manuscrites tiennent une place prépondérante dans «Souvenirs et traditions des temps celtiques», au sujet desquelles Xavier Kohler a noté: *Les périodes celtiques et romaines, quelle mine riche pour l'explorateur! Chaque jour il découvre un filon nouveau, aussi les notices se succèdent, bien curieuses chaque fois, témoin les Souvenirs et traditions des temps celtiques (1856), Milandre, La fée Arie (1869).*[13] Auguste Quiquerez lui-même a mis en évidence la place tenue par l'histoire dans ce texte «folklorique», puisqu'il a précisé dans son introduction: *Nous n'avons pas la prétention*

[11] «Actes» 1856, page 153.

[12] «Actes» 1881, pages 311 et 312.

[13] «Actes» 1881, page 313.

d'écrire l'histoire de l'époque celtique dans nos contrées, mais seulement de consigner quelques souvenirs de ces temps si éloignés de nous, de signaler des monuments que le temps a détruits, des traditions que notre siècle tout matériel laisse effacer, des croyances de nos pères, croyances dont les enfants se moquent, devenus eux-mêmes incrédules pour ce qu'ils devraient croire encore.[14]

Au premier abord, on croirait lire un document prouvant son goût pour le folklore naissant, mais cette déclaration ressemble trop à d'autres faites tout au long de sa vie, pour qu'on puisse d'emblée être aussi catégorique. Dans ce «Monument» que les «Actes» de l'Emulation représentent pour le Jurassien ami de son passé, on pourrait puiser maints exemples; en voici un datant de 1849: *...honneur aux jeunes gens qui cultivent les lettres et les sciences, quand tant d'autres perdent dans la dissipation leurs plus belles années (...) Réflexion et persévérance, patience et modestie sont des vertus que les jeunes intelligences ne sauraient trop pratiquer. Surtout qu'elles n'oublient pas (...) que nos conseils peuvent leur être utiles.* En portant ce toast à la jeunesse jurassienne, Auguste Quiquerez ajouta même: *Il ne faut point qu'elle méprise ses aînés, dont les cheveux grisonnants annoncent plus peut-être les veilles et les travaux que le ravage des ans...*[15]

Au moins un indice laisse supposer que ce premier travail sur les traditions populaires n'est pas fortuit quant à l'époque, même si Auguste Quiquerez a tenté de nous en dissuader par avance, ainsi que l'indique cet autre passage de son introduction à «Souvenirs et traditions des temps celtiques dans l'ancien Evêché de Bâle»: *Lorsque nous avons rédigé cette Notice, nous ignorions que M. Monnier eût publié un gros volume sur ces mêmes matières et que plus d'une fois, il avait jeté un regard investigateur jusque dans nos montagnes, y soupçonnant bon nombre de choses qu'il recherchait et trouvait abondamment dans la Franche-Comté, la Bourgogne, le Bugey, c'est-à-dire des contrées jurassiennes jadis habitées par le même peuple, ayant les mêmes traditions.*[16] Quiquerez indique, en note, le titre de l'ouvrage en question: «Traditions populaires comparées. Mythologie. — Règne de l'air et de la terre.» Date de publication de l'importante étude de Monnier? 1854. Deux ans avant la présentation de «Souvenirs de traditions des temps celtiques dans l'Evêché de Bâle.» Même si Auguste Quiquerez ne fait qu'un seul renvoi à ce livre dans toute sa notice, il n'est pas douteux que cet ouvrage l'ait pour le moins impressionné, si pas incité à publier au plus tôt un dossier en chantier depuis un certain nombre d'années. Dans son introduction, il affirme: *Nous ne faisons qu'ajouter une page aux volumineux et savants ouvrages de Monnier, Cambry et Troyon, que joindre à ce qu'ils ont recueilli chez eux (en France, dans le Jura et en Suisse), ce que nous avons reconnu chez nous, corroborant leurs découvertes par des découvertes semblables, si l'on peut appeler découverte la reproduction de bien des choses dont on parle depuis des milliers d'années, et qu'on commence seulement d'oublier maintenant.* Et pour bien mettre en évidence le fait qu'il n'accomplissait pas une oeuvre originale en publiant sa notice, il ajouta: *Mais nous nous sentons bien faible pour aborder ce sujet après ces savants devanciers et si nous ne l'avions pas déjà ébauché en même temps qu'eux, quoique timidement et seulement pour notre gouverne, dans de nombreuses notes manuscrites, nous n'oserions les reproduire actuellement, dans la crainte d'être accusé de plagiat.* Manifestement, l'étude des traditions celtiques est à la mode et Auguste Quiquerez n'a pas innové en publiant cette notice.

En 1849, il avait déjà abordé cette période de l'histoire jurassienne avec son manuscrit «Monuments de l'époque celtique et romaine dans l'ancien Evêché de Bâle».[17] Trois ans plus tard, les Emulateurs prenaient encore connaissance de plusieurs travaux et rapports sur les Celtes, la Pierre-Percée de Courgenay, la Fille de Mai, etc. Mais soucieux de ne pas allonger ces notes destinées à rappeler que l'on était alors atteint d'une celtomanie prononcée, je préfère donner une petite idée du romantisme avec lequel on voyait toutes ces choses en reproduisant la «Fille de Mai» dont Quiquerez illustra son article «Souvenirs et traditions des temps celtiques dans l'ancien Evêché de Bâle».

[14] «Actes» 1856, page 90.
[15] «Actes» 1850, page 47.
[16] «Actes» 1856, page 90.
[17] «Actes» 1849, page 6.

Dessin extrait de « Souvenirs et traditions celtiques dans l'Evêché de Bâle », dans « Actes » 1856.

En Suisse comme à l'étranger, les Celtes étaient donc à la mode et Quiquerez est ainsi parfaitement à la page avec sa notice. Un détail cependant: il laisse poindre le folkloriste sous l'historien, l'archéologue ou le chartiste lorsqu'il précise dans cette même introduction de 1856: *Nous ne faisons,* (en publiant ce texte) *que réunir des matériaux épars, dont quelques-uns sont déjà publiés dans des notices que nous avons écrites, et dont les autres se trouvent consignés dans des liasses de documents et en majeure partie dans un de nos manuscrits sur l'histoire des monuments de l'époque celtique et romaine dans notre contrée, tandis que beaucoup d'autres, renfermés seulement dans notre mémoire, pourraient se perdre et s'effacer, sans qu'il en restât de traces. Peut-être ne serait-ce pas un mal, mais s'il en pouvait aussi résulter quelque bien pourquoi ne les écririons-nous pas?*

Une oeuvre folklorique toujours inédite: «Traditions et légendes du Jura»

En accordant ainsi de l'importance aux souvenirs, à la tradition orale, Auguste Quiquerez laisse prévoir dès 1856 d'autres travaux sur les traditions et les coutumes populaires. Résumons brièvement les thèmes qu'il aborda: «Un procès de sorcellerie», en 1857 et 1867, «La pierre du scandale» et «La pierre des mauvaises langues», en 1866, «Coutumes, traditions et superstitions» constituèrent le thème d'une série d'articles parus en 1871 dans la «Tribune du Peuple», puis, entre 1869 et 1879, différents textes sur les fées, notamment la fée Arie, et d'autres coutumes. La principale œuvre folklorique d'Auguste Quiquerez est restée inédite. Terminée en 1877, elle précède de peu «Nos vieilles gens».

Quiquerez y fait œuvre de pionnier dans le Jura. Ces «Traditions et légendes du Jura» ont influencé les folkloristes jurassiens: Arthur Daucourt et Joseph Beuret-Frantz publièrent de nombreuses légendes en s'inspirant de celles du manuscrit de Quiquerez.[18]

Le grand départ pour les études folkloriques dans le Jura se situe cependant juste à la fin du XIXe siècle, à l'époque de la création de la Société suisse des traditions populaires qui, en 1897, publia le premier numéro de sa précieuse revue «Archives de la Société suisse des traditions populaires». La relative rareté des travaux d'Auguste Quiquerez dans le domaine folklorique s'explique-t-elle par ce que d'aucuns appellent son attitude hautaine et son manque de considération pour le peuple? Je ne suis pas convaincu que ce soit là l'explication la meilleure. Bien que je n'aie pas pu décou-

[18] Le texte conservé aux Archives de l'Etat de Berne compte 424 pages. Le manuscrit 6654, présenté par Gustave Amweg dans sa «Bibliographie», a 369 pages. Les deux manuscrits existent-ils réellement? Lorsque je préparais «Que deviennent les anciennes fermes du Jura?» et que je recherchais les fameuses planches de «Nos vieilles gens», j'ai vu celui qui est conservé à Berne. Quant à l'autre, je ne l'ai pas découvert, mais il en est encore et toujours question puisque, en mars de cette année, un historien jurassien m'affirmait l'avoir consulté «quelques années auparavant» et s'efforçait de le retrouver. La question n'est donc pas réglée, pas plus que celle de la disparition des planches destinées à compléter «Nos vieilles gens».

vrir un texte formel à ce sujet, il est vraisemblable que ce notable instruit et pressé par mille tâches urgentes n'ait pas été très porté à entretenir d'étroites relations avec les humbles gens. D'ailleurs, le menu peuple n'avait certainement pas la prétention de fréquenter un «chire», c'est-à-dire un Monsieur qui, aux agriculteurs tout au moins, ne manquait aucune occasion de donner des conseils par ses écrits et «le bon exemple» par la manière dont il exploitait son domaine. Des gens comme Auguste Quiquerez, les campagnards «s'en gênaient», même s'ils ne manquaient aucune occasion de les poursuivre en justice pour défendre leurs droits. Les paroissiens de Soyhières ne se privèrent pas de le faire âprement dès 1834, pour obliger le notable de Bellerive à «faire comme tout le monde», mais Auguste Quiquerez se battit habilement, gagna ce procès et l'inimitié des catholiques du lieu, surtout celle du curé et de ses confrères. Bref, on connaît cet antagonisme, mais il ne faudrait pas en déduire que Quiquerez n'accordait aucune considération au peuple qu'il représentait et défendait. Il se fit beaucoup d'ennemis, mais méprisait-il pour autant ceux dont il voulait défendre les intérêts? Je ne le pense pas. A mon avis, si Auguste Quiquerez a peu écrit sur la vie des petites gens, c'est parce que ce n'était pas du tout à la mode, comme nous l'avons vu, et parce que sa curiosité l'incitait à toucher à tout. Enfin, pour ce fait: *Notre éloignement de toute grande bibliothèque où l'on peut puiser à pleines mains dans les matériaux recueillis par d'autres, ne nous permet pas d'entrer dans la voie qu'ont suivie M. Monnier et d'autres savants. Une autre raison nous empêche encore de prendre ce chemin, c'est la difficulté de publier de tels écrits; nous nous estimerons fort heureux si la Société jurassienne d'Emulation veut bien admettre cette notice dans ses mémoires.*[19] Que dire de plus? Que «Traditions et légendes du Jura» est encore et toujours... inédit!

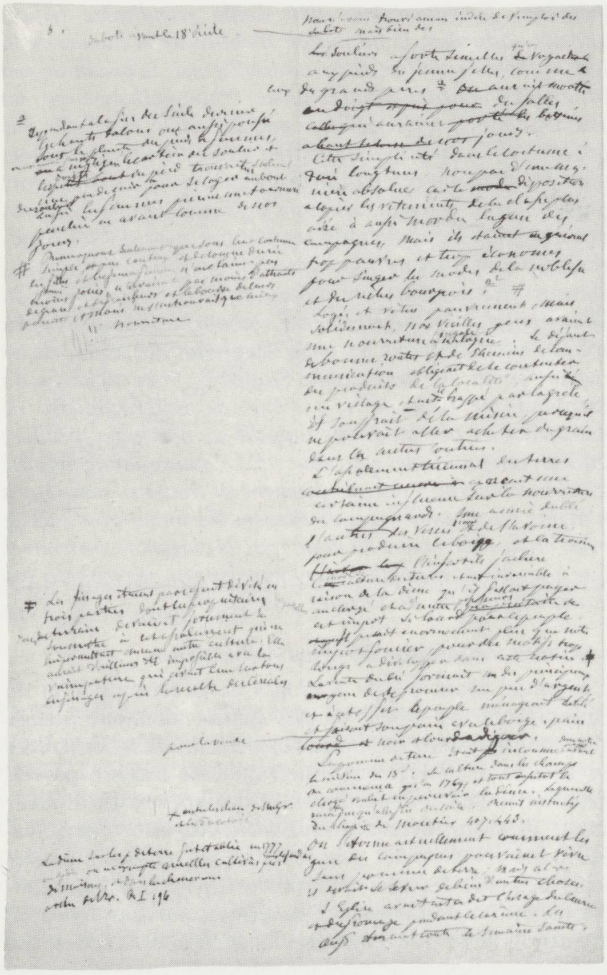
Cette étude rédigée en 1877 est liée à «Nos vieilles gens» par les thèmes abordés et, surtout, par l'esprit dans lequel ces deux travaux furent conçus. Les propos suivants nous permettent de savoir de quelle manière Auguste Quiquerez s'informait: *Lorsqu'on fait une enquête, il ne faut rien mépriser. Si j'apercevais une vieille grand'mère faisant tourner son rouet, je lui parlais d'abord de la qualité de la filasse enroulée autour de sa quenouille et de la beauté de son fil, avant d'aborder d'autres sujets.* Toute personne qui, un jour ou l'autre, a fait quelque enquête orale, n'a-t-elle pas procédé de la sorte? Le travail des vieux n'est plus le même, mais la méthode n'a pas changé, malgré les enregistreurs portatifs qui, souvent, sont un obstacle... Mais écoutons encore Auguste Quiquerez nous faire part de ses expériences: *Combien de fois, après une course pénible, nous entrions fatigués dans une auberge de village et tandis qu'on nous préparait un modeste repas, toujours le moindre de nos soucis, nous arrêtions les récits saugrenus des hôtes, en les mettant sur la voie des légendes locales. (...) Ces choses qu'on racontait au coin de (...) l'âtre de la chaumière, ne méritent-elles pas qu'on les rappelle de nos jours, pendant qu'il en reste quelques souvenirs? En d'autres pays, plusieurs auteurs de mérite n'ont pas dédaigné de traiter ce sujet. Nous n'avons pas la prétention de pouvoir les imiter avec succès, mais on ne nous taxera du moins pas de plagiat, en écrivant ce que nous avons recueilli en explorant le Jura, par monts et par vaux, depuis plus de soixante ans.*[20]

Les notes manuscrites de «Nos vieilles gens»

L'essentiel ayant été dit à propos de la conception et de l'importance de «Nos vieilles gens», donnons encore quelques informations sur les notes manuscrites conservées au Musée de Porrentruy. Bien qu'il ne s'agisse pas du manuscrit remis à l'imprimeur, ce document est très révélateur de la manière de travailler d'Auguste Quiquerez. En lisant «Nos vieilles gens», les lettrés ne seront pas les seuls lecteurs à déplorer des lourdeurs stylistiques, des répétitions, des emplois incorrects de termes, que sais-je encore? Beaucoup aussi trouveront des longueurs, des redites, des maladresses peut-être, mais il n'en demeure pas moins que ce texte est intéressant. Même si l'on n'est pas en présence d'un grand écrivain, on ne reste pas indifférent. Ces remarques n'ont rien de neuf puisque le fin lettré Xavier

[19] «Actes» 1856, page 92.

[20] Archives de la Société suisse des traditions populaires, 1971, volume 67, pages 361 et 359.



Un extrait des notes manuscrites d'Auguste Quiquerez pour «Nos vieilles gens».
(Document conservé au Musée de Porrentruy)

Kohler a défini ainsi le style de son ami: *L'auteur de l'Age du fer n'avait point une plume exercée comme ses contemporains, Péquignot, X. Stockmar, J. Thurmann (...), il n'a rien de commun avec ces maîtres de l'art de bien dire. Il est LUI, ayant un cachet d'originalité bien prononcé. Lisez trois lignes de sa main, vous en reconnaîtrez l'auteur. (...) Ecrire lui était souvent pénible. Il nous écrivait en juin 1847: «Vous trouverez sans doute plus d'une faute d'étourdi dans mes pages, et ensuite un style qui m'a souvent déplu sans que j'aie pu le corriger, sans changer le sens de la rédaction.» Du reste, il se ressent des études plus que médiocres qu'on nous faisait faire dans le temps.* Après cette citation, Xavier Kohler tint à préciser: *Un défaut d'Auguste Quiquerez était d'écrire trop vite et de ne pas revoir son travail. (...) Le solitaire de Bellerive, s'il composait, lançait toujours sa plume au galop, elle allait prestement de «l'encrier au papier, du papier à l'encrier», plusieurs pages durant, «tout d'une coulée» et ne s'arrêtait qu'après avoir parcouru sa carrière. Il s'inquiétait peu de la forme et n'avait cure que du fond. Il relisait rarement ce qu'il avait rédigé, faute de temps, et pressé d'aborder un autre sujet. (...) Une étude à peine achevée, elle partait aussitôt et parvenait toute chaude à son adresse. De là des incorrections, des lapsus calami inévitables. (...) Ces réserves exprimées, et l'impartialité nous les dicte, on ne peut contester à l'écrivain jurassien des qualités remarquables. (...) Quoi qu'il décrive, il est de son temps et trace des tableaux inimitables, frappants de ressemblance.*

Que dire de plus et de meilleur? Rien, sinon que j'ai assez aimé «Nos vieilles gens» pour rédiger ces quelques commentaires afin de vous faire partager mon enthousiasme et ma joie!

Soyhières, par Merian Matthäus le Vieux (1593-1650).
Gravure de 1620.

NOS VIEILLES GENS

Maisons, Meubles, Nourriture & Costumes

avant le XIXe siècle

PAR

A. QUIQUEREZ

Docteur en philosophie, Officier d'académie, Membre actif ou correspondant de nombreuses sociétés savantes suisses et étrangères.

PORRENTRUY
IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE DE VICTOR MICHEL
1880.

NOS VIEILLES GENS

Maisons, meubles, nourriture et costumes avant le XIXe siècle ①

par A. QUIQUEREZ.

INTRODUCTION. ②

Après avoir étudié, dans plusieurs de nos publications, les diverses antiquités du Jura bernois, depuis les temps préhistoriques jusqu'au moyen âge, décrit les anciennes églises, les manoirs féodaux, tant ceux bâtis sur des rochers que les maisons fortifiées, qui étaient presque aussi nombreuses que nos villages, les maisons des bourgeois de nos villes, nous ne pouvions oublier de dire quelques mots des habitations du peuple des campagnes avant le XIXe siècle, et de quelques-unes des choses qui s'y rattachent, telles que le mobilier, la nourriture, le costume de leurs habitants.

Il ne reste plus guère d'anciennes maisons ; le petit nombre qu'on en remarque encore éprouve tour à tour des restaurations qui détruisent jusqu'aux derniers vestiges de ces demeures. Leur vieux mobilier disparaît encore plus rapidement et, avec ces meubles, les usages de table et les vêtements d'autrefois.

Tout cela cependant a de l'intérêt pour ceux qui étudient la marche des choses, et le résumé de nos recherches prouvera qu'il y a progrès dans le bien-être matériel du peuple des campagnes, quoique sous le rapport moral le progrès laisse encore à désirer.

Fac-similé du tiré-à-part des «Actes de la Société jurassienne d'Emulation».

L'histoire des temps passés offre toujours d'utiles leçons pour le présent. C'est dans ce but que nous avons recueilli quelques-uns de nos souvenirs personnels et de ceux consignés dans des documents divers, sans oublier les traditions qui, en telle matière, ont une certaine valeur. Mais, né en 1801, l'âge nous presse et nous avons hâte de laisser encore courir notre plume, pendant que la main reste ferme et la mémoire fidèle.

I. Habitations.

Nous n'avons pas de données certaines sur les habitations des peuples primitifs de nos montagnes. Elles ne devaient guère différer de celles qu'on attribue aux peuplades qui établissaient leurs demeures sur des pilotis le long des rives des lacs. Elles ne pouvaient être qu'en bois, aussi longtemps que l'usage des métaux fut inconnu. Le peu de vestiges que nous en avons découverts nous a pleinement confirmé dans cette opinion ; car, sur les emplacements où les constructions ont existé, il n'y aucune trace de l'emploi de la pierre, mais au contraire du charbon et des cendres révélant la cause de la destruction de ces habitations purement ligneuses. Les cavernes du Jura, les abris sous roches qui ont été habités alors n'ont guère plus laissé de débris.

Dans nos recherches et publications sur le premier âge du fer, nous avons plus d'une fois décrit les huttes des industriels qui s'occupaient de sidérurgie. Elles n'étaient que la continuation de celles des temps antérieurs. Elles ne différaient guère de celles des autres habitants du pays et surtout de ces petites métairies éparses dans les montagnes. Souvent celles-ci ont dû leur naissance aux bûcherons, charbonniers et forgerons des anciens temps et elles ne pouvaient guère en différer que par un peu plus de grandeur, afin de pouvoir y loger leurs animaux domestiques et une partie de leurs fourrages d'hiver. Ces huttes en bois ronds superposés horizontalement, et joints ensemble par des entailles à mi-bois, seulement dans les angles, ont été d'abord couvertes en fougères, en branches de sapin et en écorce d'arbres divers, si faciles à se procurer, en plus ou moins grandes pièces à l'époque de la sève et qui faisaient d'assez bonnes toitures. Ce n'est que plus tard que la découverte du fer et son emploi a permis de remplacer les écorces par des pièces de bois fendus, des bardeaux, et, dans les vallées, où les céréales étaient plus abondantes, par de la paille. Aussi les toits de chaume ne se voyaient dans notre Jura, que dans le pays de Porrentruy.

A l'époque romaine le peuple a conservé ses huttes en bois. Les habitations des grands propriétaires romains ou gallo-romains étaient seules construites en pierre, couvertes en tuiles, avec l'architecture en usage en Italie et tout le confort des villas romaines. Il n'y avait à l'entour que des huttes en bois. Les débris des villas romaines que nous avons découverts en tant de localités de notre contrée, révèlent constamment ce fait. Durant la période barbare, les Burgondes ne changèrent pas cet état de choses. Ils groupèrent leurs maisons de bois, près des ruines des établissements romains qui leur échurent en partage, et ils ne bâtirent point de maisons en pierre.

Au moyen âge les châteaux, les monastères, les églises offraient seuls des édifices en pierre. Aux alentours se groupaient les demeures des vassaux et colons. De là vient que nos villages que la peste fit abandonner au XIVe siècle, n'ont pas laissé de traces de murailles ; parce que les maisons étaient toutes en bois et n'avaient guère de mur qu'à un des angles occupé par la cuisine servant en même temps d'habitation. Tout le reste des maisons était en bois et même dans nos villes, on trouve au XIVe siècle, la fréquente indication de maisons en bois. On en remarquait encore des restes au commencement de notre siècle.

On y voyait des toitures plates, couvertes de bardeaux, et il n'y avait guère de murs que pour la façade sur la rue. Cependant, dans le courant du XVe siècle, les maisons en pierre, avec toitures en tuiles, commencèrent à prédominer dans les villes. Un tableau représentant l'incendie de Delémont en 1487, nous montre la majeure partie des toits en tuiles. Les fenêtres sont en général, à deux meneaux, excepté au bâtiment de la préfecture actuelle, où il y en avait à trois meneaux ; ce que nous avons reconnu lorsqu'on y fit des réparations vers 1840. A la vérité le tableau préindiqué n'avait pas pour but de révéler l'architecture d'alors, mais seulement de rappeler un grand désastre ; aussi on n'y remarque pas de toit en bardeaux tandis qu'il y en avait encore au commencement de notre siècle.

On vient de le dire, durant tout le moyen âge, il n'y avait d'édifices en pierre que les châteaux, les monastères et les églises. De là vient que lorsque dans les campagnes on remarque des fondations d'édifices d'époque inconnue, le peuple dit qu'il y avait en ce lieu une église ou un couvent. Nous pourrions citer de nombreux exemples de ce dire populaire qui a été pour nous un guide qui nous a constamment fait découvrir des ruines ro-
⑤maines. Le même fait a été observé dans d'autres pays.

L'art du maçon était si peu développé dans nos campagnes que les murs du cimetière autour de la vieille église de Courrendlin déjà nommée en 866, sont bâtis en cailloux ramassés dans la Byrse et non pas en mœllons, si abondants dans les rochers voisins ; mais il aurait fallu
⑥les extraire en ouvrant une carrière. Le fer était rare, fort cher, et on ne l'employait guère dans la construction des édifices. Les portes mêmes et les fenêtres des châteaux tournaient sur des pivots de bois et se fermaient par une barre en bois. Ce mode de fermeture et de penture se voit encore çà et là dans nos vieilles maisons.

Remarquons encore que, jusque fort tard, les scieries marchant à l'eau étaient fort rares, en sorte qu'elles se trouvaient souvent très éloignées des habitations, avec des chemins extrêmement défectueux qui ne permettaient pas de conduire les bois depuis la forêt et de ramener les planches que ces scieries auraient pu débiter. Ces usines travaillaient avec une grande lenteur et nous en avons un modèle du XVIIe siècle qui révèle complètement leur mécanisme primitif. L'art du scieur de long était peu pratiqué et dispendieux. Il est cependant ancien, puisqu'une gravure, à la suite du Glossaire de Ducange, donne un dessin présentant deux scieurs de long sur une médaille du Bas-Empire. Nos scies avaient conservé la denture de celles romaines à doubles dents, comme on en avait encore de nos jours. Elles limaient le bois, au lieu de le couper. A défaut de scie, on fendait les billes avec des coins et la hache amincissait les pièces pour en former des madriers, plutôt que des planches. Nous avons trouvé ce mode de procéder indiqué dans des documents de la fin du XVe siècle et du commencement du suivant. On voit encore dans de vieilles maisons de ces planches faites à la hache. Nous en avons remarqué à Underve-⑦
lier, village situé sur des cours d'eau qui font mouvoir actuellement plusieurs scieries. On retrouve l'indication de ces sortes de planches en 1516, pour la construction d'une forge à Bourrignon. C'est de cette manière que Jean Droz bâtit sa maison au Locle, lorsqu'il alla défricher ce lieu en 1303. (Boyve, annales 263. — Hist. des forges du Jura, p. 82). Ces faits révèlent combien les habitations étaient pauvrement construites et quelle devait être la rareté des meubles du moment qu'il fallait les faire avec des planches façonnées à la hache.

Ces maisons en bois n'avaient point de cheminées. On faisait le feu soit au milieu, soit à un angle de la cuisine et la fumée sortait, comme elle pouvait, par dessous le toit, après s'être répandue dans tout l'édifice, enfumant jusqu'aux fourrages et autres récoltes. On trouve encore

quelques rares cuisines avec ce mode défectueux, resté très-commun au commencement de notre siècle. On pourrait nommer plusieurs grandes fermes dans lesquelles on trouvait, en entrant, une vaste cuisine soit voûtée, soit couverte d'un lourd empoutrage. A droite, était l'âtre, quelques grosses pierres servant de chenets, une crémaillère en bois, avec des entailles pour en varier la longueur, était fixée à une grosse solive et soutenait un chaudron en bronze, ceux en fonte de fer de même forme ne sont arrivés que plus tard. A gauche, un dressoir en sapin garni de quelques vaisselles en bois ou en terre commune. A droite, la chaudière à fromage pendue à un bras tournant sur pivot, avec la presse posée sur une auge en bois creusée à la hache et sentant l'aigre. Au fond de la cuisine, sur un empoutrage se trouvaient les tas de foin. On y montait par un escalier de poules et sur le bord de cette plate-forme se trouvaient les lits des domestiques et ouvriers. Ceux des maîtres et des enfants se voyaient dans la chambre voisine éclairée par une seule fenêtre, très-petite, garnie tardivement de cibles rondes, à peine (8) translucides.

C'est près de cet âtre rustique que le soir, à la veillée, se tenaient les jeunes filles occupées à des travaux divers et faisant la causette avec les garçons, sous la garde de leur mère. Si les visiteurs arrivaient quand les filles étaient déjà couchées, certaines mères les réveillaient en criant : « Filles, levez-vous voici les garçons ! » Nous avons connu un de ceux-ci qui, pendant dix ans, alla ainsi à la veillée et finit par épouser une autre femme que celle qu'il courtisait. Cette dernière n'attendit pas l'année pour en faire de même.

On voit à Develier une maison de 1537, où l'on a déjà employé largement la pierre et essayé de faire un tuyau de cheminée ; ne sachant comment s'y prendre, l'architecte imagina de le poser sur 4 arcades ménagées à cet effet dans les murs environnant la cuisine. Il fit alors monter la cheminée en la rétrécissant graduellement jusqu'au faîte de la maison. (*) Cette cheminée forme ainsi un grand cône carré et creux, mais en échange de cette énorme construction, il ne perça dans la muraille qu'une seule fenêtre excessivement petite, plus propre à donner un peu d'air que du jour. Mais alors, comme longtemps auparavant et encore bien après, le verre était si rare et si cher, qu'on n'en voyait que dans les riches églises et dans quelques châteaux pour peu de fenêtres même. Les autres se fermaient en hiver avec des planches, de la paille, de la mousse, et dans les bonnes maisons, avec du parchemin et plus tard du papier huilé. Les lanternes étaient garnies de lames de corne et nous en avons encore vu l'usage.

Cette cuisine de Develier n'avait point d'âtre ; on faisait le feu sur le pavé recouvrant seulement une partie du sol. La chambre voisine ou le poële est très-basse ; elle est éclairée par une fenêtre à quatre meneaux. Le plafond laisse voir les grosses solives qui séparent cet appartement du premier étage, plus bas encore que le rez-de-chaussée et n'ayant que deux petites fenêtres. La cave, n'est point voûtée.

Cependant l'architecture commença à faire des progrès dans nos campagnes dès le XVe siècle, lorsque la féodalité tombant en décadence ne permît plus la guerre de château à château et restreignit ce fléau à l'usage des souverains laïques et ecclésiastiques. Les premiers ont conservé ce privilège sauvage et ils en usent encore à cœur-joie. Toutefois lorsque l'emploi de ce moyen extrême devint plus rare, les gens des campagnes, moins courbés sous le joug de la féodalité, se hasardèrent peu à peu à construire des habitations en pierres, tout en continuant d'employer le bois pour leurs dépendances. On voit en-

(*) Montaigne dans un voyage fait en 1580, décrit des cheminées pareill en Alsace.

core à Courtemaiche un curieux exemple d'une de ces maisons et grange, bâtie en 1577 par un noble de Contenans, se disant seigneur de Courtemaiche, et qui, nonobstant ce titre et ses parchemins de plusieurs siècles, était plus mal logé que nos pauvres paysans actuels. Cette maison seigneuriale n'avait que deux fenêtres sur la rue, une grande et une petite, avec un étage sur le rez-de-chaussée. La tourelle ronde à un angle de la maison servait de cage à un escalier de pierre en spirale, et sur le faîte grinçait une girouette aux armes du gentilhomme. Les nobles de Contenans étaient une branche de ceux de Cœuve, dont l'écusson d'azur était chargé d'une cuve d'or d'où sortait une femme nue. Le sire de Contenans ayant obtenu en fief le château de Milandre, sous lequel une caverne célèbre était censée servir de demeure à la fée Arie, ou à une Mélusine, moitié femme, moitié serpent, avait trouvé plus noble de substituer cette dame à la femme vulgaire de l'écusson de Cœuve.

La grange et les écuries de M. de Contenans étaient bâties en bois et couvertes en chaume, comme celles des paysans voisins. Cependant à Courtemaiche, il y avait encore plusieurs nobles qui y possédaient des maisons peu différentes de la précédente. La plupart ont été transformées ou démolies de nos jours. Ce fait se retrouve dans divers villages d'Ajoie, où des rejetons de la vieille noblesse existaient encore, quoique bien déchus. Ils habitaient des maisons en pierres, mais qui n'avaient plus aucun rapport avec les anciennes demeures féodales. En imitation de ces édifices, les paysans émancipés de plus en plus, voulurent aussi avoir des maisons en pierres et l'on en voyait encore plusieurs au commencement de notre siècle à Chevenez, Cornol, Courtemautruy, Asuel, Courroux et autres lieux. Nous avons pu en dessiner encore quelques unes, mais à côté de ces maisons murées et
(10) couvertes en tuiles, ou en dalles, comme à Chevenez, il restait des types des vieilles maisons en bois à toiture en chaume, dans le pays de Porrentruy, tandis que dans le restant du Jura, où la culture des céréales était plus restreinte, on ne voyait que des toits en bardeaux. Nous citerons une maison à Courroux, du XVe siècle, bâtie isolément de la grange et dépendances, et une autre du siècle suivant attenant à la grange.

Çà et là, au XVIe siècle, on commença à bâtir des maisons en pierres, avec des fenêtres à deux ou plusieurs meneaux, généralement garnies de petites vitres rondes, soufflées, comme on le reconnaît au bouton qui sort au centre du disque. Ces vitres étaient encore en usage au siècle dernier et l'on en voit encore à quelques vieilles maisons. On pourrait aussi remarquer que dès le XVe siècle et aux suivants, les moulins appartenant aux princes-évêques ou à de riches monastères furent bâtis avec plus de solidité et de luxe que les maisons des paysans. On en voit un exemple au moulin de Liesberg. Quelques fermes, possédées également par le souverain ou des familles riches, furent alors bâties avec plus de soins. Nous citerons une maison à la Hogerwald, où l'on voit des fenêtres à plusieurs meneaux ornées de colonnes et de sculptures qui révèlent un certain art. On a usagé le calcaire blanc à nérinées qui est facile à tailler et qui se trouve dans le voisinage.

Ce n'est que dans la seconde moitié du XVIIe siècle qu'on a commencé à bâtir dans les villages des maisons un peu plus commodes, lorsque le pays fut remis des calamités de la guerre dite de Trente ans ou des Suédois et qui désola notre contrée. On voit encore souvent des restes de ces maisons du XVIIe siècle, surtout dans la Prévôté de Moutier qui, à raison de sa combourgeoisie avec Berne, n'eut pas à souffrir de cette guerre et put jouir des avantages de la neutralité suisse.

Chaque partie du Jura offrait autrefois un type particulier dans l'architecture de ses maisons. Dans la Prévôté de (11)
Moutier qu'on vient de nommer, les portes des granges

sont en pierres de taille en forme de voûte surbaissée. Les toits très-plats et en bardeaux, sont à deux pans couvrant d'une seule pièce l'habitation, la grange et les écuries. Les appartements sont bas et lambrissés. Cet usage est général dans les anciennes maisons du pays. En y ajoutant l'habitude de ne point élever le rez-de-chaussée au-dessus du sol, on rendait les habitations plus chaudes, mais peu saines. Les écuries offraient encore bien plus ce défaut.

Les maisons de la Prévôté, durant les XVIIe et XVIIIe siècles, étaient grandes et propres ; elles indiquaient l'ordre et l'aisance qui distinguèrent cette contrée depuis la Réformation religieuse. Celle-ci, par la suppression des fêtes qui faisaient perdre près du quart de l'année, par l'établissement de tribunaux de mœurs très-sévères, par plus d'instruction, avait eu une influence heureuse sur cette contrée. Elle y avait amené l'amour du travail et de l'ordre ; la vie simple et une piété plus vraie que celle précédente.

Il en était à peu près de même en Erguel, pour les mêmes motifs. On y voit encore un exemple très-remarquable de ces sortes de maisons à Sombeval, où la classe agricole est restée prédominante, tandis qu'ailleurs l'industrie horlogère a fait changer totalement l'architecture.

Les maisons de la rive gauche du lac de Bienne présentaient autrefois beaucoup plus que maintenant un type tout différent des précédents. Cette contrée toute viticole n'avait besoin que de celliers et de là l'absence si générale de granges et d'écuries à côté, ou ajoutées aux habitations.

Les Franches-Montagnes, pays de neige, offraient aussi des maisons basses, à toits très-plats, chargés de pierres pour tenir les bardeaux. Toutes ces toitures sont garnies de chéneaux en bois pour ramasser l'eau de pluie et de fonte des neiges et la conduire dans des citernes, à raison de l'absence de courants d'eau et de sources. Le bois dominait dans toutes ces constructions, même pour les tuyaux de cheminées.

Au val de Laufon l'architecture se rapproche de celle du canton de Soleure, de la Haute-Alsace et du canton de Bâle. L'emploi de la pierre, pour les habitations est plus commun. Les toits en bardeaux, déjà plus rares, sont remplacés par des couvertures en tuiles.

En général toutes les vieilles maisons des campagnes étaient construites en sorte d'avoir une place plus ou moins grande devant la porte de la grange inférieure, ce qu'on appelait l'*Etua* ou *Etual*. Elle servait de premièr abri en arrivant au logis. C'est là qu'on mettait les bœufs sous le joug et qu'on garnissait les chevaux de leurs colliers de toile doublés de paille, avec des cordes pour les traits et point ou très-peu de cuir. Dans les écuries et les granges on n'avait aucun ferrement pour les portes ; elles tournaient sur pivot, avec un loquet et une barre de bois pour serrure. Partout des charnières en bois remplaçaient les nôtres en fer, et des chevilles tenaient lieu de clous.

Quant au mode de chauffage des maisons, il était des plus élémentaires. Les plus anciennes habitations n'ayant que la cuisine pour tout appartement, c'était le feu de l'âtre qui formait le calorifère le plus usuel. Ce feu servait en même temps à l'éclairage, car on ne connaissait pas les chandelles et l'huile était rare. L'usage de se coucher avec le soleil faisait économiser le luminaire. Un proverbe disait, à ce sujet, que les montagnards dormaient seize petites heures durant l'hiver, pour le motif précédent. Lorsqu'on améliora les habitations et qu'on ajouta une chambre à la cuisine, on y plaça un poële construit en pierre et en terre glaise, puis en briques, avec la même terre. Ce n'est guère que dans le XVIIe siècle qu'on vit apparaître dans les villages le luxe des poëles à carreaux vernissés offrant des dessins ou figures en relief. Nous avons constaté leur usage dans les châteaux déjà à la fin du XVe siècle. Souvent ces fourneaux renfermaient un four à pain, après que l'obligation de cuire au four banal

eut été remplacée par une redevance en argent au seigneur ou au souverain. Ces fourneaux étaient entourés de bancs et, au-dessus, il y avait un séchoir en perchettes ajustées au plafond pour y suspendre le linge et les habits mouillés.

Il est possible qu'avant les grands poëles on avait déjà des petites cheminées (des foënetats) servant à l'éclairage plutôt qu'au chauffage de la chambre de ménage. Elles étaient construites à hauteur d'appui dans l'épaisseur du mur séparant la chambre de la cuisine et elles avaient un petit conduit pour la fumée. On en voyait encore dans beaucoup de maisons au commencement de notre siècle. On y brûlait du bois fendu menu et très sec pour éclairer la chambre et permettre le travail des fileuses et autres ouvrières durant les longues soirées d'hiver.

Le mode de chauffage au moyen d'un fourneau fit ⑫ donner le nom de poële à la chambre qui le renfermait. En général il n'y en avait qu'un par maison et même dans les châteaux. Nos vieilles gens étaient plus accoutumés et moins sensibles au froid que nous. Il y a moins de 50 ans que les femmes des campagnes avaient les bras nus, même en hiver. Maintenant on en voit en manchettes et en gants en plein été.

La distribution ordinaire des maisons de paysans aisés, du XVIe au XVIIIe siècle, consistait en une cuisine au rez-de-chaussée, avec une chambre ou poële et un petit cabinet à côté. Quand il y avait un étage au-dessus, c'était la même distribution, seulement absence de fourneau et le dessus de la cuisine servait de réduit et de passage à un escalier de poules. Nous avons encore vu dans la partie du château de Pleujouse réparée au XVe siècle, un de ces escaliers composé de deux poutres ou limons sur lesquels on avait chevillé des pièces de bois triangulaires pour former les marches; souvent ces sortes d'escaliers étaient placés hors de la maison, sous la saillie du toit, ou sous un petit auvent particulier, pour ménager la place. On économisait aussi les escaliers en faisant une ouverture au plafond du rez-de-chaussée, au-dessus du fourneau, et c'est par cette trape que les jeunes gens entraient au premier étage. Elle servait aussi au passage de la chaleur du poële, comme les ouvertures ménagées au-dessus des lits banaux à double et triple étage de coucheurs qu'on voyait dans les châteaux et qui avaient aussi été quelquefois employés dans les villages.

Les caves voûtées étaient inconnues dans les campagnes. On se contentait d'un petit réduit dans un angle de la cuisine, pour y conserver les légumes d'hiver. Ce sont les pommes de terre qui ont exigé, par leur grande culture, la construction de caves plus profondes et quelquefois de voûtes, depuis vers la fin du XVIIIe siècle. En 1796, les paysans d'Ajoie enterraient encore tous leurs légumes dans des silos. ⑬

En diverses parties du pays on remarque encore dans les villages et les métairies de petits bâtiments en bois, construits avec des madriers joints ensemble dans les angles, comme les anciennes huttes. Ils sont posés sur quatre grosses pierres, pour les élever de terre. La couverture des anciens est en bardeaux, et seulement pour les modernes en tuiles. C'est dans les petits édifices qu'on resserre les grains et diverses provisions. On les plaçait à quelque distance des habitations pour les préserver des incendies. Ils étaient fermés hermétiquement, n'ayant, à chaque pignon, qu'une lucarne garnie d'une plaque de tôle percée de petits trous. Si ces greniers préservaient les grains des souris et de l'humidité, ils étaient très-défectueux à raison de la rareté de l'air et les grains peu secs s'y échauffaient facilement. A cet égard il faut observer que nos vieilles gens cultivaient plus d'épautre que de blé et que par là même la première ne risquait pas de s'échauffer.

Nous n'avons décrit que les maisons de la classe aisée et moyenne de nos campagnes, tandis qu'à côté il restait encore les huttes des pauvres gens, peu différentes de

celles des temps primitifs. Elles étaient toutefois moins nombreuses que de nos jours, comparativement à la population, par le motif qu'il y avait peu de paysans grands propriétaires et beaucoup plus de fermiers cultivant des terres du souverain, des églises et d'autres possesseurs
(14) du sol.

Chaque cultivateur, tant petit qu'il fût, jouissait de droits sur les terres, pâturages et forêts, laissés en jouissance aux communes par le souverain. Par ce seul fait la position du pauvre cultivateur était meilleure que de nos jours. Si sa demeure n'offrait qu'une pauvre hutte, elle était du moins accompagnée d'une écurie et d'un fenil, pour y loger une vache ou quelques chèvres ; tandis qu'actuellement l'habitation du pauvre est plus confortable, mais elle n'a plus l'accessoire des anciennes. Celles-ci étaient des demeures de petits paysans, et, les nouvelles des maisons de prolétaires.

(15)

Meubles.

Nous avons trouvé plus de données certaines pour l'ameublement des châteaux et des maisons de la noblesse et des bourgeois, que pour les gens de la campagne. Toutefois l'ameublement de ces derniers était en rapport avec la rusticité plus ou moins grande de leurs habitations. Si dans les huttes primitives, comme on le pratique encore dans celles des bûcherons et des charbonniers, les lits ne consistaient qu'en une espèce d'estrade en perchettes assemblées un peu au-dessus de terre, pour garantir de l'humidité, et sur laquelle on avait étendu une couche plus ou moins épaisse de mousse et de fougère, avec quelques pelisses pour servir de couverte, on les avait peu à peu remplacées par des caisses en planches remplies de paille, avec un drap de grosse toile d'étoupes et une couverte de plumes. Plus tard on eut des lits à colonnes avec des rideaux de couleur. C'était un luxe, aussi les tableaux des XVIe et XVIIe siècles nous montrent beaucoup de bois de lit sans colonnes, ni rideaux. Des *ex-voto*, dans la chapelle du Vorbourg, donnaient d'intéressants renseignements sur ce sujet, avant qu'on ne les eût mis au rebut ces années dernières. On remarquait des lits avec ou sans rideaux dans lesquels se trouvaient des femmes en couches, avec leurs enfants emmaillotés posés sur la couverte de plumes. Ces enfants étaient fortement serrés et lacés en sorte que tous leurs membres se trouvaient comprimés et qu'ils ne pouvaient faire aucun mouvement. Le supplice du maillot était général dans le pays : les femmes qui voyaient journellement les agneaux, les chevaux, tous les animaux libres dès leur naissance, ne comprenaient pas que leurs enfants se porteraient mieux avec plus de liberté. Quand on reproche aux femmes qui continuent cette coutume barbare, de torturer leurs enfants par les ligatures, elles répondent que lorsqu'ils sont ainsi liés, ils sont forcés de rester tranquilles, pendant qu'elles vaquent à leurs travaux de la maison ou de la campagne. Mais si les enfants souffrent et crient des heures entières, s'ils se font des hernies, ou enfin s'ils meurent dans cette torture, tant pis pour eux. Il faut avouer que dans les pays qui se disent civilisés, l'enfance est soumise à de dures épreuves : le maillot, pour commencer, puis les tortures de l'école pour achever d'arrêter le développement physique de l'enfance.

Dans nos publications sur l'ameublement des châteaux nous avons décrit les lits banaux de la noblesse. Il y en avait dont le matelas et la couverte, tous les deux de plumes, pesaient jusqu'à cent livres. Ces lits, aussi larges que longs, avaient des dimensions doubles des nôtres. On couchait bout à bout, en long en travers. Au dessous, il y avait des couchettes qui, le soir, se tiraient sur des roulettes, pour l'usage des enfants, et, sur le ciel du lit, porté par quatre fortes colonnes, se trouvait un troisième étage de coucheurs : Ainsi, le rez-de-chaussée pour les

enfants, le premier étage pour les grands parents et les hôtes, et le second pour la jeunesse qui escaladait cet édifice au moyen d'une échelette, mais qui pouvait s'échapper par une ouverture ménagée dans le plafond, en guise d'évent.

Il est peu probable qu'on ait pu placer de tels édifices dans les maisons de nos vieilles gens des campagnes, parce que les chambres étaient trop basses. Cependant les couchettes se glissant sous le lit étaient fort pratiquées. Remarquons encore un fait curieux, c'est que les bois de lit d'alors étaient tous très courts, en sorte que si on les avait pris pour la mesure des hommes de cette époque, on aurait trouvé ceux-ci de bien petite taille. Pourquoi ces lits de cinq pieds de long? Etait-ce pour ménager l'étoffe de la literie?

Si nous jetions un regard plus en arrière, nous trouverions des couches plus élémentaires; de la paille dans un coin de la cuisine ou de la chambre et même seulement la terre sèche qui formait le plancher. De mon souvenir, deux jeunes mariés fort pauvres, demandèrent à leur curé de bénir leur couche; mais quand le prêtre arriva dans le réduit, on ne sut lui montrer que la place où l'on espérait établir un lit, quand la fortune le permettrait. L'espérance était là et le curé la fortifia en bénis-
(16) sant le plancher destiné à la couche nuptiale.

Abordons actuellement d'autres meubles. Voici la table, une planche plus ou moins large posée sur un pied formé de deux croisillons réunis par une traverse. Elle était bordée de bancs servant en même temps de coffres et qu'on appelait archebancs, pour les distinguer des arches ou baluts. Ce dernier meuble était la pièce principale du ménage. Il y arrivait avec le trousseau de la femme. On y renfermait les habits, le linge et une multitude de choses disparates, comme le révèlent de nombreux inventaires des XVe au XVIIe siècle. On ne connaissait point ces grandes armoires ou garderobes et moins encore les commodes avec marbre, comme on en voit de nos jours dans tant de maisons de village. Mais nous n'avons pas à faire mention de ces meubles modernes, et seulement des bahuts de nos vieilles gens, qu'on ne rencontre plus guère que dans des galetas. (17)

Les escabelles à dossier étaient un luxe substitué aux tabourets ou sellettes à trois pieds, qui pouvaient se ranger autour de l'âtre à côté de sièges formés d'un simple billot. On ne doit pas oublier quelques chaises à croisillons qui, du palais des évêques, avaient passé dans les huttes des paysans, moins la dorure et les coussins. Ce sont les sceaux de nos évêques au 12e siècle et des sculptures du siècle précédent à la porte de l'église de St-Ursanne qui nous les rappellent.

Tous les meubles usagés pour la laiterie étaient en bois, comme une partie de ceux de la cuisine et de la table, sur laquelle on ne voyait que des plats en bois confectionnés avec du hêtre ou du platane sur des tours à perches, jadis très-employés pour fabriquer la vaisselle de table: plats, assiettes, gobelets. Nous avons encore vu bien des ménages usageant de ces tailloirs et assiettes de bois. Cette vaisselle est souvent indiquée dans les anciens inventaires des grandes maisons, mais elle ne servait alors que pour les domestiques, tandis que les maîtres avaient de la vaisselle d'étain. Nos campagnards employaient aussi des plats, écuelles et autres ustensiles de terre cuite. Les plus anciennes poteries sont sans vernis; la pâte en est fine et assez dure. Vers la fin du XVe siècle nous avons remarqué des poteries rouges à vernis stanique. Il est probable que l'art du potier a été assez répandu dans le pays, cependant le village de Bonfol était plus particulièrement renommé pour ses caquelons qu'on portait jusque sur les marchés d'Italie et surtout en Suisse, au point, qu'à Fribourg, on appelait caquelons tous les gens de l'Evêché de Bâle.

Tel était le plus gros des meubles de nos vieilles gens;

on ne voyait point dans leur ménage de vaisselle d'étain, de bronze, de laiton et même très peu en fer. Point de filettes à roue, mais des fuseaux et des fusaïoles, comme ceux des temps préhistoriques. Les fabricants de fausses reliques ne le savaient point lorsqu'ils vendaient chèrement des parcelles de la filette de la Vierge Marie et que de bonnes religieuses la représentaient priant son chapelet devant un crucifix, à côté de sa filette et d'une quenouille garnie de chanvre. Celui-ci nous rappelle que dans chaque village il y avait des tisserands fabriquant de la toile de ménage et du véritable triège, si différent du coutil de nos jours. Ils tissaient de même du milaine avec de la laine filée en ménage. Chacun savait teindre ces étoffes en gris ou noir, sans les brûler avec des caustiques.

En décrivant les habitations des villages, on ne doit pas oublier les meubles employés pour l'agriculture. La charrue, dont l'âge repose sur deux roues avec un versoir mobile, est la plus ancienne que nous connaissions avec certitude. Nous en avons un modèle du XVIIe siècle et nous avons vu les débris de charrues pareilles de la fin du siècle précédent. Ce n'est que dans des temps tout récents qu'on a admis la charrue à versoir fixe et avec d'autres modifications avantageuses. Les anciennes charrues n'avaient en fer que le soc et le coutre ; tout le reste était en bois, les roues mêmes quelquefois découpées hors d'un madrier, ou seulement une tranche sciée au bout d'une bille, n'étaient point ferrées. C'est tout au plus s'il y avait quelques pièces d'assemblage en fer. La herse, de forme triangulaire était en bois avec des dents d'alisier ou de pommier sauvage faisant un long service. C'est à peine si les roues des chariots avaient de minces cercles de fer. Tout l'assemblage des autres pièces était en bois. Les brouettes offraient la même parcimonie dans l'emploi du fer. Les haches, les pics, les pioches avaient conservé la forme de ceux usagés pendant le premier âge du fer, seulement leurs douilles étaient devenues ovales, au lieu d'être rondes, comme les anciennes. Les faucilles dentelées du premier âge du fer paraissent s'être conservées très longtemps, mais elles se sont recourbées davantage. Nous n'avons pas d'indications certaines sur les faux dont la forme actuelle est déjà très-ancienne. Dans chaque maison on avait un banc d'âne, avec un couteau à deux manches, meubles indispensables pour fabriquer et réparer un grand nombre d'instruments agricoles.

La répartition du mobilier qu'on vient d'indiquer n'était uniforme dans toutes les maisons, mais elle se faisait dans la proportion de la fortune de chaque famille, de même que les animaux que celle-ci possédait et trouvaient ces rapports avec les terres qu'elle cultivait à titres divers.

Nourriture.

Logés pauvrement, nos vieilles gens avaient une nourriture frugale. Le défaut de bonnes routes et de chemins de communication obligeait de se contenter des produits de la localité ; aussi quand un village était frappé de la grêle, il souffrait de la misère, parce qu'on ne pouvait aller chercher de grains dans une autre contrée. L'assolement triennal des terres exerçait une grande influence sur la nourriture des campagnards. Ceux-ci devaient semer une année du blé ou de l'épeautre ; la seconde des vesces, de l'orge, de l'avoine pour produire le *boige*, et la troisième offrait l'infertile jachère. Ce mode de culture des terres était invariable, à raison de la dîme qu'il fallait payer au clergé ou à d'autres possesseurs de cet impôt si lourd pour le peuple. Il pesait énormément plus que notre impôt foncier, pour des motifs trop longs à détailler dans cette notice. Ses finages, par ce fait, étaient divisés en trois classes dont les propriétaires ou fermiers devaient forcément se soumettre à l'assolement triennal qui interdisait toute autre culture. Celle-ci d'ailleurs eut

été impossible avec la vaine pâture qui avait lieu sur tous les finages après la récolte des céréales.

La vente du blé formait un des principaux moyens de se procurer un peu d'argent ; un grand nombre de fermages se payait en grains. Le cultivateur ménageait donc le blé et faisait son pain de boige, pain noir et lourd à digérer. Le montagnard n'ayant point de chemins pour aller au loin chercher du blé ou de la farine, faisait du pain d'avoine, compact, d'un goût amer, d'une digestion difficile. Un dire populaire affirmait qu'en lançant le pain contre la muraille, il y restait attaché comme du mortier. Certains législateurs de monastères le prescrivaient comme moyen de mortification. Toutefois, hâtons-nous de le dire, on n'en usageait pas à Bellelay et moins encore à Lucelle.

La pomme de terre est restée inconnue dans notre pays jusque fort tard, au XVIIIe siècle. La culture, dans les finages, n'a commencé timidement qu'en 1769, et tout aussitôt le clergé voulut en percevoir la dîme. La querelle, à ce sujet, entre les chanoines de Moutier-Grandval, et les Prévôtois dura jusqu'à la fin du siècle. (Recueil instructif du chapitre de Moutier pages 407, 443). En Ajoie la dîme des pommes de terre fut établie en 1777, et on n'en exempta que celles cultivées dans les jardins et les chenevières près des maisons. (Recueil de documents I 196).

Ce sont les Espagnols qui ont apporté la pomme de terre en Europe après la conquête du Pérou. Ils l'ont propagée dans les vastes Etats de Charle-Quint. La France s'est montrée longtemps rebelle à sa culture en grand et c'est à Parmentier qu'elle doit cette conquête, lorsqu'en 1786, il fit garder par des soldats son champ de pommes de terre, jusque-là tant méprisées et décriées. — On les lui vola et elles furent alors appréciées.

On s'étonne actuellement comment les gens des campagnes ont pu vivre sans pommes de terre ; mais alors ils devaient se sevrer de bien d'autres choses. L'Eglise avait interdit l'usage du beurre et du fromage pendant le carême ; des œufs durant la semaine sainte. Elle avait encore ajouté d'autres défenses relatives à l'usage de la viande, en sorte qu'il fallait trouver moyen de suppléer à ces substances alimentaires prohibées. Chaque ménage devait entretenir des poules dont le produit fut longtemps soumis à la dîme, au profit du curé qui fournissait le coq. Chaque chef de famille devait ensuite deux poules de cens au seigneur évêque ou aux grands monastères. Il paraît que cette redevance fut longtemps exigée en chapons et non pas en poules, car on voit les chanoines de St-Ursanne et de Moutier revendiquer souvent les gras chapons, au lieu des poules étiques. Cette redevance, reste du dur servage de nos vieilles gens, s'est perpétuée jusqu'en 1792.

Une des principales substances alimentaires était la farine qni donnait les pâtes cuites à l'eau, les knepfels, les tôtes au pain ou aux pommes. Les œufs, dans les temps permis par l'Eglise, entraient aussi dans la confection des omelettes, des *caquelons*, des *tôt-faits*, ou *migeules* ; on faisait plus rarement des *noudels* et des *striflés*, cependant déjà connus des Romains. On confectionnait des gâteaux et des *raimés* aux fruits, avec de la pâte de pain, mais ces derniers mets n'étaient pas faciles à faire, quand il fallait tout cuire au four banal et qu'on n'osait encore avoir un four dans chaque maison. N'oublions pas les bouillies au lait et même à l'eau, celles aux pommes acides, le *bandâ*, et quelques autres aux gruaux d'orge, d'avoine et de blé, autrefois très employées et qu'on méprise de nos jours.

On avait une multitude d'arbres fruitiers dans les pâturages communaux et surtout des poiriers sauvages fournissant d'abondantes récoltes qu'on faisait sécher. Ces poires sèches remplaçaient nos pommes de terre à plusieurs repas. Elles étaient encore très usagées dans le premier quart de notre siècle. Les cerisiers non greffés n'étaient pas moins nombreux et leurs fruits se séchaient, au lieu de se distiller, comme de nos jours. On mangeait

les cerises et maintenant on les boit sous le nom de Kirsch, plus ou moins étendu, d'eau de prunes et de trois six, on n'ose dire d'esprit de vin : les marchands de vin sont souvent privés de cet esprit.

Nous ne pouvons qu'indiquer un objet de luxe qui aurait pu faire partie de la nourriture de nos vieilles gens : c'est le miel. Les ruches d'abeilles étaient assez nombreuses, mais leur produit précaire n'était guère goûté par les paysans qui le vendaient aux monastères et aux citadins. C'est tout au plus s'ils faisaient quelque usage de marmelades fabriquées avec le jus de divers fruits, cuits et réduits à la consistance de sirop (muss). Le jus de poires, de mûres, de baies de genièvre et autres fruits fournissait une espèce de confiture, sans addition de sucre. On la portait au marché dans des *ourates* ou petits pots de terre de Bonfol. Le café n'a paru dans les villages qu'après 1816 et le sucre n'était guère admis que comme médicament. Napoléon Ier ayant fermé l'entrée de la France au sucre des Colonies, provoqua et encouragea la fabrication du sucre de betteraves. Les Allemands nous livrent de la chicorée plus ou moins pure qu'on substitue trop généralement au café. Elle n'en a que la couleur.

Les hêtres abondaient aussi dans les pâturages communaux et les forêts. Ils donnaient des récoltes recherchées, parce que l'huile de faîne se garde longtemps sans rancir et qu'elle peut remplacer le beurre. On usageait aussi à la cuisine l'huile de navette ; mais la culture des plantes oléagineuses était peu développée. Elle se trouvait bannie des grands finages, où l'assolement triennal était obligatoire, et elle ne pouvait trouver place que dans des terrains très-restreints.

L'hiver rigoureux de 1789 à 1790 a détruit une grande quantité d'arbres fruitiers et l'on a négligé de les remplacer. La population étant de moitié plus faible que de nos jours, la production du fruit avait alors une certaine importance. La cueillette des poires sauvages et de la faîne était le sujet d'ordonnances spéciales, pour que chacun pût en recueillir sa part.

Des chênes séculaires croissaient de toute part dans les pâturages et fournissaient des glands pour la nourriture des porcs. Ceux-ci pâturaient durant l'été sur les champs en jachères et, l'automne, dans les pâturages et les forêts, où le gland et la faîne les engraissaient. Chaque ménage entretenait des porcs dont la viande remplaçait celle de boucherie, inconnue dans les villages, excepté lorsqu'il fallait abattre accidentellement quelque pièce de bétail. Peu de cultivateurs pouvaient se donner le luxe de tuer une génisse ou un jeune bœuf, en automne, pour en sécher la viande et en faire une provision d'hiver. Les montagnards aisés ont conservé cet usage.

La soupe avec plus ou moins de beurre et de pain était le met du déjeuner. Elle se montrait de nouveau au repas de 10 ou 11 heures et à celui du soir, avec des légumes verts ou diversement conservés. Les pois, les lentilles cultivés dans les champs et soumis à la dîme, étaient alors plus employés que maintenant, mais le café était inconnu dans nos campagnes et le tabac défendu par diverses ordonnances. Il était absolument interdit aux prêtres.

Le lait entrait enfin pour une notable partie de la nourriture. Chaque famille avait au moins une vache ou quelques chèvres, admises sur les pâturages communaux. On ne faisait pas autrefois de distinction entre ceux qui cultivaient leurs propres terres ou celles d'autrui. Les fermiers constituaient en Ajoie les trois quarts des cultivateurs. La question de bourgeois ou d'habitant n'était point agitée, comme depuis 1816. La jouissance des pâturages et des forêts était affectée plutôt aux besoins des cultivateurs qu'à leur condition politique. Cette destination était le véritable but de ces terres. (18)

Quant à l'usage du vin, il était extrêmement restreint. Il n'y avait pas toujours un cabaret par village. On n'y

trouvait que du vin de qualités diverses, mais non sophistiqué. L'eau-de-vie ne se buvait que rarement et dans de (19) très petits verres. Il n'y avait pas de débits clandestins.

Telles étaient les principales substances alimentaires de nos vieilles gens, et les ménagères en variaient l'apprêt, selon le plus ou moins de leur talent culinaire. Avec ce régime qui nous paraît si maigre, on se portait bien, les jeunes filles avaient des joues roses, rondelettes et à fossettes, plus souvent peut-être, que celles qui vivent, non pas d'amour et d'eau fraîche, mais de café frelaté et de lait écrémé ou étendu d'eau. Les jeunes garçons avaient une plus douce haleine que ceux dont la bouche est convertie en une cheminée infecte par un usage immodéré du tabac, altérant la santé et amincissant les finances. Plus de simplicité dans les habitations, dans la toilette, dans la nourriture peut s'allier avec la plus grande somme de liberté dont jouit la génération actuelle. Un retour modéré vers cette partie de l'ancien régime ne nuirait aucunement au bien être du pays. On verrait moins de faillites et de pauvres sur les chemins. Nous racontons le passé, sans faire de lois somptuaires qui engendrent le désir de les enfreindre et remplissent rarement leur but.

Dans l'énumération des principales substances alimentaires de nos vieilles gens, nous avons dû faire bien des oublis. Quelqu'un nous a reproché d'avoir oublié le gibier qui était si abondant, encore à la fin du siècle dernier, qu'il n'était pas rare de voir en plein midi des troupeaux de 28 à 30 cerfs et biches et tout autant de sangliers pâturant dans les blés ; mais cette venaison n'était pas pour le peuple. Il devait la nourrir et il ne s'en nourrissait pas. Quand il avait le malheur d'y toucher, il était frappé de grosses amendes et de la prison.

Nous devons dire encore que tous les aliments dont on a parlé n'existaient pas dans chaque maison. Bien des familles ne possédaient pas assez de terre pour se procurer du pain toute l'année, et elles manquaient d'argent pour en acheter. Plusieurs ne faisaient de pain qu'à de longs intervalles, et même seulement une fois l'an, en le cuisant ou séchant assez pour qu'il pût se conserver. Les poires sèches cuites à l'eau remplaçaient le pain en bien des ménages; on était plus sobre que de nos jours. On ne faisait pas toujours trois repas dans la journée et non encore cinq comme maintenant, et même beaucoup en accepteraient un sixième, ne fût-il que d'eau-de-vie. Avec cela ils exigeraient une réduction des heures de travail et une augmentation de salaire de la part de ceux qui leur imposent la fatigue de ces repas multiples. Peut-être que nos vieilles gens avaient un estomac moins élastique et, ce qui le fait présumer, c'est qu'on voit souvent des individus qui ne transpirent qu'en mangeant, d'où l'on peut supposer qu'ils travaillent énergiquement à accroître la contenance de leur gésier, afin de se procurer des estomacs d'autruche et de conserver des bras de laine. (20)

Costume. (21)

Le costume de nos vieilles gens des campagnes n'est pas aussi facile à décrire que celui des habitants des villes qui aimaient à se faire peindre dans leurs plus beaux habits. Les artistes, même médiocres, ne trouvaient pas de pratiques dans les villages et alors on ne voyait pas les jeunes filles regardant à l'église les photographies de leurs amoureux insérées dans leurs livres de prières, avec des images de saints quelconques. Il y avait à cela un empêchement majeur, c'est qu'on n'apprenait pas à lire aux femmes et qu'à l'église, au lieu de livre, elles égrenaient un chapelet, pendant que leurs yeux et leurs pensées couraient ailleurs.

Nous n'avons pu nous renseigner sur les ouvrages des artistes étrangers qui ont dessiné ou peint des costumes des anciens temps. Ils ne sont pas venus chercher des modèles dans nos campagnes et les paysans dessinés par

Adam n'ont point de ressemblance avec les nôtres. Nous devons donc nous en tenir à nos artistes indigènes et chercher leurs œuvres surtout dans les *ex-voto* suspendus dans quelques églises et qui ont échappé aux dévastations de 1793. Des églises nous ont fourni des indications sur les
(22) temps les plus anciens. Celles de Damphreux et de St-Ursanne, dans leurs parties du XIe siècle, avaient des sculptures représentant des individus vêtus d'une jaquette sans plis, fermée par une ceinture et arrêtée au col par une agrafe. Ce vêtement était le précurseur de la blouse arrivée chez nous très-tard. Ces mêmes figures se remarquent dans l'église de Feldbach, du XIIe siècle et dans divers monuments de la Suisse.

Il y a une soixantaine d'années qu'on pouvait voir dans la chapelle du Vorbourg des *ex-voto* représentant des individus de toutes les classes de la société et offrant de très-
(20) curieux détails sur les costumes des XVIe et XVIIe siècles.
(21) Quelques-uns de ces tableaux remontaient même au XVe, mais les restaurateurs d'églises, dont l'unique soin a presque toujours été de faire du clinquant, du bariolage, pour plaire au vulgaire, ont mis au rebut et détruit un grand nombre de ces tableaux. Il n'en reste plus qu'un du XVIe siècle et ceux du XVIIe se font très-rares. On y remarque que les gens des campagnes sont fort simplement vêtus d'habits de couleurs sombres plutôt que de celles voyantes. On sait ensuite que les étoffes se tissaient dans les villages mêmes. On y filait la laine pour fabriquer le milaine avec trame de bon fil, frappé de gros fil de laine. C'était avec cette étoffe qu'on faisait les vêtements d'hiver pour les hommes et les femmes. Ils étaient solides et ils duraient longtemps. En été, on portait généralement des vêtements en triège très-fort et quelquefois teint en noir ou en gris dans les ménages mêmes et sans frais.

Nous avons deux statuettes ou poupées de la seconde moitié du XVIIe siècle représentant des paysans ou des bergers de notre pays à cette époque. L'un est un homme âgé et l'autre un jeune homme. Tous deux portent des cheveux longs et de grands chapeaux en feutre noir. L'un a un veston de toile écrue et l'autre de toile grise. Ils sont ouverts par devant, laissant voir, pour le vieillard un gilet ou plutôt un plastron de basane, et pour son compagnon, un gilet croisé en toile rose. Ce dernier a des culottes courtes et étroites de même étoffe que son veston, et le vieux, des culottes en toile écrue, larges dans le haut et plissées au genou. Tous deux sont chaussés de bas de toile et de gros souliers à lappes rouges. Ils portent des bisacs en peau et chacun une cornemuse en écorce.

Nous n'avons trouvé aucun indice des sabots avant le XVIIIe siècle, mais bien des souliers à fortes semelles qu'on voyait aux pieds des jeunes filles, comme à ceux de leurs grands parents. Cependant à la fin du XVIIIe siècle, les hauts talons ont aussi poussé sous la plante des pieds des femmes et cette mode reproduite de nos jours n'a jamais été favorable à leur santé, parce qu'elle oblige de marcher le corps penché en avant dans une position qui n'est pas naturelle. La mode si dispendieuse des bottes et des bottines était inconnue.

Cette simplicité dans le costume a duré longtemps, non pas d'une manière absolue, car la disposition à copier les vêtements de la classe plus aisée des villes a aussi mordu les gens des campagnes; mais ceux-ci étaient généralement trop pauvres pour singer les modes de la noblesse et des riches bourgeois. S'ils en ont quelque peu emprunté les formes, du moins ils ont gardé leurs bonnes étoffes de ménage. Ce fait ressort d'une manière assez curieuse dans les *ex-voto* du Vorbourg qui tapissaient naguère toutes les parois de cette église. Ce qui distingue surtout les bourgeois aisés des villes des gens des campagnes, c'est que les premiers portent des manchettes et des cravates brodées, et en particulier des grands manteaux bleus ou bruns qui étaient le vêtement distinctif des hommes appartenant à la magistrature, et

que portait aussi le clergé. Dans les villages, le manteau n'était permis qu'aux membres de la justice et encore, en Ajoie, il n'y avait que les justiciers de la mairie d'Alle qui eussent ce privilège. Nous trouvons cependant dans les dépenses du chapitre de Moutier une rubrique indiquant la fourniture du manteau que les chanoines donnaient aux maires ou régisseurs de leurs domaines en Ajoie, au XVIe siècle. En 1744 un de ces manteaux fut payé 10 livres de Bâle ou dix-huit francs de notre monnaie, mais ayant alors une valeur plus que triple.

Durant tout le XVIIIe siècle le costume ne varie guère pour les paysans, hommes et femmes. Voici celui de Pierre Péquignat, ce vaillant défenseur des libertés d'Ajoie, qu'un prince-évêque despote et cruel fit périr sur l'échafaud en 1740. Ce brave paysan de Courgenay s'était fait représenter, avec toute sa famille, sur un *ex-voto* en 1739, mais ce tableau a disparu avec bien d'autres depuis peu d'années. Péquignat portait un habit brun, à collet bas et à larges pans, avec de gros boutons blancs sur le devant, aux poches de côté et aux retroussis des manches. Sa chemise était fermée au cou par une étroite cravatte noire et les manches plissées au poignet, son gilet brun descendait jusque sur les cuisses, couvrant en partie ses culottes bleues. Ses bas blancs étaient roulés au-dessus des genoux et ses souliers fermés de boucles jaunes. Sa coiffure consistait en un chapeau à trois cornes. Le costume de ses fils ne différait guère que par la nuance des étoffes. La femme était vêtue d'une robe et mantelet bruns, avec tablier blanc. Elle avait un mouchoir blanc noué sous le menton et dont les bouts pendaient sur la poitrine. Les bourgeoises portaient le même mouchoir déjà à la fin du XVIIe siècle et encore dans le courant du suivant. La femme de Péquignat était coiffée d'un petit bonnet à fond bleu, bordé d'une blonde blanche posée sur une garniture brune, sa chemise était plissée au poignet et ses souliers à hauts talons.

Plusieurs paysannes de cette époque portent un costume presque pareil, seulement le tablier blanc est quelquefois chargé de grands ramages bleus ou verts. Pendant les quinze premières années de notre siècle on voyait encore dans les campagnes tous les hommes et les femmes âgés portant le costume du siècle précédent. Quelques-uns même avaient conservé l'habit rouge emprunté aux bourgeois des villes. Ce n'est que peu à peu que les grands feutres, si commodes et tenant lieu de parapluie, jadis inconnus, ont été remplacés par des chapeaux à bords étroits, que les habits à grandes basques, les *djepons* de nos villageois, ont fait place à des vestes plus ou moins courtes et que la blouse est arrivée de Bourgogne, probablement avec les sabots.

Nous avons été heureux de trouver toute une collection de costumes des vingt dernières années du siècle passé, dessinés et peints par un artiste indigène, M. Band qui, en 1792, trouvant ce nom trop vulgaire, lui ajouta une terminaison italienne et signa ses peintures Bandinelli. C'était un homme actif, de grande intelligence, qui a su saisir les types des costumes des principaux districts et villages de l'Evêché de Bâle. Ses peintures originales doivent encore exister à Porrentruy, dans une maison dont les propriétaires n'ont jamais voulu nous les montrer. Mais M. Schirmer, plus heureux, a pu en faire une copie qu'il nous a prêtée avec une grande obligeance, nous les avons calqués en même temps que quelques autres dessins de costumes de notre siècle, qu'il a ajoutés à ceux de Bandinelli.

On remarque au premier coup d'œil, que dans la partie allemande du pays, les costumes se rapprochaient de ceux de la Forêt-Noire, plutôt que de la Haute-Alsace. Les personnes âgées le portaient encore de notre souvenir. Dans ces mêmes villages allemands on a conservé plus longtemps qu'ailleurs les anciennes modes, les habits longs à grands pans et à gros boutons ; les gilets descendant jus-

que sur les cuisses, les culottes courtes, les souliers à grosses boucles de cuivre et le chapeau à larges bords retroussés d'un ou de deux côtés.

Les dessins de Bandinelli révèlent que chaque contrée avait un type de préférence, se distinguant de celui des autres localités. Nous regrettons que cet artiste n'ait pas donné les costumes de la Prévôté de Moutier et de l'Erguel.

On verrait que, dans le premier de ces districts, ils seraient de couleurs peu voyantes. Le noir et le gris prédominaient pour les vêtements des deux sexes. A l'époque de la Réformation, on avait banni le luxe des habits et admis des modes simples qui se sont conservées très-longtemps. Des documents du XVIe siècle nous apprennent que les Prévôtois appelés alors sous la bannière de Berne, dont ils étaient combourgeois, portaient des vêtements noirs. Il en était alors de même en Erguel et, dans la partie inférieure de cette contrée où l'agriculture était la seule industrie, l'ancien costume se maintint plus longtemps que dans le Haut-Erguel, où le travail des dentelles et de l'horlogerie avait procuré plus d'aisance. Avec celle-ci pénétra le luxe et l'imitation des modes des villes ; mais aussi les dangers qu'ils offrent. On gagne beaucoup quand les affaires vont bien ; on dépense à proportion et souvent au-delà du gain. De là, quand l'industrie chôme, ces périodes d'angoises et de débine qu'on aurait pu éviter avec un peu plus de prudence. La fable de la cigale et de la fourmi est applicable à ces imprévoyants des temps modernes, tandis qu'ils en accusent la société toute entière.

Les cultivateurs ne sont pas exposés à ces graves embarras. Ils gagnent moins, même dans les bonnes années, que les industriels, mais dans les mauvais jours, ils parviennent toujours à se procurer leur pain et à se maintenir dans une situation dont ils savent se contenter et à laquelle ils s'accoutument.

Il resterait un vide dans notre cadre, si l'on ne disait rien des industriels qui confectionnaient les vêtements de nos vieilles gens, de ces tailleurs ambulants qui allaient couper et coudre, dans chaque maison, les étoffes fabriquées au village et qui, pour un mince salaire et leur nourriture, confectionnaient les *djepons* ou les habits des hommes, et les jupons, avec les mantelets des femmes. Le tailleur remplaçait notre gazette : il était au courant des hommes et choses de son cercle de couture. Il se trouvait en quelque sorte le successeur des jongleurs de village du moyen âge. Comme eux, il savait souvent racler une guigue et la jeunesse le mettait en réquisition pour lui noter quelques danses, quand l'occasion s'en présentait, ou qu'on la faisait naître. Il chantait volontiers, tout en tirant l'aiguille, et, s'il était joli garçon, il exerçait une concurrence redoutable aux amoureux du village. Quelques vieilles chansons patoises rappellent encore la préférence que lui accordaient les belles de leur temps, qui se laissaient prendre à la langue habile du beau pelletier.

Çâ ci bé peletie, çâ stu qui vorô,
Et les noterai, y les dainserô,
Voule, voule, voule, mon tiure vai voulai.

Traduction :

C'est ce beau tailleur, c'est celui que je voudrais,
Il les noterait, je les danserais,
Vole, vole, vole, mon cœur va voler.

Le cordonnier chantait bien dans la même maison, à la journée et, semblait-il, dans les mêmes conditions ; mais il n'avait jamais la vogue du tailleur. En vain, en cadence, il battait la semelle sur un gros caillou, cette musique sentait le cuir et la poix.

On ne voyait pas dans nos villages de ces enseignes de faiseuses de modes, si multipliées de nos jours. Ces artistes n'auraient pas trouvé de pratiques, tant la simplicité des coiffures était grande. Et d'ailleurs la pauvreté des campagnes ne permettait pas ce luxe. Çà et là cependant le luxe faisait irruption dans tous les villages, lors-

que des garçons et surtout des filles avaient été en condition dans les villes, où ces dernières modifiaient leur toilette et venaient ensuite l'étaler dans les villages. Souvent aussi cela ne durait guère : il fallait tantôt en revenir aux simples et bonnes étoffes de ménage, ne ressemblant nullement aux toiles d'araignées dont s'habille la jeunesse actuelle. Aussi voit-on maintenant plus d'une jeune fille aller se marier à l'église en robe de soie et manquer de linge pour envelopper un premier enfant.

Si à cette étude sur la vie matérielle de nos vieilles gens, nous devions ajouter celle sur leur vie morale, nous aurions un sujet difficile à traiter. Il faudrait faire la revue de leurs institutions politiques qui ont toujours influencé sur la vie des peuples. Il serait dès lors nécessaire de refaire le tableau de leur vie religieuse toute imprégnée des croyances du moyen âge, étudier l'instruction qu'on leur donnait avec la plus étroite parcimonie, et l'on arriverait à ce résultat que la vie morale de nos vieilles gens était en rapport avec celle matérielle et toutes deux proportionnées aux besoins d'autrefois.

Lorsqu'au temps de la féodalité le pauvre serf voyait son seigneur logé dans une tour ressemblant à une prison, n'ayant pas toujours une fenêtre vitrée, il se contentait de sa hutte en bois d'un accès plus facile et où la lumière pouvait au moins arriver par la porte ouverte. Quand alors il remarquait à l'église que son seigneur ne savait pas lire et qu'il se soumettait humblement à toutes les prescriptions de l'Eglise et même du curé, il l'imitait sans effort.

A mesure que la civilisation a progressé, le peuple de nos campagnes en a profité matériellement et moralement, sans toujours en comprendre l'avantage et regrettant souvent le passé, dont il ne se rappelait que le beau côté, sans se souvenir du mauvais. On entend encore de nos vieux campagnards qui, ayant ouï parler, par leurs parents, de l'ancien régime des princes-évêques de Bâle, se hasardent à en désirer le retour ; comme des gens plus jeunes qui rêvent encore le bon temps des grands baillis dont les oligarques de Berne dotaient le Jura, mais si aux uns et aux autres, on leur détaille par le menu ce qu'était le peuple sous les princes et les baillis, pour lors cependant, ils avouent qu'ils sont mieux maintenant qu'autrefois. Il n'y a que les grincheux qui, par habitude ou par système, ne veulent pas faire cet aveu. Certaines gens même ont soin de les entretenir dans ces sentiments rétrogrades pour en tirer profit.

Soyons donc heureux de voir les cabanes en bois de nos pères transformées en belles et bonnes maisons de pierre, avec fenêtres vitrées, souvent ornées de rideaux dans l'intérieur et de pots de fleurs au dehors ; de trouver dans ces habitations fraîches en été et bien chauffées en hiver, un mobilier dont se seraient enorgueillis les seigneurs d'autrefois ; de savoir que le bétail a décuplé de valeur, que les chevaux ont de bons harnais en cuir, que les bœufs en ont déjà de pareils, au lieu de ces jougs incommodes et même cruels qui ne permettent qu'une partie de l'emploi de la force des bœufs et qui sont pour ces animaux un véritable supplice.

Un peu moins de luxe dans les vêtements ne nuirait pas et même un retour à ces habits simples taillés dans de bonnes étoffes de ménage, donneraient un double profit : plus d'économie et plus de durée.

Les fermiers d'autrefois sont devenus les propriétaires de leurs fermes, par suite de la vente des domaines nationaux après 1792. Ils sont libres de cultiver leurs terres comme ils l'entendent. Plus de dîmes, de cens, de ces corvées multiples d'autrefois, mais un impôt tolérable, dont on connaît le montant à l'avance. Entière liberté de commerce, d'industrie, d'opinion politique ou religieuse. Partout de bonnes routes ou chemins ; facilité de vendre les produits de la terre ou de se procurer ceux qui manquent au pays. Ce n'est pas l'âge d'or toutefois, il n'a jamais existé et il n'existera jamais, mais comparé à la position

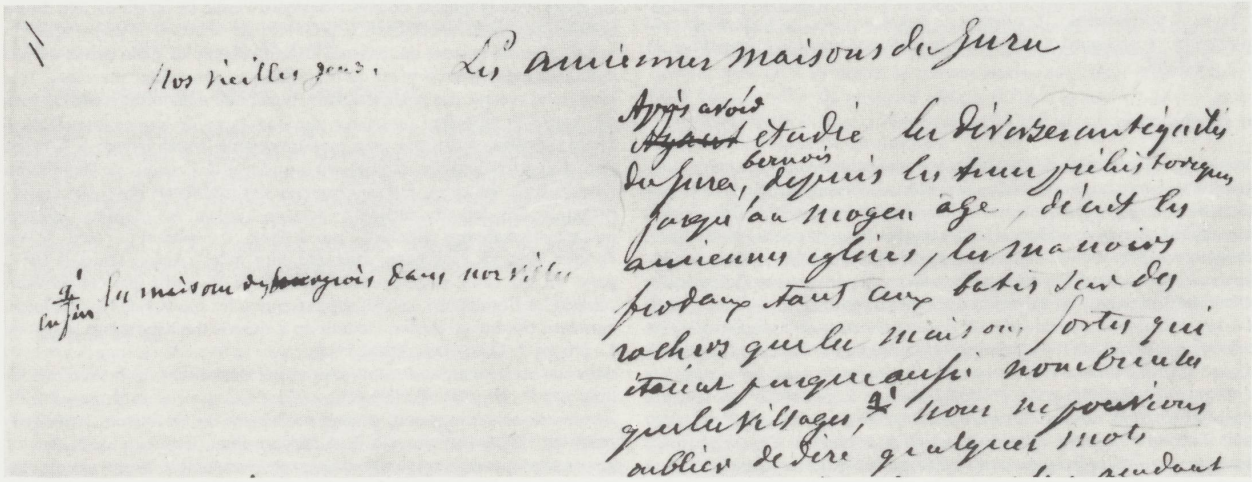
qu'avaient nos vieilles gens, celle actuelle lui est certes bien supérieure.

Cette situation pourrait être encore fort améliorée, puisque nos institutions le permettent. Elles nous donnent pleine liberté de culture, toutes facilités d'améliorer nos races d'animaux domestiques ; elles encouragent même ce perfectionnement. Si déjà l'agriculture a fait des progrès de nos jours, ils ne sont pas suffisants. Il faut de plus en plus abandonner les vieilles routines, tout en conservant ou en revenant à la prudente économie de nos pères. On doit diminuer le luxe inutile et employer les sommes qu'il absorbe à des choses plus avantageuses. Puissent ces quelques points de comparaison entre le passé et le présent être de quelque utilité aux descendants de nos vieilles gens.

COMMENTAIRES

1 A propos du titre

Publié sous le titre *Nos vieilles gens. – Maisons, meubles, nourriture & costumes avant le XIXe siècle,* le texte réédité dans ce numéro spécial de «L'Hôtâ» est un peu différent de celui qu'on peut lire dans les notes d'Auguste Quiquerez conservées au Musée de Porrentruy. Première remarque importante: ce manuscrit partiel ne porte pas le titre précité mais, simplement notée au haut d'un des feuillets, l'inscription bien visible sur la reproduction ci-contre: *Nos vieilles gens.* Elle est placée à côté de ce qui devrait être (très vraisemblablement) un sous-titre: *Les anciennes maisons du Jura,* et qui sera finalement remplacé par ce simple repère: *«Habitations».*


Nos vieilles gens. Les anciennes maisons du Jura

Après avoir étudié les diverses contrées du Jura bernois, depuis les temps préhistoriques jusqu'au moyen âge, décrit les anciennes églises, les manoirs féodaux tant aux bâtis sur des rochers que les maisons fortes qui étaient jusqu'aussi nombreuses que les villages, il nous ne pouvions oublier de dire quelques mots

Enfin la maison du paysan dans nos vieilles

Un extrait des notes manuscrites d'Auguste Quiquerez pour «Nos vieilles gens».
(Document conservé au Musée de Porrentruy)

2 Introduction

Le début du texte manuscrit est le suivant: *Après avoir étudié les diverses antiquités du Jura bernois, depuis les temps préhistoriques jusqu'au moyen âge, décrit les anciennes églises, les manoirs féodaux, tant ceux bâtis sur des rochers que les maisons fortes qui étaient presque aussi nombreuses que les villages, enfin les maisons des bourgeois dans nos villes, nous ne pouvions oublier de dire quelques mots des habitations du peuple pendant le moyen âge, et de quelques-unes des choses qui s'y rattachent, telles que le mobilier, la nourriture et le costume de leurs habitants.* En comparant ce texte au fragment du manuscrit reproduit, on peut suivre l'évolution de la pensée d'Auguste Quiquerez à travers les adjonctions, les compléments et les mots biffés. J'aime beaucoup ces quelques lignes parce qu'elles permettent d'approcher de très près la conception d'une étude quasiment unique dans l'oeuvre de Quiquerez, la seule où il s'occupa des principales conditions de vie du peuple jurassien. Cette citation est intéressante pour une seconde raison: Auguste Quiquerez n'a pas encore choisi le repère chronologique «AVANT LE XIXe SIÈCLE», que l'on trouve dans le titre et dans l'introduction publiée.
Le fragment des notes manuscrites reproduit ici laisse deviner un homme pressé, très occupé, bien organisé pour faciliter les modifications ultérieures des notes jetées d'un jet sur la feuille de papier partagée en deux selon la vieille méthode de l'administration. Presque toutes les pages de ce dossier sont disposées ainsi, mais d'autres manuscrits révèlent qu'il écrivait beaucoup plus lisiblement la version définitive de son texte. Un examen attentif des modifications laisse apparaître son souci de donner autant de précisions que possible, d'expliciter ce qui, à son avis, menace d'être mal interprété. A cet égard, l'adjonction de l'adjectif «bernois» après Jura est très révélateur.

3 Habitations

Vouloir présenter tous les problèmes soulevés par ce bref résumé équivaudrait à écrire un commentaire au moins aussi volumineux que la totalité du texte d'Auguste Quiquerez, d'où la nécessité de s'en tenir à l'essentiel. Il me semble néanmoins nécessaire de rappeler le point de vue du Dr Henri Joliat qui, après avoir longuement étudié la préhistoire du Jura, passablement mis en doute les informations fournies par Auguste Quiquerez et même fait preuve d'une suspicion certaine à l'égard de cet auteur, écrivit: *La suspicion dont son travail était l'objet, par suite du manque, dans ses oeuvres imprimées, de renseignements précis et détaillés sur ses prospections, tombe (...) depuis que nous avons eu l'occasion de consulter les papiers d'Auguste Quiquerez, grâce à l'obligeance de la famille de M. Gustave Amweg. (...) Les erreurs d'interprétation qu'on peut encore lui reprocher sont dues aux moindres connaissances de la science de son temps en ces domaines anténistoriques. («Actes» 1947, page 99).* Cette remarque faite à propos de ses travaux archéologiques s'applique parfaitement à cette notice sur les habitations rurales jurassiennes. Les informations contenues dans «Nos vieilles gens» sont incomplètes, car il manque les illustrations. A ce sujet, l'exemple de Develier donné ci-après laisse penser combien aurait été précieuse une réédition complétée des fameuses planches dont il parle en ces termes dans ses notes manuscrites: *Des planches nombreuses ajoutées à notre texte (...) n'ont d'autre mérite que celui de copies fidèles des édifices et des costumes qu'elles représentent avec l'indication de leur origine.* Alors que j'ai retrouvé une liste des planches relatives aux costumes (voir page 69), je n'ai pas eu cette chance pour les documents architecturaux. La seule référence est celle-ci: *Nous avons décrit dans un ouvrage antérieur les anciennes églises du pays et nous ne placerons dans ce recueil que deux planches renfermant quelques dessins originaux de vieilles églises démolies de notre souvenir.* Cette remarque laisse supposer que chacune des 45 ou 41 planches comprenait plusieurs dessins, selon le procédé qu'il utilisait habituellement pour publier dans les «Actes». On mesure ainsi l'appauvrissement du document «Nos vieilles gens» que provoque la disparition de ces planches. Ose-t-on rêver de les retrouver un jour?

4 Des ruines

Maisons de bois ou de pierre ne laissent guère de vestiges lorsqu'on les démolit car, le plus souvent, le bois est brûlé et les pierres... récupérées. Le gros problème que pose toute la notice «Nos vieilles gens» est le manque de précisions chronologiques, car on ne sait jamais de quelle époque Auguste Quiquerez parle, et ce qui est valable à telle période de l'histoire ne l'est pas nécessairement pour une autre.
La théorie de la maison de bois antérieure à celle de pierre est loin d'être admise par tous les spécialistes et, pour ma part, je ne sais qu'en penser. A la vérité, rien ne permet de trancher définitivement au stade actuel de nos connaissances. Mon avis est qu'il ne faut pas généraliser mais tenir très largement compte des particularismes régionaux si importants dans le Jura où, faut-il le rappeler? on trouve plusieurs types de fermes jurassiennes. Cette évocation historique est à prendre comme le témoignage de la façon dont Auguste Quiquerez envisageait la question de l'histoire de l'habitation dans le Jura, sans plus. Un seul exemple des problèmes posés par l'interprétation des données recueillies lors de fouilles: les maisons lacustres qu'on a si longtemps fait étudier aux écoliers! Au courant des idées de son époque, Auguste Quiquerez y fait référence, et les «Actes» (ceux de 1851, page 41, ou 1855, page 8) nous permettent de savoir que cet écrivain, comme les Emulateurs, suivait avec attention les travaux de l'archéologue zurichois Ferdinand Keller, l'auteur de la théorie des habitations lacustres. La phrase de Quiquerez est assez vague avec sa formule «le long des rives»; dans ses notes manuscrites il usa du terme «palafittes» et précisa que les maisons de ce temps-là étaient construites «sur des claies». Impossible de savoir ce que cet ingénieur pensait réellement des problèmes techniques posés par la construction sur l'eau. Aujourd'hui, la théorie de Keller est abandonnée, mais cet archéologue et ses émules firent néanmoins grandement progresser les connaissances préhistoriques. N'est-ce pas l'essentiel? (Sur cette question, voir le chapitre IV de la «Suisse préhistorique», de Marc.-R. Sauter, paru à La Baconnière, en 1977).

5 Ruines romaines à gogo

Incontestablement, Auguste Quiquerez avait tendance à voir des ruines romaines dans tous les vestiges qu'il découvrait. En ce cas, les notes manuscrites sont différentes et plus explicites que son texte définitif puisque la phrase était alors: *De là vient que lorsque dans la campagne on remarque des fondations d'édifices d'époque inconnue, dans des sites impropres à la construction des châteaux, le peuple dit qu'il y avait eu là une église ou un couvent. Nous pourrions citer de nombreux exemples de ce dire populaire et des (?) caractéristiques qui s'y rattachent, ce qui a été pour nous l'indication d'édifices généralement de l'époque romaine.* Si l'on souligne que le «généralement de l'époque» avait été ajouté aux notes primitives, puis remplacé par «constamment», on peut en conclure que Quiquerez généralise trop grossièrement ses observations. Il n'est pas étonnant, dès lors, que le Dr Henri Joliat ait ajouté à la remarque donnée sous le commentaire no 3: *Néanmoins, les réserves que nous avons faites sur la réalité dans notre Jura, de nombreux camps et castels romains, subsistent. Les recherches futures prouveront-elles que les vues de notre grand archéologue furent en quelque sorte la prescience d'un savant, observateur et passionné? («Actes» 1947, page 99).*

6 De l'art du maçon...

Bien que je ne sois ni maçon, ni archéologue, je me demande cependant si cette explication est suffisante: ne pourrait-on pas (aussi?) expliquer le choix de ce matériau de construction par les difficultés de transport? Auguste Quiquerez lui-même les évoque peu après à propos des scieries et d'un matériau bien moins lourd. Alors...

7 Ultime témoin des maisons de bois d'antan?

Si l'on fait abstraction des greniers, je suis enclin à croire que la maison dite du banneret Wisard à Grandval, est la seule ferme existant encore dans le Jura où il est possible d'observer des façades de bois faites de madriers taillés à la hache. (Voir photographie en couleurs dans «Que deviennent les anciennes fermes du Jura?», page 43, publiée par la Société jurassienne d'Emulation en 1978). Cette exceptionnelle demeure est un joyau de l'architecture rurale jurassienne et elle est encore presque intacte.

8 Au coin du feu

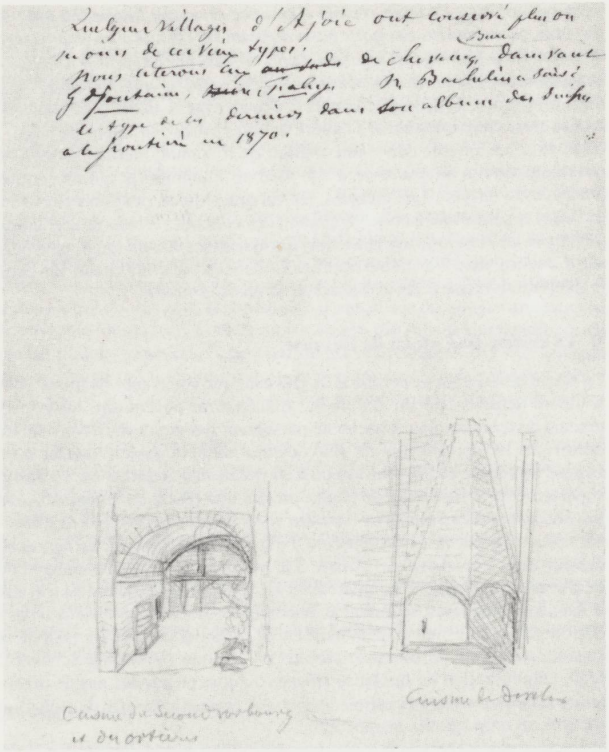
Cette brève description fut primitivement rédigée de la manière suivante: *Nous pourrions nommer plusieurs grandes maisons de ferme dans lesquelles on trouvait en entrant une grande cuisine voûtée. A droite était l'âtre, quelques grosses pierres servant de chenets, une crémaillère consistant en une chaîne attachée à une poutre soutenant un gros chaudron ventru en fonte de fer, et (?) une broche. A gauche le dressoir en sapin sur lequel on trouvait quelques plats en bois et diverses écuelles en terre rouge. A droite la chaudière à fromage pendue à un bras mobile, avec le chargeoir ou la presse posé sur une auge de sapin creusée à la hache et sentant l'aigre. Au fond de la voûte, sur la gauche, une porte basse donnant sur l'écurie et un empoutrage, le solier, où le fourrage est amoncelé; on y montait par un escalier de poule et sur cette plate-forme se trouvaient les lits des ouvriers et domestiques.* Ami lecteur, prenez la peine de comparer ce texte avec celui qui a été publié et vous verrez combien celui-ci a l'allure de notes prises quasiment sur place; à mon avis, Quiquerez décrit une maison qu'il connaît bien, et je regrette vivement qu'il n'ait pas cédé à son idée de «nommer plusieurs grandes maisons de ferme». Les nuances, les variantes qu'on peut constater sont précises et conformes à ce qu'on connaît des anciennes fermes de son temps. A propos de l'empoutrage sur lequel dormaient les domestiques, mon père en a encore vus; il a même apprécié le fait qu'on avait chaud sur cette «galerie» alors que le froid régnait sur le sol de la cuisine.

9 La cuisine avec «tué» de Develier

La brève description de la cuisine de Develier que vous venez de lire m'a dès le début semblé être un document architectural intéressant, malgré les erreurs de terminologie. Chacun ne partageant pas mon avis, il convient de donner ici la reproduction du seul dessin (conservé dans le dossier no 7 déposé au Musée de Porrentruy) où il est question d'architecture. La partie supérieure de cette feuille de papier précise que *Quelques villages d'Ajoie ont conservé plus ou moins de ces vieux types. Nous citerons ceux de Chevenez, Bure, Damvant, Grandfontaine, Fahy. M. Bachelin (...?) ce type et en dernier dans son album des Suisses à la frontière en 1870.* Le manque de détails dont se plaignent les amateurs d'archéologie qui étudient les travaux d'Auguste Quiquerez, se fait ici aussi cruellement sentir: les «vieux types» dont il parle, sont bien évidemment les deux modes d'aménagement de la cuisine, ainsi qu'il en donne le croquis au-dessous. (Voir page suivante). Mais l'énumération de quelques villages d'Ajoie ne permet pas de déterminer si cuisine voûtée et cuisine avec «tué» étaient présentes dans chaque localité, ni dans quelle proportion.

Beaucoup plus intéressants sont les croquis. Celui de gauche présente donc une cuisine voûtée pareille à celle qu'il a décrite et dont la note no 8 donne tous les éléments disponibles. On retrouve ici les principaux éléments cités, plus, détail précieux, une inscription disant: *Cuisine du second Vorbourg et des Ortieres.* Cette indication prouve au moins une chose: Auguste Quiquerez est allé sur les lieux dont il parle, car les fermes du «Deuxième Vorbourg», comme on dit aujourd'hui, et des «Orties» sont très proches du domaine de Bellerive où il vivait.

Le second croquis est lui aussi accompagné d'une légende brève et précise: *Cuisine de Develier.* Pas de doute, il a voulu illustrer son récit. Si la Société jurassienne d'Emulation avait alors publié le texte et les planches préparés par Quiquerez (peut-être aurait-il dû les refaire pour faciliter la reproduction?), cette notice serait beaucoup plus intéressante et surtout plus explicite. Ainsi, en voyant le croquis de la cuisine de Develier, on comprendrait sans peine ce qu'il veut dire quand, fort malhabilement, il parle d'une cheminée ayant la forme d'un «grand cône carré et creux». Il est presque certain que cet ingénieur savait qu'un tel volume est une pyramide tronquée



Dessins d'Auguste Quiquerez conservés dans les notes manuscrites de «Nos vieilles gens».
(Musée de Porrentruy)

à base carrée, mais il n'a pas beaucoup approfondi les détails terminologiques, faute de temps ou par manque d'intérêt. En effet, on doit admettre que ce chapitre consacré à l'habitation rurale jurassienne est élémentaire et qu'il aurait pu, s'il en avait eu le goût ou le temps, nous transmettre une documentation irremplaçable.
Quand Auguste Quiquerez écrit «ne sachant comment s'y prendre, l'architecte...», il oublie qu'on trouve des constructions de ce genre dans des édifices seigneuriaux de cette époque; le «tué» en pierre est connu dans l'Erguël et aux Franches-Montagnes, pour ne citer que deux régions que j'ai un peu étudiées. Voyez l'exmple de l'ancien moulin de Cormoret dans «Que deviennent les anciennes fermes du Jura?» (pages 40, 57, 61 à 63); ce bâtiment porte la date 1597. Le croquis de Quiquerez n'est pas très précis et les murs latéraux montant presque jusqu'au sommet de cette cheminée sont curieux. Le seul exemple qu'il donne des cuisines avec «tué» pose donc des problèmes aux spécialistes, qui s'étonnent de le trouver hors de la zone où sont situés les cas recensés. La maladresse avec laquelle Quiquerez décrit la cuisine de Develier m'a toujours incité à croire qu'il a bien observé une cheminée en pierre, mais peut-être était-elle plus semblable à «une cloche» qu'à un «tué», auquel cas elle serait plus ou moins pareille aux cheminées encore connues dans la Vallée. Il ne faut pas négliger pourtant que ces sans pilier pour soutenir cette pyramide tronquée à base rectangulaire. La question reste ouverte.

10 Toitures campagnardes d'antan

Dans les pages précédentes, Auguste Quiquerez a présenté les différents moyens utilisés jadis pour couvrir les fermes. Le bois était encore très souvent employé et la majorité des maisons n'offraient pas au regard le rouge des tuiles cher à tant d'amis du patrimoine rural jurassien; les toits étaient encore gris au temps de Quiquerez, car la couverture de bardeaux subsistait malgré les ordres donnés par le prince-évêque plus d'un siècle auparavant. La tuile, c'est évident, prenait peu à peu la place des bardeaux lorsqu'il fallait absolument réparer complètement un toit. Quant au chaume, il couvrait encore certaines demeures ajoulotes puisque, vers 1900, Hunziker en a photographié une à Beurnevésin. La grande curiosité du texte de Quiquerez réside dans cette affirmation: *Nous avons pu en dessiner encore quelques-unes, mais à côté de ces maisons murées et couvertes en tuile, ou en DALLES, comme à Chevenez, etc.* Une toiture couverte de «dalles» ne peut logiquement être qu'un toit de pierre, c'est-à-dire recouvert de «laves», ces pierres plates qu'on ne voit plus aujourd'hui que sur l'église de Soubey.
Ce fait est aisément explicable, la Haute-Ajoie se rattacha pour l'architecture rurale à la Haute-Saône, où il subsiste encore de nombreux toits couverts en «laves».

11 A propos des types de fermes jurassiennes

Il faut une fois encore revenir sur cette question pour relever que les informations fournies par Auguste Quiquerez sur les différents types de fermes jurassiennes sont très schématiques, fragmentaires et peu sûres en ce qui concerne la chronologie. On peut dire que la fin de la Guerre de Trente Ans est effectivement un repère, car de nombreuses maisons de la seconde moitié du XVIIe siècle subsistent encore. Seul un inventaire détaillé permettra de donner des repères chronologiques précis, et encore, car nous ne pouvons recenser que les fermes datées et celles qui ont des caractéristiques précises. Et nous ne saurons jamais rien des demeures démolies, transformées fondamentalement... Concernant les informations fournies par Quiquerez, il est remarquable qu'il n'ait pas parlé de «la» ferme jurassienne, comme on a encore tendance à le faire aujourd'hui. D'ailleurs, vaut-il la peine de dénoncer la propension actuelle à vouloir faire de la

ferme franc-montagnarde le type même de la maison paysanne du Jura? Il suffit de constater avec quelle régularité on détruit les devant-huis pour être convaincu du peu de cas que l'on fait des fermes dites du «Bas-Jura»... et de regarder toutes les villas familiales ayant eu pour modèle la ferme du «Haut-Jura». Ce que Quiquerez nomme «Etua» ou «Etual» (un des rares termes locaux utilisés par lui dans ce texte consacré à un petit peuple qui ne parlait que patois et avait donc un vocabulaire bien précis!). est aujourd'hui appelé «devant-huis», forme francisée de «d'vaint-l'heus». Aux Franches-Montagnes, on appelait «droit d'étua» les droits de passages permettant de circuler autour des fermes implantées sur les pâturages.

12 Le poêle et le «poiye»

Quiquerez n'a pas utilisé le terme patois «poiye», qui signifie poêle et, par extension, la chambre de ménage où il était installé. A propos du «foënetat», qu'il ne sait comment nommer en français (moi non plus, d'ailleurs!), on employait aussi les termes de «caboinate», dans le Nord du Jura, et de «couqueli» dans la partie méridionale de l'ancien Evêché de Bâle.

13 Les caves voûtées

En affirmant que les caves voûtées étaient inconnues dans les campagnes, Quiquerez aurait bien dû préciser à quelle époque. Il est certain que la culture des pommes de terre provoqua la construction de caves voûtées, mais elles existaient bien avant la fin du XVIIIe siècle. Un seul exemple: à Lajoux, une ferme de 1625 possède deux caves voûtées. La plus ancienne est proche de la cuisine et d'une petite chambre où se dresse un très vieux poêle en briques non vernissées; elle est bien intégrée dans la maison. La seconde, en revanche, située à côté de l'autre, forme un appentis manifestement construit bien après le reste de la ferme. J'ai toujours estimé que cette cave-là avait été spécialement construite pour conserver les pommes de terre. Ceci ne veut pas dire qu'il n'existait pas de caves voûtées dans les demeures plus anciennes, preuve en soit celle du Musée rural jurassien des Genevez, ferme datant du début du XVIe siècle très vraisemblablement. D'autres exemples démontrent que ces caves étaient liées à la production laitière, très probablement fromagère, mais il est aujourd'hui impossible de donner des informations générales valables pour l'ensemble du Jura.

14 Vieilles maisons et hygiène au XIXe siècle

Laissons de côté les avis d'Auguste Quiquerez concernant l'évolution des conditions de vie des paysans, mais citons un extrait fort instructif de sa notice «Les matériaux de bâtisse dans le Jura», publiée en 1862 dans le «Journal d'agriculture de la Suisse romande»: *Beaucoup de choses peuvent contribuer aux progrès et à l'amélioration de l'agriculture. Il ne suffit pas de bien cultiver les terres, mais il faut encore que le cultivateur, sa famille et ses bestiaux soient logés convenablement et surtout sainement. (...) Une mauvaise habitude consiste à enterrer les maisons, c'est-à-dire à ne pas assez élever de terre les habitations des hommes et des animaux, et ensuite de leur donner trop peu d'élévation. On croit par là diminuer quelque peu les frais de construction et conserver plus de chaleur dans les demeures, mais on se crée un foyer de maladies.* Après avoir parlé de gaz malsains qui ne sont pas évacués, de maladies et de l'impuissance de la science face aux problèmes qui en résultent, Auguste Quiquerez poursuit: *A ce défaut de construction, certains cultivateurs ajoutent des pratiques superstitieuses qui flattent leur paresse et leur malpropreté. Ils cultivent, pour ainsi dire, avec respect, les toiles d'araignées qui pendent en festons dans leurs chambres et leurs écuries, qui y ramassent la poussière et toutes sortes d'ordures et achèvent d'accroître le mauvais air et d'enlever la place à l'air respirable. Ils ont soin de n'ouvrir ni portes, ni fenêtres, pas plus en été qu'en hiver, en sorte que l'air ne se renouvelle pas et que les hommes comme les animaux souffrent du manque d'air pur si indispensable à la santé.* Aujourd'hui, les collections de toiles d'araignées ne sont plus visibles que dans les anciennes granges, car nos ménagères font une chasse féroce à ces «attrape-mouches» naturels. Quant aux étables d'antan, elles font songer à nos modernes «stabulations libres»: *D'autres cultivateurs, toujours guidés par la paresse et la négligence, laissent s'accumuler dans les écuries des amas de fumier, ou y établissent des fosses à purin. Ces matières entrent en fermentation et répandent dans les écuries des gaz qui causent les plus funestes effets sur la santé des animaux et même des hommes appelés à soigner ceux-ci. (...) Les écuries sont souvent placées sous le même toit que les habitations; souvent elles ne sont séparées de celles-ci que par un mur ou une simple cloison, en sorte que l'humidité des premières pénètre dans les secondes.*

15 Meubles paysans du Jura

Plutôt que de faire ici de nombreuses citations ou références relatives au mobilier campagnard jurassien, je prie le lecteur désireux d'en savoir davantage, de lire l'étude de Marc Chappuis-Fähndrich: «MEUBLES PAYSANS DU JURA», publiée par l'ASPRUJ, dans cette revue, en 1979.

16 Lits

Ces quelques lignes du manuscrit de Quiquerez furent laissées: *Au XVIe siècle, on vit quelques familles aisées se procurer des lits à colonnes avec des rideaux, pour les parents. Beaucoup de bois de lit n'étaient que des caisses ou des coffres remplis de paille avec des couvertes de plumes renfermées dans de la grosse toile de ménage.* Au début du XXe siècle, mon père couchait encore dans un tel lit, la paille étant parfois remplacée par des feuilles mortes. Quant aux édredons d'antan, bien souvent, on aurait dit qu'ils étaient remplis de... plomb, tant ils étaient pesants.

17 Armoires et coffres

A propos des «huches ou bahuts», Quiquerez avait encore noté: *C'était le meuble principal de la maison, servant à renfermer les habits, le linge et une multitude de choses. Il était muni d'anses, afin de pouvoir le transporter facilement en cas de feu ou à l'approche de l'ennemi.*

18 Une rude querelle

Sur cette question controversée jusqu'à nos jours, voir le texte d'Auguste Quiquerez paru dans les «Actes» 1872; il ne manque pas d'intérêt.

19 Alcoolisme

Point n'est besoin d'insister sur ce fléau dénoncé par Quiquerez comme par beaucoup d'autres personnes. Voici quelques lignes de ses notes qui n'ont pas été publiées: *Il n'était pas question de remplacer le lait par de l'eau-de-vie comme cela se voit de nos jours pour les enfants.*

20 Quiquerez moraliste

Ces remarques n'ont manifestement rien à voir avec le thème traité si l'on s'en tient à la stricte définition du sujet donnée par le titre, mais elles n'en sont pas moins fort intéressantes pour la connaissance de l'auteur. On pourrait tirer de semblables propos des traits de caractère qu'on lui prêterait si quelques recherches complémentaires ne permettaient pas de nuancer ces déductions. En effet, ce désir de donner des conseils n'est pas spécifique à Auguste Quiquerez, mais aux gens de son âge si j'en juge par le témoignage recueilli dans les «Actes» 1879, précisément. Beaucoup d'adultes partageaient l'avis de Quiquerez en ces temps économiquement difficiles. Dans le «Rapport sur la question officielle lu à la séance annuelle de la Société jurassienne d'émulation», le 30 septembre 1879, on fournit de nombreux détails sur la situation économique de l'heure en rapport avec ce thème: QUESTION. — *Quelles sont les industries auxiliaires à introduire dans le Jura pour venir en aide aux industries en souffrance?*
Le rapporteur officiel, C.-L. Schnider, ingénieur tout comme Auguste Quiquerez, cite les motifs suivants parmi tous ceux qui, selon les membres des groupes d'Emulateurs ayant étudié la «question», expliquent les problèmes économiques des années 1870:
L'orgueil est souvent la cause de ce fâcheux état de choses. Des parents n'admettent pas qu'un fils montrant d'heureuses dispositions devienne artisan, ils en font plus volontiers un commis ou un employé de bureau quelconque, et pourtant il y a certainement dans la position d'un menuisier soigneux, d'un habile charpentier, d'un serrurier industrieux quelque chose de plus relevé que dans celle d'un simple commis ou d'un copiste. (...) Ce dont souffre en général notre population, c'est d'une maladie qui s'étend à la Suisse tout entière, et qu'on retrouve chez l'artisan comme chez l'ouvrier, comme chez l'agriculteur. Soyonz franc et avouons que la légèreté, l'amour des plaisirs qui fait négliger le travail et principalement la facilité avec laquelle on se laisse aller à boire immodérément, est une des grandes raisons de la crise actuelle.
Ces quelques remarques éclairent celles qu'on a lues par-ci, par-là, dans le texte d'Auguste Quiquerez, montrant que l'auteur de «Nos vieilles gens» partageait les idées de son temps, du moins celles des adultes et des intellectuels rassemblés dans les groupes d'étude de la Société jurassienne d'Emulation qui se penchèrent sur ce problème.

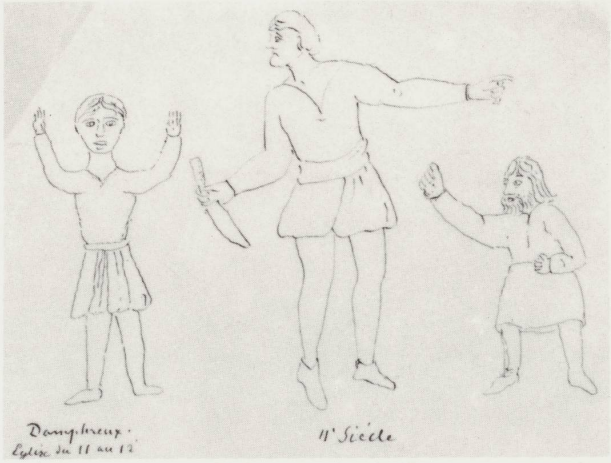
Dessin d'Auguste Quiquerez publié dans son ouvrage «Histoire des Troubles dans l'Evêché de Bâle en 1740».

21 Costumes

Parmi les notes manuscrites conservées au Musée de Porrentruy figure la liste des planches I à VI. Toutes présentaient des costumes. Voici ce texte:
Planche I: *Costume de cabaretier bâlois à la fin du XVe siècle, d'après une peinture sur une cassette d'arbalette, au musée de Sogren.* (Soyhières)
Planche II: *Copie d'ex-voto de la chapelle du Vorbourg: 1) La Ste Vierge, costume du 18e 2) Une femme enchaînée par un pied. Elle est entièrement vêtue de noir. 1769.*
Planche III: *Une femme agenouillée. Elle est coiffée d'un bonnet blanc bordé d'une petite dentelle. Cravate noire. Robe noire, à corsage en pointe sur un tablier blanc. Chemisette et manchette blanche. Elle tient en main un chapelet de corail. (Copié le 23 juillet 1878).* Voici un repère chronologique de la préparation de «Nos vieilles gens».
Planche IV: *1) Un bourgeois et sa femme. Le mari porte un manteau sur un habit brun, cravate blanche, manchettes de dentelle, cheveu noir. La femme coiffée en cheveux noirs, mouchoir noué autour du cou et tablier blanc, jupe et mantelet bruns. 2) Un bourgeois. Tous ses vêtements sont gris à boutons blancs. Cravate et manchettes blanches. Il tient sous le bras un chapeau noir à 2 côtés retouchés. 1750.*
Planche V: *1) Une femme coiffée d'un bonnet fond bleu bordé d'une boucle sur fond brun. Mouchoir blanc noué au cou à bouts pendants. Tablier blanc. Robe et mantelet bruns, manchettes serrées aux poignets. Souliers à hauts talons. 1739. 2) Homme en habit brun à bouton jaune, veste ou gilet à manche bleu à bouton jaune, fermé par un seul au cou. Le bout des manchettes plissé. La cravate blanche. Culottes bleues et bas blancs. Cheveux grisonnants. 17..*
3) Femme de village coiffée d'un bonnet verdâtre à croix brune et bordure en filet blanche. Mouchoir blanc croisé sur la poitrine. Jupe et mantelet bruns. Tablier à grands ramages verts et bleus. On voit plusieurs femmes dans le costume d'hiver en vogue à cette époque. 1751.
Planche VI: *Pierre Petignat. D'après un ex-voto de 1739 où il était représenté à genoux avec sa femme et ses fils. Voir «Les troubles de 1740», page 48. Il portait un habit brun, à collet bas et à larges pans, avec de gros boutons blancs sur le devant, aux poches et aux retroussés des manches, chemise fermée au col par une cravate et plissée au poignet. Gilet brun descendant presque sur les cuisses. Culottes courtes, de couleur bleue. Bas blancs, formant bourrelet au genou.*
La femme était vêtue à peu près comme celle de la planche V no 1 et les fils comme leur père. Ce tableau n'existe plus depuis quelques années, il aurait été mis au rebut avec d'autres très nombreux.

22 Dessins de Quiquerez

Les croquis retrouvés au Musée de Porrentruy semblent illustrer cette partie du texte de «Nos vieilles gens».



Dessins d'Auguste Quiquerez conservés dans les notes manuscrites de «Nos vieilles gens».
(Musée de Porrentruy)

ULTIME REMARQUE

Alors que l'impression de cette brochure est en voie d'achèvement, Mme J. Jacquat, Conservatrice du Musée de Porrentruy, m'informe que le manuscrit définitif de «Nos vieilles gens» et les fameuses planches sont retrouvés. En effectuant les travaux préparatoires pour l'exposition consacrée à Auguste Quiquerez, ces documents ont été mis à jour et restitués au Musée de Porrentruy. Les notes contenues dans cette brochure au sujet de leur disparition ne sont donc plus valables. En outre, il n'y a pas lieu d'accorder beaucoup d'importance aux planches, ce ne sont en fait que des copies de dessins de Bandinelli faites sur papier calque par Quiquerez, puis coloriées. Les croquis de fermes et d'ex-voto sont plus intéressants, mais ils ne représentent qu'une infime partie de cette documentation. L'impossibilité d'augmenter le nombre de pages de cette brochure et les exigences financières (il faudrait réimprimer de nombreuses pages si je voulais corriger notes et commentaires) empêchent une modification de mon texte en conséquence. Merci au lecteur pour sa compréhension.

G. L.

ASSOCIATION POUR LA SAUVEGARDE DU PATRIMOINE RURAL JURASSIEN — ASPRUJ

Comité

Président: Michel Le Roy, 2720 Tramelan
Secrétaire: Béatrice Tschopp, 2800 Delémont
Caissier: André Lachat-Guenal, 2802 Develier
Rédacteur de L'Hôtâ: Gilbert Lovis, 2801 Rossemaison

Chef de l'inventaire: Marcellin Babey, 1005 Lausanne
Membres: Jeanne Bueche, 2800 Delémont
Germaine Scheurer, 2802 Develier
Marie-Claire Grimm, 2800 Delémont
Eliane Houlmann, 2718 Lajoux
Vente des publications: André Lachat-Guenal, 2802 Develier
Tél. (066) 22 58 57

Achevé d'imprimer sur les presses d'Impressoor Moutier SA — Mai 1982
Tous droits réservés

No special 1982